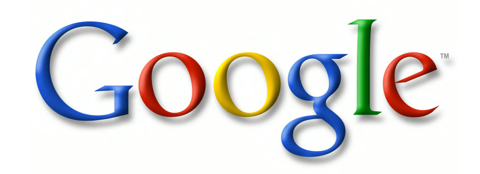
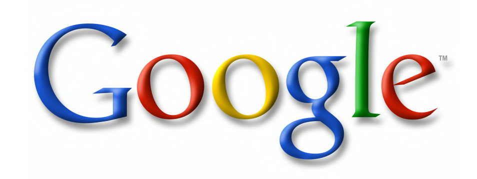







SE TAIRE ET FAIRE

Vignaud



JACQUES BALMÈS,

SA VIE

ET SES OUVRAGES.

IMPRIMERIE BAILLY, DIVRY ET COMP., PLACE SORBONNE, 2.

JACQUES BALMÈS,

SA VIE

ET SES OUVRAGES;

PAR

A. DE BLANCHE-RAFFIN.

PARIS.

SAGNIER ET BRAY, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE DES SAINTS-PÈRES, 64;

AUGUSTE VATON, LIBRAIRE, RUE DU BAC, 46.

1849

INTRODUCTION.

L'Espagne, en ce moment, présente un spectacle bien digne de l'attention des esprits réfléchis. Tandis que la plupart des États européens luttent contre un principe de dissolution et de ruine, cette nation voit se raffermir sur son sol les différentes bases de la stabilité sociale. La même tempête qui ébranle toutes les institutions en Europe, semble ajouter à la solidité de l'édifice construit sur la terre d'Espagne. L'équilibre de cet édifice paraît tellement assuré, que la main de l'architecte y pourrait, sans péril, changer telle

ou telle partie, ajouter tel ou tel couronnement plus en harmonie avec l'ensemble.

Cette sagesse de l'Espagne en présence du délire de l'Europe, rappelle naturellement à notre pensée plusieurs des grands souvenirs de la nationalité castillane. Dans le cours même de ce siècle, ce n'est pas la première fois que ce pays est resté ferme au milieu d'un bouleversement européen. Au seizième siècle l'Espagne refoula le débordement du Luthéranisme et du Calvinisme. Antérieurement à Luther, huit siècles de combats contre l'Islamisme n'avaient pu lasser son patriotisme patient.

Si l'on veut considérer l'histoire d'un point de vue élevé, on comprendra que chacune des grandes actions par lesquelles l'Espagne a influé sur la marche de la civilisation dans le monde, s'est accomplie en vertu d'une force empruntée au principe catholique. Subjugué par la conquête romaine, ce pays ne savait produire que des danseuses et des rhéteurs. Les premières clartés du Christianisme y suscitent l'œuvre admirable des *Conciles de Tolède*. La croisade contre les Maures, ce prodige qui dure huit cents ans, ne fut autre

chose qu'un miracle du spiritualisme chrétien. Le reste de la gloire de l'Espagne, la civilisation d'une grande partie des indigènes de l'Amérique, la résistance contre le Protestantisme, la lutte contre Napoléon, tout a été tiré de l'énergie des convictions catholiques. L'exemple offert en ce moment au monde par l'Espagne, ne fait point exception à cette règle constante.

A bien regarder le fond des choses, les dissensions modernes de l'Espagne, les guerres soutenues par elle depuis le commencement de ce siècle, ont été un prolongement de son grand combat contre l'hérésie protestante; sa paix actuelle est un fruit de ses anciennes victoires. Après un cours de trois siècles, il est naturel que les noms, les costumes, les apparences soient changés. Dépouillant la forme théologique, les doctrines ont affecté l'aspect scientifique, philosophique ou politique. Mais l'essence de chaque chose reste la même. D'un côté, c'est toujours le génie de la rébellion, génie tantôt violent, tantôt insidieux, qui met en avant un prétexte de liberté pour introduire, en fin de compte, la servitude. De l'autre côté, c'est toujours l'esprit d'obéissance, pour

lequel tout est amour, même *servir*; pour lequel la *fidélité* n'est qu'une *préférence continuée*, par conséquent une liberté parfaite et souveraine. Cet esprit, qui communiqua un caractère si beau à l'héroïsme de l'Espagne en 1808, est encore, à l'heure qu'il est, ce qui donne à cette nation une attitude si calme, si sage, si noble.

Jacques Balmès, dont la vie et les travaux nous ont fourni la matière de ce livre, a été dans son pays un soldat armé contre les attaques directes ou indirectes du Protestantisme. Non-seulement, dans son premier ouvrage, cet écrivain a lutté corps à corps contre l'erreur protestante, combattant, détruisant par l'histoire ses prétentions avouées; mais on peut ajouter que tout le reste de ses travaux, en politique comme en philosophie, a été dirigé contre les entreprises secrètes de cet ennemi subtil. Favorisés par le sentiment national, ses efforts ont amené une bonne partie des biens dont l'Espagne jouit en ce moment.

« Afin de comprendre, nous dit un des panégyristes de Balmès, à quelle hauteur s'est élevé cet écrivain, il convient de jeter un regard sur le terrain où il se trouva placé. Avant lui, l'Es-

« pagne n'était pour l'Europe intellectuelle qu'un « objet de dédain. Dans le sein même de l'Espa- « gne, le clergé passait pour la classe la plus « ignorante, la plus arriérée. Voici qu'un prêtre « catalan, son livre sur le Protestantisme à la « main, paraît. En un instant le public revient « de son indifférence. Tout le monde lit, et tout « le monde admire. Les étrangers, cette fois, se « font traducteurs. Le nom de Balmès, à peine « connu en Espagne, devient européen, univer- « sel. Il est peu d'exemples d'une célébrité aussi « rapidement étendue, aussi légitimement et so- « lidement assise. »

« Cette haute intelligence, ajoute un autre Es- « pagnol, a fait briller parmi nous un beau reflet « de l'ancien savoir, mêlé aux clartés naissantes « de l'école moderne. Placé comme M. de Cha- « teaubriand, comme M. de Bonald et M. de La- « mennais, entre les débris d'une époque et les « rudiments d'une époque nouvelle, Balmès s'est « présenté revêtu de l'armure d'un guerrier des « anciens jours, mais initié à la tactique, à l'ha- « bileté des combats modernes. Ainsi la double « vigueur de deux âges s'est trouvée réunie en lui.

« Le théologien profond a été un mathématicien
« consommé; le jurisconsulte délié, un publi-
« ciste éminent; le dialecticien adroit, un écri-
« vain pénétrant. »

Ces lignes, empruntées à deux plumes estimées [1], peignent sans exagération le tableau qui s'offre à nous dans l'existence de Jacques Balmès. Historien, publiciste, philosophe, Balmès rappelle à la pensée les plus nobles figures semées çà et là dans l'histoire de l'esprit humain. Afin de trouver, parmi les souvenirs de l'Espagne, un écrivain dont l'influence ait été aussi vaste, il faudrait remonter bien au delà du siècle présent. Sans doute, quelques-uns de ses contemporains ont fait vibrer avec plus d'art la langue illustre de Cervantes; mais (particularité bien remarquable) aucun n'a établi sa réputation sur des bases aussi stables, aucun ne l'a répandue aussi loin dans l'universalité du monde lettré.

Dans un livre qui précéda ses égarements [2],

[1] Don José Maria Quadrado, *Revista hispano-americana*, entrega 3ª. — Don Joaquin Roca y Cornet, *Una palabra sobre el doctor don Jaime Balmes.*

[2] *Des Progrès de la Révolution*, publié en 1829.

M. de Lamennais a consigné une observation digne de mémoire. Après avoir décrit les symptômes de dissolution sociale qui éclataient dès ce temps-là autour de lui, il prédit que les nations dans le sein desquelles le catholicisme a exercé un empire long et puissant, ne recouvreront une paix réelle, une félicité durable, qu'en retournant au catholicisme.

Cette loi, l'une des plus certaines de l'ordre politique, trouve aussi bien son application dans l'ordre du développement intellectuel. Les ressorts de nos machines politiques, adoucis au dernier point, parce qu'ils n'avaient à régler que des volontés obéissantes, se rompent dès qu'ils doivent contraindre des volontés rendues rebelles par l'attiédissement du principe d'amour. Par un phénomène analogue, l'intelligence de certains peuples demeure atteinte d'une impuissance incurable, toutes les fois qu'elle s'efforce de prendre carrière en dehors des influences de la foi catholique. Pendant un cours de quinze siècles, la raison de l'Espagne a puisé dans l'idée catholique sa clarté, sa sagesse, son étendue : comment s'étonner que le génie de cette nation reçoive un nouvel essor

des inspirations qui, dans le passé, ont communiqué à ce génie sa force et sa splendeur?

Telle est, selon nous, la cause principale du succès obtenu par Balmès : le reste s'explique par le mérite personnel de l'écrivain. Dans tous les cas, l'influence exercée par lui sur la marche des idées en Espagne, est un fait hors de contestation. Si ce pays est rentré heureusement dans une voie de laquelle il commençait à s'écarter; si ses traditions les plus pures, les plus droites, lui sont redevenues sacrées, c'est surtout à Jacques Balmès qu'il le doit.

En même temps l'influence du publiciste espagnol, on le sait assez, s'est étendue fort au delà des frontières de sa patrie. Dans toute l'Europe, ses principaux écrits sont lus, analysés, et prennent place parmi les documents les plus importants pour la cause de la vérité. Dans l'Amérique du Sud, ces ouvrages ont conquis une popularité nationale. Pour cette région immense, dans laquelle le Bien et le Mal se livrent, de nos jours, un combat si lamentable, et dont l'issue, malheureusement, reste encore si douteuse, la langue de Balmès est la langue des ancêtres; sa pensée est

aussi la pensée qui régnait dans un âge plus heureux. On reconnaît, dans cette voix, l'écho des grands docteurs qui firent autrefois de la mère-patrie l'institutrice d'un monde nouveau, la nourrice féconde d'une civilisation naissante.

Balmès, d'une part, a opposé aux progrès de l'erreur une résistance tenace; de l'autre, il a rouvert à l'activité des esprits des voies sûres, mais larges. Précepteur prudent, il a fait comparaître devant le bon sens de sa patrie les opinions mêlées de tant d'illusions pour lesquelles l'humanité, presque entière, s'est affolée de nos jours. Ces opinions, il les a dévoilées, jugées. Rarement elles lui ont semblé dignes d'être ajoutées au trésor des doctrines nationales. Et toutefois, d'une main déjà émue des premiers frémissements d'une tempête qui allait bouleverser le monde, il n'a pas craint d'écrire un testament, dans lequel, à côté du mot *avenir*, se lit à chaque ligne cet autre mot : *espérance*. Ce testament est l'opuscule intitulé *Pio IX*.

Ainsi, selon l'aspect sous lequel on le considère, Balmès apparaît comme novateur, ou comme sectateur prudent de l'expérience. Fidèle à la vérité

dans le passé, il ne se montre pas moins dévoué à la vérité dans l'avenir. Sa carrière ouverte par un mémoire en faveur de la *propriété ecclésiastique*, a été close par une apologie des réformes dues à Pie IX. Entre ces deux termes se déroule toute sa pensée.

Dès le premier regard que l'on jette sur les écrits de Balmès, on s'aperçoit que cet esprit s'était placé au point supérieur et culminant des différentes vérités. Dans le vaste domaine de la science, il est une montagne plus haute que toute autre région, un sommet sublime et lumineux. Soutenue sur les ailes de la foi, l'intelligence de Balmès était parvenue de bonne heure à ce sommet. Elle y faisait sa résidence. De là elle dominait le labyrinthe confus dans lequel s'agite, se heurte et s'égare la multitude de nos pensées.

Si l'esprit du publiciste espagnol a répandu des clartés utiles, son cœur, en même temps, exerçait un attrait puissant. Les *Biographies* nombreuses, les *Éloges*, les *Oraisons funèbres* par lesquels l'Espagne a honoré sa mémoire, sont presque tous empreints d'un sentiment ému que nous voudrions transporter dans ces pages. Plusieurs des biogra-

phes de Balmès ont été ses amis [1] : c'est un honneur que j'invoque à mon tour. Les distances de l'âge, du talent, de la patrie, ne m'ont point privé d'entrer dans ce cercle où ses vertus étaient admirées à l'égal de son génie. Pour expliquer ses écrits et son caractère, ses compatriotes ont eu besoin d'évoquer plus d'un souvenir intime. J'imiterai cet exemple. J'ajouterai quelques fleurs, apportées de loin, à la couronne qu'ils ont tressée pour son tombeau.

L'Espagne gémira longtemps autour de ce tombeau. Pourquoi une destinée si précieuse a-t-elle été tranchée si tôt? A peine parvenu à la maturité, Balmès a été enlevé à sa patrie et à la chrétienté. En considérant la prodigalité avec laquelle il a usé sa vie dans le labeur, on supputera le nombre d'années qu'il aurait pu épargner, et que son esprit, croissant chaque jour en force, aurait rendues si productives. Cependant, sur son lit de mort, lui-même parvenait à écarter tout regret en s'enivrant de la pensée de Dieu et du sentiment de l'immortalité, que la tombe entr'ouverte rendait

[1] MM. Quadrado, Garcia de Los Santos, Soler, Pedro de La Hoz, etc.

plus présent. Comme lui, nous dissiperons par une confiance surnaturelle l'assaut des réflexions amères.

Peut-être la mort prématurée du publiciste ajoute-t-elle à l'efficacité de ses enseignements. Vivant, sa renommée pouvait être un sujet d'envie. La supériorité de son talent ou de ses doctrines a été confessée de tous en présence de son cercueil.

Un journal ayant osé pronostiquer un jour que Balmès partagerait le sort d'un apostat célèbre, le pieux docteur écrivit ceci : « Plutôt que de tomber « dans un tel malheur, j'espère que Dieu m'en- « verra une mort précoce [1]. » Non-seulement, jusqu'au dernier instant, il a gardé l'éclat et le mérite de son orthodoxie; mais sa mort semble multiplier les fruits de sa vie laborieuse.

Ainsi l'écrivain se survit dans ses œuvres. Avant d'expirer, celui-ci a eu le temps de jeter une vive clarté sur toutes les voies dans lesquelles s'engage l'intelligence de son pays. Chaque point du domaine fréquenté de nos jours, a reçu un trait de lumière du flambeau qui brillait entre ses mains.

[1] *Escritos politicos,* page 732.

A tous égards il a eu raison de mourir en paix. Dieu, qui lui avait prêté ce flambeau, saura bien en perpétuer l'éclat sur le sol de l'Espagne, ou le rallumer en d'autres mains, s'il s'en trouve d'aussi pures et d'aussi généreuses.

15 octobre 1849.

VIE

DE

JACQUES BALMÈS.

VIE

DE

JACQUES BALMÈS.

I

Jacques-Lucien Balmès[1] naquit à Vich, en Catalogne, le 28 août 1810. Son père, Jaime Balmès, faisait le commerce de la pelleterie. Sa mère se nommait Thérèse Urpia. C'était une famille d'artisans pauvres, mais doués d'intelligence, de vertu et de piété. Thérèse Urpia surtout se distinguait par un caractère énergique, qu'elle appliquait sans relâche à l'éducation de ses enfants. Sévère presque à l'excès, ennemie de tout divertissement pour elle-

[1] *Jaime-Luciano Balmes.*

même aussi bien que pour sa famille, elle reprenait sans pitié les moindres fautes de son fils. Ce fut cette femme forte qui, dès la plus tendre enfance, lui fit prendre une coutume austère des pratiques religieuses. Elle lui inspira un amour profond pour la sainte Vierge, qu'elle lui présentait comme une Mère toujours prête à nous secourir. Tous les matins, Thérèse Urpia, suivant l'usage du peuple d'Espagne, entendait la messe dans l'église de Saint-Dominique. Avant de quitter l'église, elle se prosternait devant l'autel de Saint-Thomas-d'Aquin, patron des écoliers, et le suppliait d'inspirer à son fils la science et la sainteté. On verra quels furent les fruits de ces prières. Les biographes de Jacques Balmès ont remarqué aussi que le 28 août, jour de sa naissance, était la fête de saint Augustin.

Vich est situé dans cette partie de la Principauté catalane qu'on désigne communément sous le nom de *la Montagne*. C'est la région la plus rapprochée des Pyrénées. La Catalogne entière est disposée comme un amphithéâtre, dont les plus hauts gradins sont couronnés de neiges, dont les derniers trempent dans les flots de la Méditerranée. Sur toute l'étendue de la province des sommets gigantesques, hérissés de rochers, dominent des vallées fertiles et populeuses. Les principales rivières catalanes, torrents tombés des crêtes pyrénéennes, sillonnent ces vallées et servent, par leurs noms, à distinguer les districts. Au milieu de ces contrées,

quelques villes, semées çà et là auprès des territoires les plus favorables à la culture, sont comme des asiles d'où part et où revient se réfugier la civilisation. Ces villes sont presque toutes enceintes de murs et gardées par des citadelles. Plusieurs ont été des colonies carthaginoises ou romaines. Leur nom rappelle cette origine. Vich, dans l'antiquité, s'appelait *Ausa*, plus tard *Ausona*. Détruite par les conquérants qui se disputèrent le sol de l'Espagne, cette cité fut réédifiée, vers la fin du neuvième siècle, par un comte de Barcelone, Wilfred. On la nomma *Vicus Ausonæ*. Son nom actuel n'est que l'abréviation de celui-là.

Comme Solsone, Girone et la Seu d'Urgel, elle est le siége d'un évêché. Autour des reliques de ses anciens martyrs, Lucien et Marcien, vinrent s'abriter, pendant le cours du moyen âge, les premiers rudiments des arts, des lettres, du commerce. La physionomie de ces vieilles cités espagnoles est bien digne de l'attention des historiens. Détruisez-y l'Église, il n'y reste plus que barbarie. Les chapitres, les couvents, les séminaires étaient l'unique ressource pour y entretenir une tradition de culture intellectuelle. Les études, d'ailleurs, n'y formaient nullement matière à priviléges : tout le peuple s'y trouvait convié. Ainsi nous apprenons que le grand-père paternel de Jacques Balmès, artisan pauvre comme tout le reste de la famille, avait un goût prononcé pour les exercices littéraires. L'usage de

conférer les charges ecclésiastiques au plus capable, à la suite d'un concours public, usage qui s'est conservé en Espagne jusqu'à nos jours, excitait incessamment, sur chaque point de ce pays, l'émulation du savoir et de l'éloquence.

Considérée sous un autre aspect, la petite ville de Vich mérite encore notre attention. Dans toute la Principauté, ses habitants ont un renom particulier de douceur, d'honnêteté, de religion. Plus d'une fois j'ai entendu Jacques Balmès décrire avec amour les vertus de ce peuple : l'émotion de son langage attestait assez la sincérité de ses souvenirs. Moi-même, en parcourant les montagnes de la Catalogne, j'ai trouvé cette renommée de Vich répandue partout. « C'est une ville toute *lévitique,* » me disait un jour un compagnon de voyage, « les « offices de l'Église, les sermons, les cérémonies « pieuses y sont l'unique passe-temps. » Or, ce peuple est en même temps laborieux, industrieux, prospère. Les mœurs de l'ancienne Espagne ont été bien calomniées dans les livres rédigés par l'incrédulité française. Dans tous les cas, s'est-on demandé ce que deviendrait un tel pays, s'il venait à être dépouillé de la tutelle qu'exerce sur lui le Catholicisme?

II

Telle fut l'atmosphère dans laquelle Jacques Balmès commença de respirer. Dès son enfance il fut doué d'une vivacité extrême d'esprit et de caractère. La sévérité de sa mère, et une passion qui se développa en lui dès ses premières années, celle de l'étude, comprimèrent ou réglèrent cette ardeur. « J'ai ouï de sa bouche, dit un de ses biographes[1], « le récit de quelques espiégleries de son enfance. « Mais la vérité m'oblige de dire que, bien qu'un « peu espiègle, il ne le fut cependant pas au point « qu'il se l'imaginait. Il le fut moins qu'un très-« grand nombre d'enfants, parce que son attention « fut occupée aussitôt de choses sérieuses, et que « la paix des inspirations religieuses s'empara de « sa volonté. Il avait commencé vers l'âge de sept « ans l'étude de la langue latine; il s'y appliqua « trois ans avec un goût vif et une sorte de passion. « Je lui ai entendu raconter avec quel chagrin il « revenait à la maison de son père, le jour qu'on « lui avait enlevé, dans l'école, quelque place « d'honneur. Il en demeurait attristé, quelquefois

[1] Don Antonio Soler, son compatriote. *Biografia del doctor D. J. Balmes*, page 4.

« jusqu'à répandre des larmes. Il n'avait de repos « qu'après avoir reconquis son rang. »

Un jour, l'heure de la classe le surprit dans une chambre haute de la maison de son père, occupé à soigner des colombes. Il se précipita vers l'escalier avec tant de hâte, qu'il tomba et se blessa au visage. Une cicatrice lui en est toujours restée. Ce goût pour les oiseaux le captiva pendant toute son enfance. Lorsqu'il dut quitter Vich pour aller à l'Université, ne pouvant se résoudre à laisser ses colombes seules et prisonnières, il leur donna la liberté. Dès le temps dont nous parlons, son frère, Miguel Balmès, plus âgé que lui, fut son compagnon le plus cher, son plus intime confident. Assis à côté l'un de l'autre sur l'escalier du colombier, ils passaient de longues heures à s'entretenir. Cette tendresse entre eux ne s'est jamais démentie. Dans la pauvre maison de leur père ils avaient une alcôve commune. A peine si la différence de leurs labeurs a mis plus tard quelque séparation entre leurs destinées.

Les trois années de latin furent suivies de deux années de rhétorique. Puis vint la philosophie, étudiée trois autres années. La neuvième année fut consacrée aux premières leçons de théologie. Tel était l'ordre des études dans le séminaire de Vich. Pendant tout ce temps, la conduite de Jacques Balmès ne donna pas lieu à une seule réprimande. Destiné à la carrière ecclésiastique, il accepta dès

son enfance le frein d'une discipline rigoureuse. « Nul ne me vit, nous dit-il lui-même, ailleurs « que dans la maison de mon père, à l'église, au « séminaire, dans quelques couvents de religieux « avec lesquels j'avais des rapports fréquents, et « dans la bibliothèque épiscopale, de laquelle je « ne sortais que lorsqu'on en fermait les portes. » D'une docilité extrême, il respectait ses maîtres au point que chacune de leurs paroles se gravait dans son esprit comme une vérité indubitable.

Cependant sa naïveté même fut pour lui l'occasion de quelques perplexités. Il se demandait pourquoi des hommes d'un si grand savoir exagéraient la difficulté de certaines questions dans lesquelles son intelligence pénétrait sans peine. Ce mystère ne s'éclaircit pour lui que plus tard. Dieu veillait de toutes façons sur le perfectionnement de son cœur. La sévérité de ses parents et surtout de sa mère était un premier préservatif. Dans le séminaire, ses succès armèrent contre lui des vanités nombreuses, et, en dépit de ses qualités, il fut loin d'être gâté par la faveur générale. « Ces amertumes du collége, disait-il à un autre âge, jointes à l'isolement dans lequel je vivais chez mes parents, au lieu d'abattre mon esprit, le fortifièrent. J'y puisai une énergie plus grande, plus d'activité, et un plan de vengeance qui me profita infiniment : *je résolus de redoubler de travail.* »

J'ai déjà dit que la famille Balmès était pauvre.

Difficilement l'écolier du séminaire de Vich serait parvenu à compléter le développement de son esprit, sans les ressources que l'Église, dans cette petite ville d'Espagne, comme dans tout le reste de la chrétienté, tenait en réserve. A l'âge de quatorze ans, il fut pourvu d'un bénéfice. Le revenu, à la vérité, en était fort mince; mais ce fut un encouragement autant qu'une première récompense. Balmès dut ce bénéfice à l'archidiacre de Vich, qui en avait la collation. Plus tard, l'évêque même du diocèse, Mgr Paul de Jésus de Corcuera y Caserta, instruit des espérances que faisait concevoir le jeune séminariste, lui accorda une *beca* au collége de San-Carlos de l'université de Cervera [1]. C'était en 1826. Jacques Balmès avait atteint sa seizième année.

III

Avant d'aller plus loin, qu'on me permette de consigner ici un de mes souvenirs. Conversant un jour avec moi, Jacques Balmès vint à parler des

[1] La *beca* est un vêtement ecclésiastique qui répond, à peu près, à ce que nous nommons *scapulaire*. Ici ce mot est employé dans le sens que nous donnons aux expressions : *une bourse, une demi-bourse dans tel collége*. La *beca* de San-Carlos valait deux *onces* ou *quadruples* d'or (160 fr.). L'élève pourvu de la *beca* devait ajouter encore deux *onces*, pour acquitter le prix total de la pension.

scrupules qui assaillent certaines âmes dans la pratique de la piété. Il me confia que, dans les premiers temps qu'il eut son bénéfice, l'obligation de réciter l'office divin et la crainte de mal remplir ce devoir, lui avaient causé des alarmes cruelles. Sa terreur était portée au dernier point par l'exaltation d'une imagination de feu. Les conseils d'un homme éclairé calmèrent son esprit. Mais le caractère de son obligation n'en demeura pas moins à ses yeux imposant et sacré. Ainsi ce bénéfice, accordé dans un âge en apparence si peu propre aux devoirs qu'il implique, porte à un degré de sagesse extraordinaire l'enfant qui le reçoit. Cet exemple en rappelle un autre plus illustre : saint Charles Borromée, promu au cardinalat et à l'archevêché de Milan à l'âge de vingt-deux ans. On sait les effets de cette élévation, due, ce semble, à un acte de faveur répréhensible. Son extrême jeunesse n'empêcha point Charles Borromée de devenir, sur le siége de Milan, l'admirable saint que l'histoire et l'Église vénèrent.

IV

Cervera est une petite ville située à peu près au centre de la Catalogne. Toujours disposée à ressaisir quelques restes de son indépendance, cette

province, pendant les guerres de la Succession, favorisa le parti de la maison d'Autriche. Cervera, par exception, fit preuve d'une fidélité remarquable aux droits de Philippe V. Ce prince l'en récompensa en la dotant d'une Université, qui devint, pour ce coin de la monarchie, le foyer de l'enseignement public. La révolution a fini par dépouiller Cervera. Depuis dix années environ, Barcelone est devenue le centre unique des études pour la Principauté.

A l'époque où Jacques Balmès y étudia, Cervera comptait quatre colléges, entre lesquels se répartissait un certain nombre d'écoliers ; le reste choisissait sa demeure chez les habitants de la ville. Le collége de la Asunta était une fondation privée, destinée uniquement aux descendants du fondateur. Le vêtement de ces collégiens était bleu ; ils vivaient en commun et avaient pour supérieur un des professeurs titulaires de l'Université. Le collége de l'Assomption recevait quiconque pouvait payer une pension annuelle de quatre onces d'or ou quadruples. Ceux-ci portaient un manteau et une soutane noire. Sur leur poitrine pendait une médaille de la Vierge enlevée au ciel. Les collégiens de San-Carlos étaient, comme je l'ai déjà dit, des boursiers, envoyés au nombre de deux par chacun des évêques de la province. Le médaillon suspendu à leur cou portait l'effigie de saint Charles : cette image seule les distinguait des collégiens de l'Assomption.

Enfin, le collége de Santa-Cruz était l'asile des pauvres. Les uns y étaient internes, les autres externes. Ceux-ci se partageaient en deux catégories : la première recevait un pain de trois livres et la soupe chaque deux jours; la seconde un seul pain de trois livres tous les trois jours. Les écoliers de Santa-Cruz, en manteau et soutane noire, portaient, au lieu du bonnet ordinaire des universités, un chapeau à deux pointes. Une croix était brodée sur leur soutane.

Tel était le sort varié et l'aspect multiforme du peuple d'étudiants qui se pressait sous les portiques bâtis par Philippe V. Jacques Balmès acquit bientôt à Cervera une renommée particulière. Cette stature frêle, élancée, pliant sous le poids du lourd manteau; ce regard profond, rempli de feu; ce maintien à la fois grave et timide, mais surtout la fertilité incomparable de cet esprit, le mirent en lumière aux regards de toute l'Université. On surprit sa facon d'étudier. Incliné sur sa table, le front dans ses mains, il lisait quelques pages. Puis, se couvrant la tête de son manteau, il restait longtemps abîmé en lui-même. Il se réveillait enfin comme d'un sommeil. Un de ses amis lui demanda quel était cet exercice. « Lire « peu, bien choisir ses auteurs, et penser beau- « coup, répondit Balmès, telle est la vraie mé- « thode. Si l'on se bornait à savoir ce qui se trouve « dans les livres, les sciences ne feraient jamais

« un pas. Il s'agit d'apprendre ce que les autres « n'ont jamais su. Pendant ces moments de mé- « ditation dans les ténèbres, mes idées fermen- « tent, mon cerveau devient comme une chau- « dière en ébullition. »

On rapporte qu'il s'était créé cette méthode, pour ainsi dire, dès son enfance. A l'âge de douze ou quatorze ans, lorsqu'il étudiait la philosophie au séminaire de Vich, cette habitude précoce de réflexion lui fit faire de grands progrès. Un homme d'âge et d'autorité lui ayant demandé, à cette époque, quelle était sa manière d'étudier : « Je m'efforce, répondit-il, de résoudre les questions par ma propre pensée, avant de lire la solution. » — « C'est perdre beaucoup de temps, lui dit le bon homme, il suffirait d'ouvrir le livre. » L'écolier reçut ce conseil avec respect; il n'en persista pas moins dans sa coutume.

Les condisciples de Balmès à l'Université ne lui reprochaient qu'un défaut : sa passion pour l'isolement. Il évitait quelquefois l'approche de ses meilleurs amis. « Pardonnez-moi, leur disait-il « ensuite, il est tel moment où je ne saurais m'ar- « racher à mes méditations. Vous m'accusez d'in- « gratitude, d'orgueil. Dieu me connaît! Quelle « preuve voulez-vous de mon attachement? » Cette recherche de la solitude n'était, en effet, qu'un symptôme de l'instinct impérieux qui l'entraînait vers le savoir. Sa vie entière a été plus ou moins

dominée par une sorte de tyrannie de l'intelligence. Dans son adolescence, dans sa jeunesse, cette maîtresse de sa volonté le poussait à apprendre; plus tard elle lui imposa le devoir d'écrire. Lui-même, dans un de ses livres [1], a tracé des règles d'une sagesse parfaite pour se soustraire au despotisme de l'esprit. On peut douter qu'il ait toujours connu ou pratiqué ces règles. Sa mort prématurée serait, à cet égard, un sujet formel d'accusation, si d'ailleurs on ne pouvait le justifier par les services mêmes qu'il a rendus en condensant, dans un petit nombre d'années, tout le labeur d'une longue existence.

Dès la seconde année de son séjour à Cervera, il subit une rude attaque du mal auquel il devait succomber plus tard. Les médecins furent un instant découragés; on lui administra les derniers sacrements. Il se rétablit cependant, et l'Université entière célébra sa guérison par une messe d'actions de grâces, dans la chapelle de Notre-Dame-del-Cami (*du Chemin*). Cette fête, qui atteste la renommée précoce de l'écolier de Cervera, eut lieu le 13 juin 1828 : Balmès avait dix-sept ans. Il resta d'abord dans un état de faiblesse extrême. Les médecins le renvoyèrent à sa famille en disant : « Ce jeune homme ne pourra jamais « faire grand'chose : il est fort délicat. »

[1] *El Criterio.*

Rétabli au bout de quelque temps, il reprit le chemin de Cervera. Pendant cette convalescence, son organisation physique et morale avait achevé de se développer. De jour en jour il se trouva plus apte aux vastes travaux qu'il méditait. « De ma « dix-septième à ma dix-neuvième année, disait- « il lui-même, mon intelligence éprouva une « transformation sensible : j'y voyais plus clair. »

« Lire peu, bien choisir ses auteurs, » avons-nous dit, était une de ses règles principales. D'après un témoignage constant, il passa quatre années entières, à Cervera, sans lire autre chose que la *Somme* de saint Thomas et ses commentaires [1]. Pendant ces quatre années il ne fit d'exception que pour un autre livre : *le Génie du Christianisme*, de M. de Chateaubriand. Saint Thomas était pour Jacques Balmès une mine inépuisable. « Tout s'y trouve, disait-il : philosophie, religion, droit politique. Sous ces formules laconiques toutes les richesses sont accumulées. » Dès ce temps-là, l'écolier de Cervera se mit à recueillir, sans se douter encore de l'usage qu'il en ferait, les éléments dont il a composé plus tard sa *Philosophie fondamentale*.

Cette étude approfondie des doctrines du grand théologien paraît avoir été le fondement, la pièce-maîtresse de toutes les connaissances de Balmès. Sur cette colonne il appuya l'édifice entier de ses

[1] Par Bellarmin, Suarez, Cajetan.

travaux. Son premier séjour à l'Université ayant été de sept années, il eut le temps, après avoir étudié saint Thomas, d'aborder plusieurs autres points du domaine intellectuel. Sa méthode fondamentale, « lire peu, s'incorporer profondément « les choses apprises, » reçut, à dater de ce temps, une application nouvelle. Dans la bibliothèque de Cervera ou dans celle de Vich, peu de volumes échappèrent à ses perquisitions. Il demandait plusieurs ouvrages à la fois, en parcourait soigneusement la *table*. Lorsqu'une idée, un fait, un aperçu nouveaux fixaient son attention, il lisait cette partie du livre et y prenait des notes. Le reste, connu par des études précédentes, était laissé de côté. Sa mémoire se meublait ainsi d'une multitude innombrable de renseignements. Cultivée avec tant de soin, cette mémoire était surprenante. Il affirmait d'ailleurs que son père et son grand-père étaient encore mieux doués que lui à cet égard. Voici un trait rapporté par ses biographes. A l'âge de vingt-deux ans il savait par cœur la *table des matières* d'un nombre extraordinaire de volumes. « Interrogez-moi, dit-il un jour à son condisciple Matthias Codony. » Celui-ci prit un volume de la *Somme* de saint Thomas. Balmès en récita l'*Index* sans hésiter. Il en fit autant pour le second volume de *Don Quichotte*, autant pour la *Philosophie de l'Éloquence* de Capmany. « Jacques, s'écria Codony en jetant le livre, tu es sorcier,

ou Dieu a voulu faire de toi un prodige de mémoire[1]. »

V

L'année 1833 était arrivée, Balmès avait vingt-trois ans. Les sept années passées à l'Université, tout en développant les facultés de son esprit, avaient laissé dans leur pureté primitive les vertus de son enfance. La modestie ecclésiastique réglait ses actions, sans bannir la vivacité ni les joies de son âge. L'un de ses condisciples, Xavier Moner, son compagnon de chambrée pendant plusieurs années, écrit ceci : « Dans notre chambre nous « nous livrions à des amusements d'enfants. Il ap- « prit de moi le jeu des échecs. Au bout de peu de « jours, en dépit de mes prétentions, il se trouva « plus habile que moi. Rarement je parvenais à « lui gagner une seule partie. Combien de dispu- « tes sur ce sujet, et que de fois l'échiquier fut « jeté par le balcon! Je savais le français, il m'en « demanda des leçons; bientôt il m'en aurait « donné lui-même. Balmès, à cette époque, par- « lait et écrivait le latin mieux que l'espagnol. »

Bachelier, puis licencié en théologie, il quitta

[1] En dialecte catalan : « Jaume, ó tu est bruisot, ó Deu vol presentarte com un prodigi de memoria. »

l'Université à la fin de l'année scolaire de 1833. Au mois de novembre de cette même année, avant d'être prêtre, il soutint un concours public, dans sa ville natale, pour obtenir la prébende de chanoine magistral. Nous avons dit déjà que ces dignités, en Espagne, étaient le prix du savoir et de l'éloquence, autant que de la piété et de la vertu. Le jeune Balmès étonna son auditoire. Le canonicat fut adjugé à son concurrent, don Jacques Soler, d'un âge plus mûr que le sien et digne d'être plus tard l'un de ses amis les plus intimes; mais la réputation du jeune licencié n'en demeura pas moins éclatante. Bientôt après il fut appelé à recevoir la prêtrise. Il s'y prépara par une retraite de cent jours. Ainsi l'avait voulu le vénérable évêque de Vich, son protecteur. Après l'ordination, le prélat l'interrogea. « Et toi, que veux-tu ? » — « Monseigneur, une cure, » répondit Balmès. — « Va-t'en à l'Université, et étudie. »

VI

De retour à Cervera, il donne des conférences et remplit la charge de professeur suppléant. Il consacre ainsi deux nouvelles années à sa propre instruction. Mais déjà ce n'est plus un simple écolier. Son esprit a franchi les bornes de l'école, il aborde des régions plus agitées.

Pendant ces deux années, l'Espagne fit ses premiers pas dans le chemin de la révolution. A la faveur du changement de l'hérédité royale, le génie des transformations politiques s'était introduit jusque dans le palais des monarques. Le pays entier, individus, familles, institutions, était appelé à prendre parti dans les dissensions civiles. Les Universités, corps ecclésiastiques imprégnés de l'esprit qui dominait au sein de l'Église, gardèrent, au milieu de ces circonstances, une attitude d'impartialité bien remarquable. Les événements l'ont prouvé maintenant : l'Église espagnole, considérée en général, a montré, depuis vingt ans, une sagesse et une modération dignes de sa renommée antique. Jacques Balmès, dans ses opinions, dans ses écrits, dans sa conduite, a présenté, autant que qui que ce soit, cette intelligence supérieure qui devait maintenir l'Église au-dessus des agitations criminelles ou stériles de la politique.

Toutefois, appelé à porter plus tard un jugement sur la nature, les fautes, les bonnes ou funestes tendances de la révolution, il est naturel que cette révolution ait été étudiée par lui jusque dans ses premiers symptômes. Dès sa jeunesse, Balmès a eu dans son caractère un fond de prudence et de circonspection tel, que ses amis mêmes, durant tout le cours de sa vie, ont à peine connu sa pensée sur les événements politiques,

autrement que par les écrits qu'il a publiés. Cette réserve, qui est un trait distinctif du peuple espagnol, était portée chez lui à un degré extraordinaire : nous savons néanmoins que l'introduction du régime constitutionnel lui causa de l'admiration et de la joie.

Il avait alors vingt-cinq ans. M. Martinez de la Rosa venait de promulguer l'*Estatuto Real;* le génie politique de cet écrivain lui apparaissait comme dans une auréole [1]. L'expérience a modifié sans doute ce premier jugement; il n'est cependant pas indigne, à cette époque, de l'homme qui devait donner plus tard, à M. Martinez de la Rosa lui-même, de si hautes leçons. *L'Estatuto*, en apparence, n'était point une œuvre révolutionnaire. Il ne l'était que par son esprit caché et surtout par les circonstances au milieu desquelles il apparaissait. Il est encore malaisé, à l'heure qu'il est, de décider si, défendue et appliquée avec plus d'énergie, cette première charte, octroyée par la couronne elle-même, n'aurait point paré aux périls de la révolution. Dans tous les cas, l'*Estatuto* était fait pour séduire des esprits jeunes, inclinés vers une liberté grave : telle est, sur ce sujet, la

[1] Voici les propres paroles de son biographe : « Jusqu'à la « publication de l'*Estatuto Real*, nous ne parlâmes point de « politique. Je l'entendis alors défendre plusieurs fois l'*Estatuto*. « Il avait pour M. Martinez de la Rosa de l'admiration et du res- « pect. » (D. Xavier Moner, *Noticia historico-literaria del doctor D. J. Balmes*, par D. B. de Cordoba, pag. 26.)

justification de l'écolier de Cervera, s'il a besoin d'être justifié. Nous demandons que ses opinions politiques ne soient point jugées, avant qu'on ait achevé de lire notre travail.

Une question intéressante est de savoir jusqu'à quel point Jacques Balmès put se trouver disposé par ses traditions domestiques à subir l'influence des idées libérales. Une rumeur, qui n'a guère de fondement visible à nos yeux, rangeait sa famille dans la fraction libérale du peuple de Vich. A l'occasion de son concours pour le canonicat, quelques amis, passionnés pour lui jusqu'à l'injustice, imaginèrent d'attribuer son échec au renom de libéralisme qui s'attachait à sa parenté. Lui-même a eu soin de réfuter cette accusation, injurieuse pour le chapitre de la cathédrale de Vich, juge du concours. Mais, en dépit de ces dénégations, il reste de la rumeur populaire je ne sais quel souvenir qu'il nous a semblé nécessaire de mentionner ici. Dans tous les cas, le libéralisme de la famille Balmès, allié à des mœurs sévères, à une piété forte, sincère, n'aurait point, aux yeux de nos lecteurs, le caractère que pouvait lui prêter le royalisme quelque peu effréné des montagnes de la Catalogne.

« Pas un seul mot de la bouche de Jacques Bal-
« mès, écrit son compatriote don Antonio Soler,
« n'a donné le droit de dire, encore moins de prou-
« ver qu'il ait été plus ou moins libéral, ou *blanc,*

« ou *noir,* suivant les dénominations malheureuses
« de ce temps. Il n'était point homme à laisser
« pénétrer sa pensée. En mettant à part ses écrits
« publics, inspirés par la conviction la plus forte
« et la plus profonde, il est certain qne l'opinion
« intime du docteur Balmès n'a pu être devinée
« même d'une manière approximative, tant était
« grande sa réserve ! »

Lui-même a pris soin de nous dire quelle règle de neutralité stricte il s'imposait à cette époque. Au mois de février 1835, il concourut avec de nombreux rivaux pour un diplôme d'honneur et gratuit, décerné chaque année par l'Université au plus brillant de ses écoliers. Il l'obtint. Son titre de docteur fut ainsi le prix d'une dernière victoire scolastique. D'après l'usage, le récipiendaire, dans cette solennité, devait prononcer l'éloge du monarque régnant. La reine Christine était alors régente du royaume. La guerre civile, prête à éclater dans les montagnes de la Catalogne, rendait fort délicat le devoir du jeune docteur. « Je ne « dis pas un mot de politique, » nous apprend-il lui-même ; « je me bornai à célébrer la réou-
« verture des Universités ; et, à la faveur de je
« ne sais quelle mesure ministérielle concernant
« l'enseignement des mathématiques, j'achevai
« mon discours sans blesser ni christinos, ni car-
« listes : je n'avais pas plus parlé des uns que des
« autres. »

VII

Balmès avait épuisé les ressources que l'Université de Cervera pouvait lui fournir pour son instruction. Il se retira dans sa ville natale ; il y passa quatre années entières dans l'étude et l'obscurité. Cette retraite, nécessaire pour achever de mûrir son caractère et son esprit, lui parut d'abord pénible. Des lettres écrites par lui, peu de temps après son retour de Cervera, peignent une certaine impatience que ses amis eurent la sagesse de calmer.

Dans l'une de ces lettres, adressée à son ami don Antonio Ristol, Balmès témoigne l'envie de partir pour Barcelone. « Ici point d'occupation, à « peine quelques leçons mal payées. J'attendais la « fin de la guerre civile, mais la guerre ne finit « point. Je suis comme un oiseau en cage; je me « dévore moi-même, au péril de ma santé. Mais « que ferai-je à Barcelone? peut-être pourrais-je « me charger de l'éducation de quelque enfant. »

Ristol lui répondit : « Je n'approuve point ton « projet. A ton âge et dans ta position, il est na- « turel que tu désires améliorer ton sort. Prends « patience. Tu dois devenir professeur à l'Univer- « sité ou publiciste. » Cette réponse ferme, aidée sans doute du secours de la résignation chrétienne,

apaisa l'imagination de Balmès. « Mon cher « Ristol, tu as deviné parfaitement l'intention de « ma lettre. Je désirais améliorer mon sort, mais « sans porter atteinte à la dignité de mon caractère, « sans sacrifier les inclinations d'une âme jalouse « avant tout de conserver un noble maintien. »

L'exaltation juvénile qui se remarque dans ces lettres[1], corrigée bientôt par l'expérience et par les réflexions chrétiennes, ne se reproduit plus dans le langage de Balmès. En 1837, une chaire de mathématiques ayant été fondée dans la ville de Vich, il sollicita de la remplir. Peu versé jusque là dans les sciences exactes, il obtint néanmoins d'être préféré à ses concurrents. Son esprit, d'une souplesse et d'une application merveilleuses, devançait en quelque sorte toutes les connaissances. Les sciences positives avaient d'ailleurs pour lui un attrait particulier.

Inférieures par leur nature et par leurs difficultés aux sciences morales, les études mathématiques servaient à l'esprit de Balmès de divertissement et de repos. Il pénétra jusqu'au cœur de ces études. Dans ces régions peu fréquentées, son intelligence goûtait une sorte de plaisir sensible, qui le délassait des contemplations plus vagues et, pour lui, plus laborieuses, de l'ordre moral ou métaphysique. On a remarqué qu'un grand nombre de philoso-

[1] Elles portent la date de 1836.

phes illustres ont éprouvé ce goût pour les mathématiques ; soit à cause des liaisons supérieures de cet ordre de connaissances avec le champ de l'idéalité, soit parce que les opérations propres à cette science attachent naturellement les esprits doués de patience, de fermeté et de précision, qualités qui ne manquent jamais aux esprits de premier ordre.

Avant de quitter Cervera, Balmès avait étudié la science du droit. Domat, Vinnius et les riches recueils de la législation espagnole lui étaient devenus familiers. Dans ses loisirs de Vich, il visita tour à tour plusieurs autres branches des connaissances. La poésie tenta aussi son esprit ; il composa des odes, non dénuées de grandeur poétique, mais dépourvues, peut-être, de ce *mens divinior*, attribut rare, indéfinissable, qui se concilie difficilement, dans un même esprit, avec le génie philosophique.

Ainsi s'exerçait l'intelligence du futur publiciste, tandis que la guerre civile, autour de lui, accomplissait les expiations et la rénovation sanglante de sa patrie. Tout en donnant à des études générales la meilleure part de son temps, il suivait avec attention les phases de la révolution et de la guerre. Dans la bibliothèque publique du diocèse, des cartes géographiques étendues sous ses yeux, un compas dans une main, les journaux dans l'autre, il se rendait compte du moindre mouvement des armées. En même temps que sa philosophie préparait les sentences qu'il a portées plus tard sur

ces événements, chaque scène particulière du drame, chaque détail, chaque date, se peignaient vivement dans son esprit. Un jour (des années entières s'étaient écoulées) il eut besoin de citer je ne sais quel *rapport* du général Espartero; sa mémoire lui fournit à l'instant, non-seulement le texte littéral, mais le numéro même du journal dans lequel ce rapport se trouvait consigné. Son ami Ristol conversant avec lui, dans l'année 1836, lui demanda : « Que te semble de la guerre? est-elle « près de finir? » — « Nous ne sommes qu'à mi- « chemin, répondit Balmès, et c'est Isabelle qui « triomphera. »

Parfois le bruit des armes venait retentir jusque dans la retraite où Balmès réunissait les jeunes étudiants de Vich. Tout à coup le tocsin d'alarme ou la générale interrompait sa leçon. « S'il était « possible de continuer, il continuait, nous dit-il « lui-même. Sinon, disciples et professeurs se le- « vaient et retournaient tranquillement chez eux. »

Les détails les plus intéressants sur cette époque de la vie de Balmès nous sont donnés par l'un de ses écoliers, don Antonio Soler, maintenant avocat dans la ville de Vich. « Sa manière d'enseigner « nous tenait tous dans le ravissement; lui-même « n'était guère moins ravi que nous. Notre atten- « tion à l'écouter et à mettre à profit ses conseils « était sa véritable récompense. Il nous donnait « des leçons non-seulement de mathématiques,

« mais de logique, de métaphysique, d'histoire; « en un mot, il nous apprenait à étudier et à devenir des hommes. Qu'il reçoive ici le témoignage « de ma gratitude et de celle de ses autres disciples.

« Balmès n'avait pas un livre à lui. Tout semblait contrarier ses études : les circonstances « politiques, le lieu de sa résidence, la position de « sa famille. Mais les difficultés mêmes semblaient « accroître son courage. Je me rappelle lui avoir « ouï dire que tout homme qui prétend arriver à « quelque chose de grand, doit se proposer un « objet et poursuivre cet objet avec persévérance, « en fût-il éloigné de cinquante années. Telle était « l'énergie de sa volonté, tel aussi fut le secret de « son merveilleux savoir. Souvent il lui arrivait « de passer plusieurs heures en méditation, seul « et sans lumière, surtout pendant les soirées « d'hiver. De même, disait-il, que la digestion « des aliments corporels exige un certain temps, « chaque heure de lecture, pour porter son fruit, « doit être suivie de plusieurs heures de méditation et de discussion interne.....

« Six années de suite, je me suis promené avec « lui presque chaque jour : je ne me rappelle point « l'avoir vu s'arrêter une seule fois dans les endroits fréquentés du public, ou auprès de l'une « des fontaines qui embellissent les alentours de « notre ville..... Sa piété et ses croyances étaient « solides et émanaient d'une conviction profonde.

« En ceci comme en tout, il aimait, par-dessus « tout, à n'être vu, remarqué, deviné par per- « sonne. Outre la célébration de la sainte Messe, « ses dévotions, à ma connaissance, étaient de se « retirer dans quelque église isolée, d'y visiter le « Saint-Sacrement ou la sainte Vierge. J'ignore « s'il ajoutait à cela quelques dévotions secrètes ; « mais on n'en saurait douter : une âme ainsi « trempée ne se soutient point sans le pain de la « méditation. A la vérité, un certain exercice de « méditation, mêlé de beaucoup de préoccupation « scientifique, était continuel en lui[1]. »

La piété de Jacques Balmès se trouve décrite ici avec une extrême justesse. Cette piété, voilée, intime, se réalisait en actes positifs et précis. L'influence des leçons de sa mère laissa une empreinte ineffaçable sur toute sa vie. Rien ne faisait fléchir sa fidélité aux pratiques recommandées par l'Église. Encore étudiant à Cervera, on le voit tirer de ses maigres épargnes de quoi se faire dire des messes dans l'église de la *Piedad*. Il a une dévotion particulière envers son patron saint Lucien, le martyr que l'on vénère dans sa ville natale. Peut-on douter que saint Thomas d'Aquin, l'ange de l'école, ce protecteur choisi par la sollicitude de sa mère, soit, dans le même temps, si assidûment, si passionnément étudié par lui, sans être invoqué ? Le livre de

[1] *Biografia, etc.*, passim.

l'*Imitation de Jésus-Christ* était sans cesse entre les mains de Balmès. Il lisait aussi, avec le triple amour du chrétien, du patriote et de l'homme d'étude, les écrivains ascétiques de l'Espagne. « Vous savez, disait-il un jour à deux amis, si les « sentiments et les doctrines orthodoxes sont en« racinés en moi. Eh bien! il ne m'arrive point « de faire usage d'un livre prohibé, sans ressentir « le besoin de me retremper dans la lecture de la « Bible, de l'*Imitation* ou de Louis de Grenade. « Qu'arrivera-t-il à cette jeunesse insensée, qui « ose tout lire sans préservatif et sans expérience? « Cette idée seule me remplit d'effroi. Aussi quels « désastres les mœurs publiques n'ont-elles point « à déplorer? »

Au commencement de l'année 1839, un journal intitulé *El Madrileno católico* (Le Catholique de Madrid) mit au concours un mémoire sur le *célibat ecclésiastique*. Balmès, tout à fait inconnu, brigua le prix et l'obtint. Il vit son travail imprimé dans le journal: telle était la récompense promise. Vers ce même temps, il ferma les yeux à Thérèse Urpia, sa mère [1]. Cette femme, qui, pendant l'enfance de son fils, n'avait jamais ouvert les lèvres pour le louer, laissa une fois, avant de mourir, percer sa joie et son orgueil maternels. « Mon « fils, lui dit-elle, le monde parlera beaucoup de

[1] Le 29 mai.

« toi. » Peu de temps après, elle expirait. Son œuvre était complète. L'écolier, voué à saint Thomas d'Aquin, touchait à l'âge des grands travaux. Il allait avoir trente ans.

A cette époque, il résolut de se fixer à Barcelone. Son frère espérait trouver dans la capitale de la Principauté un champ plus vaste à ses spéculations. Liés l'un à l'autre par la même tendresse que dans leur enfance, ils méditèrent ensemble ce changement de demeure [1]. La guerre civile touchait à sa fin. L'insurrection navarraise était vaincue. L'insurrection catalane allait rendre le dernier soupir. De grandes scènes devaient occuper les rues mêmes de Barcelone. La Providence voulut que Jacques Balmès en fût le spectateur, pour en devenir le juge. Encore habitant de Vich lorsqu'il composa l'ouvrage dont nous allons parler, il était déjà citadin de Barcelone au mois de juillet 1840.

VIII

L'année 1840 a été, dans l'histoire de la révolution d'Espagne, à peu près ce qu'est le troisième

[1] On affirme que Jacques Balmès, dans ce temps-là, songeait presque uniquement à publier *ses poésies*. Il arriva, les yeux à demi clos, jusque sur le seuil de sa renommée.

acte dans une tragédie. Les événements s'y pressent, les passions s'y dévoilent, l'intérêt du spectateur est porté à son plus haut point. Vers la fin de l'année précédente, le traité de Vergara avait fait tomber les armes des mains du parti carliste. L'insurrection en Catalogne et dans le royaume de Valence n'attendait, pour succomber, que la présence d'Espartero, vainqueur ou pacificateur des provinces basques et navarraise. C'était le moment où la révolution, triomphante contre ses ennemis, allait replier toute son activité contre elle-même.

Tant que les angoisses de la guerre avaient préoccupé la nation, les débats des cortès, les alternatives parlementaires n'avaient attiré que par intervalles l'attention générale. La guerre une fois finie, tous les regards, toutes les passions se dirigèrent vers ce point de la scène révolutionnaire, jusque là presque inaperçu. En un instant, les assemblées acquirent une importance suprême. Supplanté habilement par le général Espartero, le parti *modéré* devait expier les lâchetés par lesquelles, quelques années auparavant, il avait encouragé les iniquités révolutionnaires. En vain son éloquence se développait magnifiquement dans les cortès. La Providence lui demandait compte du sang des prêtres versé impunément sous le ministère de M. Martinez de la Rosa. La révolution maintenant réclamait à grands cris la spoliation

de l'Église. Devinant bien que cette spoliation était le prélude de plusieurs autres, le parti *modéré*, à la tribune ou dans ses journaux, se raidissait contre cette exigence : il était trop tard.

Dans ce moment d'effervescence, une brochure paraît. Elle a pour titre : *Observations sociales, politiques et économiques sur les biens du clergé*[1]. Elle sort de l'imprimerie d'une ville obscure de la Catalogne et est signée d'un nom absolument inconnu. Mais, à chaque page, cet écrit porte l'empreinte d'une érudition, d'une philosophie et d'une éloquence de premier ordre. Marquée légèrement d'un accent provincial, la langue s'y déploie en considérations grandioses, en tableaux saisissants. Les sociétés européennes y apparaissent sortant peu à peu de la barbarie et transformées laborieusement par le génie de l'Église. La propriété ecclésiastique, institution contemporaine du Christianisme même, est le salaire en même temps qu'un des instruments de ces bienfaits. Dans le moyen âge, lorsque tout s'attache fortement à la terre, la féodalité de la violence se trouve combattue et vaincue par une sorte de féodalité de la charité. L'Église s'approprie successivement toutes les armes, elle les consacre toutes à son œuvre de miséricorde. Propriétaire pour être libre,

[1] *Observaciones sociales, politicas y economicas sobre los bienes del Clero*. Vich, abril de 1840.

riche pour être bienfaisante, elle reçoit tour à tour, des mains de Dieu ou des mains des hommes, tous les éléments de la puissance et les applique à réaliser de plus en plus, ici-bas, l'idéal d'une divine justice.

Les temps modernes doivent-ils, en dépouillant l'Église, changer cette distribution des ressources sociales? L'écrivain inconnu fait voir que si les grandes propriétés sont enlevées aux corporations ecclésiastiques, elles tombent aux mains des banquiers avares, des spéculateurs immoraux, ou d'une aristocratie aux entrailles de fer comme en Angleterre. Il montre le paupérisme dévorant les plus riches sociétés du globe; l'Espagne au contraire, *cette nation de fainéants et de moines*, ne connaissant du pauvre que sa gratitude et ses bénédictions. En Espagne, d'ailleurs, certaines provinces, tout aussi inféodées à l'Église que le reste du royaume, présentent un spectacle de prospérité remarquable (la Catalogne entre autres). La richesse du clergé n'est donc pas, d'une manière absolue, une source de misère pour la société. Au lieu de dépouiller l'Église, il faut toucher habilement les ressorts de l'industrie. Il faut faire tourner les fortunes déjà établies, à aiguillonner l'émulation, à soutenir les efforts naissants, à réparer les échecs reçus, à soulager et consoler les infortunes. En un mot, encourager les faibles par le secours des forts, améliorer les sorts misérables sans

détruire violemment toute l'économie de l'ordre établi. D'ailleurs, ajoutait-il en terminant, le moment est mal choisi pour porter une première atteinte à la légitimité de la propriété ecclésiastique, lorsque l'Europe entend déjà les cris impatients d'une multitude prête à s'armer contre les droits de la propriété privée, moins sacrés cependant et moins bienfaisants que les droits de l'Église.

Tel était cet écrit. A peine entr'ouvert par les hommes d'État, il conquit à son auteur un renom brillant. M. Martinez de la Rosa, dans le congrès, en lisait des passages à ses amis. Don Santiago de Tejada, dont le courage et le talent conquirent à cette époque la reconnaissance de sa religieuse patrie, dit : « Mon discours ne saurait se comparer à cela. » La Catalogne, toujours avide de ses gloires provinciales, accueillit avec enthousiasme le nom de l'écrivain. C'était celui d'un jeune prêtre de la ville de Vich, *don Jaime Balmes*.

IX

Ce premier succès fut bientôt suivi d'un second. Les *Observations sur les biens du clergé* avaient paru au mois d'avril 1840. Au mois d'août de la même année furent imprimées, à Barcelone, les *Consi-*

dérations politiques sur la situation de l'Espagne[1]. Cet opuscule n'était pas seulement un écrit d'un mérite remarquable; c'était aussi un acte de rare courage. La guerre civile venait de finir. Cabrera, dernier champion de la cause carliste, avait franchi la frontière française. Espartero, à la tête de toutes les armées victorieuses, dictait des lois à la Régente, insultait publiquement à la majesté royale, soulevait contre la cour, alors transportée à Barcelone, les outrages de la plus vile populace. Un jeune avocat, précisément appelé *Balmès*, emporté par un courage chevaleresque, avait payé de sa vie l'honneur de protester contre ces perfidies; il avait été traîné dans les rues de la ville et égorgé sous les fenêtres de Marie-Christine. Un mois plus tard, la veuve de Ferdinand VII signait son abdication à Valence.

C'est au milieu de cette scène, sur le théâtre de la trahison et des violences d'Espartero, que Jacques Balmès fait paraître ses *Considérations*. La présence du péril et le mérite de l'affronter ont donné à sa plume une éloquence plus vive. Quelques amis s'effraient du danger qu'il va braver. D'autres, au contraire, et en particulier le chanoine Soler, l'encouragent par les plus nobles motifs. « Si j'étais votre confesseur, lui dit celui-

[1] *Consideraciones políticas sobre la situacion de España*. Barcelona, agosto de 1840.

« ci, je vous dirais : Faites imprimer ce manu-« scrit. Seulement, adoucissez telle et telle ex-« pression. » Balmès obéit, corrigea son œuvre et la livra au public. Lui-même en a donné cette analyse : « Dans cet écrit, je ne prenais point « la défense de la reine Christine, car peu m'im-« portent les personnes; mais je maintenais les « saines maximes religieuses et monarchiques. « Bien que les tendances de la révolution et l'am-« bition d'Espartero fussent dès lors transparentes, « j'établissais la nécessité de conserver la régence « dans des mains royales. Je m'exprimais avec « une liberté complète en faveur des carlistes, « rendant justice à leurs convictions et à leurs in-« tentions, affirmant dès ce temps-là ce que je « répète encore : qu'on ne saurait consolider « chez nous un système politique, à moins d'y « faire entrer ce grand parti comme élément de « gouvernement. Or, au moment que je tenais « ce langage, les carlistes venaient de succomber, « la révolution était dans toute sa force. »

Tel fut le premier pas de Balmès sur le terrain de la politique. L'opuscule des *Considérations* renferme la plupart des idées qui, développées dans des écrits postérieurs, ont acquis au publiciste son illustre renom. Balmès condamnait dès lors la révolution; dans ce jugement il apportait la même mesure, la même équité, la même énergie qui ont paru dans tout le cours de sa

vie publique. L'utilité d'un mariage entre la reine et le fils aîné de don Carlos était indiquée aussi dans ce premier écrit. Mais les passions ne s'arrêtaient pas à peser un tel conseil; la révolution devait passer outre. Les gens qui avaient abandonné lâchement l'Église, ne devaient point se montrer plus héroïques le jour que la monarchie implorait d'eux un secours suprême. Marie-Christine, délaissée de tous, ne puisa une dernière majesté que dans son propre courage.

Les *Considérations sur la situation de l'Espagne* ont été, par les soins de l'auteur, réimprimées dans la collection complète de ses *Écrits politiques*. Nous analyserons en leur lieu quelques-unes de ces pages. En comparant ce second écrit de Balmès avec les *Observations sur les biens du clergé*, on est frappé du progrès qui, en un si court espace de temps, s'est accompli dans le talent de l'écrivain. Rassuré désormais sur le crédit qu'obtiendra sa parole, il devient maître de sa propre pensée, il l'exprime avec confiance et hardiesse. Les *Considérations sur l'Espagne* sont l'un des meilleurs ouvrages de Balmès, et, à notre avis, le plus intéressant de ses *Écrits politiques*.

X

Avant d'écrire ces deux opuscules, Jacques Balmès avait commencé et poussé assez loin son grand ouvrage sur le *Protestantisme*. L'idée primitive de ce travail s'était présentée à son esprit sous des proportions restreintes. Il ignorait la portée réelle de ses forces, et ne songeait à composer, sur ce sujet, qu'un simple mémoire pareil à celui qu'un journal obscur de Madrid recevait de lui et couronnait en 1839 (sur le *Célibat ecclésiastique*).

A peine abordé par son intelligence, le parallèle entre le Protestantisme et le Catholicisme, dans leurs rapports avec la civilisation européenne, s'était déployé devant ses yeux dans une étendue magnifique. Il lui devint impossible de borner sa plume aux limites qu'il avait d'abord entrevues. Tout concourt à établir que Balmès fut conduit à son entreprise par le désir de réfuter quelques assertions de M. Guizot, répandues, sous l'autorité de cette plume brillante, dans le courant de l'opinion universelle. Le rôle politique joué par le publiciste français accroissait encore le péril des erreurs dont il s'était fait l'écho. Peu d'esprits, dans une certaine région de la société espagnole, échappaient au prestige de ses paradoxes. Le protestantisme s'infiltrait ainsi, en Espagne, par une

double voie : d'un côté, par l'influence anglaise, ressort caché qui faisait mouvoir Espartero ; de l'autre, par l'effet des sympathies qui unissaient le parti *modéré* d'Espagne à l'école *doctrinaire* de France. En présentant, dans la seconde partie de notre travail, l'analyse du livre sur le Protestantisme, nous reviendrons sur ces considérations.

Le chanoine Soler raconte ceci dans une lettre publiée par un biographe :

« Si l'humilité, ainsi que le pensent saint Bernard et saint Bonaventure, consiste à faire peu « d'estime de son propre esprit et à déférer aux « sentiments d'autrui, le docteur Balmès, que « nous venons de perdre, m'a donné plus d'un « exemple de cette vertu. Je me rappelle qu'à « l'époque où il composait son livre sur le Protestantisme, il m'avoua s'être senti entraîné à « l'écrire par une sorte de mouvement supérieur. « Il me vint trouver en toute humilité, comme « pour me demander conseil. Il me dévoila son « projet et le dessein qui l'inspirait. Il me remit « l'ébauche de ses premiers chapitres. Quelle fut « ma surprise lorsque je parcourus ces pages ! Je « demeurai stupéfait, me demandant à moi-même « dans quel trésor cet homme avait puisé. Je tins « promesse, je fis certaines annotations ; Balmès « détruisit mes objections avec une supériorité « telle, que je rougissais de les avoir hasardées. « Cependant, avec une délicatesse exquise, il évi-

« tait de laisser entendre que mes objections te-
« naient à mon peu de capacité. J'en avisai une
« qu'il crut devoir adopter. Aussitôt, sans excuser
« son opinion, il prit la plume et raya sur son
« manuscrit. Plus tard, il ne lui arrivait guère de
« me faire hommage d'un de ses livres sans me
« supplier de lui signaler ses moindres méprises.
« Par l'ordre de mon supérieur, j'ai eu l'honneur
« de censurer son livre sur le *Protestantisme*[1]. »

Par un autre témoignage, émané de la bouche même de Balmès, nous savons que cet ouvrage fut longtemps « son rêve, son illusion, son espérance « en ce monde. Il ne dormait, n'enseignait, ne se « promenait qu'accompagné de cette pensée. »

Un éditeur de Barcelone, don José Taulò, qui avait payé 80 piastres fortes[2] le manuscrit des *Considérations politiques*, entreprit la publication du nouveau livre[3]. Balmès était retourné à Vich vers la fin de 1840. L'année suivante, il remit entre les mains de la junte d'instruction publique de cette ville sa démission de professeur de mathématiques. Au mois de juillet 1841, il se fixait définitivement à Barcelone.

[1] *Noticia, etc.*, pag. 98.

[2] Environ 400 francs de notre monnaie.

[3] Il avait eu d'abord la velléité de le faire imprimer à Madrid. Le bon marché, la proximité, et une rare prudence, qui se manifeste dans sa correspondance à ce sujet, le déterminèrent à préférer Barcelone.

XI

Avant d'aller plus loin, mentionnons quelques courts écrits sortis de sa plume vers ce même temps. En 1840, à la prière du chanoine Soler, il avait traduit et publié à Vich les *Maximes de saint François de Sales pour tous les jours de l'année*[1]. Un peu plus tard, il interrompit quinze jours ses autres tâches, pour écrire un livre élémentaire intitulé *la Religion mise à la portée des enfants*[2], sorte de catéchisme composé avec une simplicité pleine d'art, qui s'est répandu partout où se parle la langue espagnole. Au printemps de 1841, l'Académie des Bonnes-Lettres de Barcelone l'agrégea spontanément au nombre de ses membres. Il paya son tribut à l'Académie en écrivant un Discours purement littéraire sur l'*Originalité*. Enfin, lorsqu'il eut transporté son séjour à Barcelone, il entreprit, de concert avec deux de ses amis, don J. Roca y Cornet et don J. Ferrer y Subirana, une publication périodique sur laquelle nous aurons, un peu plus loin, à nous étendre.

[1] *Máximas de san Francisco de Sales para todos los dias del ano.*

[2] *La Religion demostrada al alcance de los ninos.*

XII

L'éditeur Taulò était un homme entreprenant et hardi. Plein d'enthousiasme pour le talent de Balmès, il lui proposa de publier son ouvrage à Paris, en français, en même temps que l'édition espagnole s'imprimerait à Barcelone. Cette proposition fut acceptée. Balmès pressentit que la publicité donnée à son livre, en France, en décuplerait l'importance, non-seulement dans la plus grande partie du monde lettré, mais même en Espagne. Taulò, d'ailleurs, offrait au jeune écrivain de l'accompagner à Paris; il y était connu par des relations de commerce. Balmès se mit en chemin d'autant plus volontiers, qu'il devait trouver parmi nous la portion la plus brillante de l'Espagne, exilée à cette époque à la suite de don Carlos ou de la reine Marie-Christine.

Des rapports de fraternelle assistance établis entre la presse religieuse de Barcelone et celle de Paris, me procurèrent l'honneur de devenir l'auxiliaire de Jacques Balmès[1]. Je traduisis son livre. A cette époque, Balmès parlait difficilement notre langue, mais il l'entendait jusque dans ses délica-

[1] Je dus particulièrement cet honneur au savant directeur des *Annales de Philosophie chrétienne*, M. Bonnetty.

tesses intimes. Il prit une certaine part à la traduction des premières pages de son ouvrage.

Avant de reprendre le chemin de Barcelone, il visita l'Angleterre. Le spectacle de la puissante originalité de ce pays le frappa vivement. Il admirait surtout l'ardeur du sentiment religieux encore brûlante sous l'étreinte de l'anglicanisme. En France, au contraire, l'incrédulité régnait sur toute chose. Les mœurs, les idées, les lois, tout, chez nous, était marqué, aux yeux de Balmès, d'un caractère de légèreté, d'imprévoyance qui l'attristait et lui inspirait des prédictions sinistres. « Votre « société, me disait-il souvent, est rongée d'un « mal encore invisible aux regards de vos hommes « d'État, mais dont on connaîtra un jour les effets « effroyables. Du domaine de l'ordre religieux le « radicalisme est passé dans l'ordre politique. En « vain, chez vous, les esprits superficiels se tran« quillisent en considérant la paix maintenue à la « surface par l'habileté, par la ruse, par la force. « Notre Espagne, si agitée par les émeutes et par « la guerre, demeure, au fond, dans des conditions « de santé et de sécurité infiniment plus rassu« rantes. »

Tel était le langage de Jacques Balmès, dès son premier séjour en France, en 1842. Nous retrouverons plus d'une fois ces pensées sous sa plume ou dans ses entretiens. Il conçut néanmoins, pour l'avenir de notre pays, quelque espérance en étu-

diant de près les symptômes, encore bien faibles, bien obscurs, d'un retour à la foi et aux pratiques de la charité catholique parmi la jeunesse.

Balmès, pendant son séjour à Paris, voulut bien s'associer à plusieurs de nos amitiés et de nos œuvres. On lui demanda quelques pages pour un recueil qui intéressait alors un cercle de jeunes écrivains[1]. Il offrit un portrait de la grande figure de Mariana. Il me fut donné, en cette occasion, d'admirer la richesse de sa mémoire. Venu à Paris sans attirail de livres ni de notes, il tira, si je ne me trompe, de ses seuls souvenirs tous les traits qui composent l'image du grand historien du seizième siècle. La plupart des figures illustres de son histoire nationale auraient été successivement peintes par lui, avec la même précision et la même facilité.

Balmès écrivit dans notre langue cette biographie de Mariana[2]. On y peut voir à quel degré il admirait et sentait les exigences de notre goût. Mêlées à une certaine saveur étrangère, les principales qualités du langage français s'y retrouvent. A peine çà et là quelques lignes furent à retoucher sur le manuscrit.

[1] La *Revue critique et littéraire*, par la Société de Saint-Paul.

[2] Il la traduisit ensuite en espagnol.

XIII

Arrivé à Paris au mois d'avril 1842, Balmès, au mois d'octobre suivant, regagnait Barcelone; il faisait, en passant, une courte halte à Madrid. En rentrant dans sa patrie, il fut épié et menacé par la police d'Espartero. Ses opinions franchement favorables à l'autorité royale, son zèle pour les intérêts de l'Église, alors persécutée par le Dictateur, le firent accuser d'avoir ourdi, en France, des trames avec les réfugiés du parti *modéré*. Il n'en était rien. Balmès conspirait seul et à ciel ouvert. Sa plume révélait chaque jour ses complots. Pendant son voyage en France, il avait évité toute relation, toute entrevue, tout discours qu'il ne pût confesser hautement devant l'autorité ombrageuse qui maîtrisait son pays. A la vérité, ce n'était point par respect pour cette autorité, mais par un esprit de réserve qu'il jugeait utile à son propre rôle, rôle de censeur désintéressé, placé au-dessus des différents partis. M. Martinez de la Rosa, à Paris, n'avait reçu de lui un tribut d'hommages qu'en sa qualité d'écrivain et d'orateur distingué. Balmès avait refusé d'entrer en relation avec M. Guizot.

De retour à Barcelone, il partagea ses soins

entre son livre sur le Protestantisme, qui devait l'occuper encore une année entière, et son labeur périodique dans la *Revue* fondée par ses deux amis et lui. Barcelone, à ce moment-là, offrit une scène digne d'être retracée. On me permettra de reproduire sur ce sujet quelques pages publiées par moi à cette époque, mais ignorées du plus grand nombre de mes lecteurs[1].

« ..... En France, l'examen des efforts de la presse religieuse dans les provinces serait court; il n'en est pas de même en Espagne, où certaines villes des extrémités du royaume balancent fortement l'influence de la capitale. Barcelone va nous présenter des travaux qui l'emportent, en un certain sens, sur ceux que nous avons analysés jusqu'ici. Il est utile de donner, en commençant, un aperçu sur la complexion actuelle de l'Espagne. La Catalogne, dont la soumission et l'obéissance ont tant coûté aux rois d'Espagne, est encore, de nos jours, la province la plus difficile à réduire. Les souvenirs de sa liberté et de sa propre gloire, l'habitude d'un vaste commerce, l'activité naturelle de ses habitants et l'usage d'un dialecte particulier, entretiennent dans son sein un amour ou une fantaisie d'indépendance qui accroissent sans cesse les difficultés ou les périls du gouvernement. D'un

[1] *De la Presse religieuse en Espagne.* Université catholique, livr. de septembre 1843.

autre côté, le contact de cette province avec la France a développé, dans ses populeuses cités, une énergie qui peut devenir un agent terrible de destruction, ou un instrument puissant pour la régénération de l'ordre politique.

« Comme il arrive souvent, grâce aux conseils de la Providence, l'anarchie n'a pu sévir dans cette partie de l'Espagne, sans y développer en même temps le courage d'une généreuse résistance. Les cris de fureur et d'impiété qui montent à chaque instant des murs de Barcelone, sont accompagnés d'une protestation qui console et rassure sur les destinées de cette contrée. En effet, il y a plus de six ans, la pensée qui a créé chez nous l'*Université catholique*, les *Annales de Philosophie chrétienne* et d'autres organes de la plus saine philosophie, a donné le jour, dans Barcelone, à un recueil dirigé constamment vers un but pareil. Après une carrière de cinq années, le rédacteur de la *Religion* (tel était le titre du recueil barcelonais), don J. Roca y Cornet, se sentant aguerri pour des combats plus audacieux, fit appel à deux autres catholiques. Réunissant dans une commune pensée le talent de ses deux collaborateurs, dont l'un était professeur en droit, don J. Ferrer y Subirana, et l'autre prêtre, don Jaime Balmès, il fit prendre à sa feuille des proportions plus vastes. Le champ de la politique lui fut ouvert. Choisissant un titre plus analogue aux préoccupations des esprits, la *Religion* changea son

nom en celui de *La Civilizacion*. Sous ce nouveau titre cette feuille parut deux fois par mois, ce qui doubla le nombre de ses publications.

« La *Civilizacion* de Barcelone a été, sans contredit, l'un des recueils les plus intéressants, non-seulement de la presse religieuse, mais de toute la presse en Espagne. Écrite avec une chaleur constante, elle était à la fois l'écho des plus saines opinions de l'étranger et le conseiller véhément de la nation, qu'abusaient des erreurs monstrueuses. On sentait circuler dans ses pages une sève féconde. Nous nous rappellerons surtout un tableau des résultats de la vente des biens ecclésiastiques. L'auteur de cet article était précisément don Jaime Balmès, qui avait inauguré sa carrière de publiciste par les *Observations politiques et économiques sur les Biens du Clergé*. Montrer par des chiffres combien imprudente, insensée avait été la mesure révolutionnaire, était un sujet intéressant. Jamais le talent ne s'exerce avec plus de succès qu'en s'appliquant à ces théorèmes posés d'un côté sur les bases éternelles de la justice, de l'autre sur les douleurs et les anxiétés publiques.

« Trois esprits, chacun d'une aptitude très-différente, ont soutenu le mérite de la Revue de Barcelone. L'un, M. Roca y Cornet, plein d'érudition, adonné aux études patientes, doué d'un grand sentiment de la politesse littéraire; l'autre, M. Ferrer y Subirana, à la fois hardi et d'une extrême ré-

flexion, penchant vers les assertions surprenantes et s'arrêtant heureusement à des remarques justes et vives ; le troisième, M. Balmès, écrivain fécond, inépuisable, et d'ailleurs connu suffisamment par ses œuvres de longue haleine. Peut-être l'originalité de ces talents divers n'a-t-elle point permis qu'ils s'appliquassent longtemps ensemble à une œuvre commune. Dans les travaux de pure spéculation, comme étaient ceux de la *Civilizacion*, la marche parallèle est difficile, parfois même totalement impossible, lorsque l'on tient à fixer en commun une règle d'opinion sur des points où la divergence n'est pas répréhensible. C'est sans doute une raison de cette sorte qui, au bout d'une année et demie environ, a déterminé une transformation nouvelle de la *Civilizacion*. Cette fois le recueil s'est divisé. M. Balmès a entrepris de continuer à lui seul, dans une publication périodique intitulée la *Sociedad*, le haut cours d'études philosophiques, politiques, religieuses auquel son esprit est évidemment appelé. »

XIV

Ferrer y Subirana, le collaborateur de Jacques Balmès dans la *Civilizacion*, était de son âge, né comme lui à Vich, son compagnon à l'Université.

En se séparant de lui pour fonder isolément la *Sociedad,* Balmès porta, sans s'en douter, un coup cruel à la sensibilité de cet ami. Roca y Cornet servit de médiateur entre eux. Ils se réconcilièrent. Mais, malheureusement, Ferrer était une âme méditative et d'une sensibilité extrême. Il se retira dans sa Montagne. Peu de temps après il y mourut. Il succomba au même mal qui devait moissonner toute cette fleur de la jeunesse catalane.

« J'ai vu expirer ce tendre ami, » nous dit don Antonio Soler, « dans une pauvreté extrême, plein « d'honneur, de piété et de délicatesse. Je crois « bien que le docteur Balmès n'avait point la rai- « son de son côté. Mais ne lisons-nous pas que « saint Paul eut un différend avec un autre saint?... « Ce qu'il y a d'assuré, c'est que Notre-Seigneur « a rappelé à lui deux belles âmes. Leurs restes « sont déposés dans un même cimetière, sous des « pierres éternelles, parées d'inscriptions très- « honorables pour l'un et pour l'autre. »

Cet instant de la vie de Balmès a donné lieu à des critiques amères. Il serait inique, dans tous les cas, de lui imputer, à cette occasion, la moindre malice préméditée. Nul ne l'a osé. Tout au plus pourrait-on lui reprocher d'avoir, en cette circonstance, porté jusqu'à l'excès cette énergie, cette fermeté de volonté dont Dieu l'avait doué pour le rendre capable de grands desseins.

XV

Le recueil *La Sociedad,* alimenté uniquement des écrits de Balmès, subsista une année environ. La réputation de l'écrivain s'y accrut constamment. Dans ces colonnes furent insérées les *Lettres sur le Scepticisme*[1], augmentées plus tard et réunies en un volume. Cet ouvrage se compose d'une série de discussions sur les difficultés principales qui se présentent à la pensée d'un incrédule. Une vaste connaissance de la théologie s'y mêle aux observations les plus délicates sur le cœur et sur l'esprit de l'homme. La rapidité, la richesse abondante du style se rencontrent dans ce livre au même degré que dans les autres ouvrages de l'auteur. Parvenu à la plénitude de son talent, Balmès jetait ses pensées, comme en se jouant, sur les sujets les plus divers, les plus relevés, sans perdre un seul instant la haute attitude qui ne permet jamais de le confondre avec ce qui est vulgaire.

Penser, philosopher, écrire à cette époque, avec calme et liberté, au milieu de Barcelone, c'était, dit un biographe, renouveler jusqu'à un certain

[1] *Cartas á un Escéptico*, 1 vol. in-8°. Barcelona, 1846.

point l'exemple d'Archimède, qui résolvait paisiblement ses problèmes au moment que les murailles de Syracuse s'écroulaient. Barcelone, où la royauté avait trouvé sa défaite et Espartero son triomphe en 1840, fut bombardée trois fois avant que la troisième année, depuis cette date, fût écoulée. Le dernier de ces bombardements eut lieu après l'expulsion du Dictateur. En vain l'Espagne entière témoignait son enthousiasme pour la restauration du trône; la capitale de la Catalogne, devenue la proie obéissante d'une troupe de factieux, prétendit, à la faveur du soulèvement national, faire triompher des maximes quasi républicaines. Aussi l'événement prit-il cette fois un caractère nouveau : tandis que les insurrections précédentes, dirigées contre le spoliateur de l'Espagne, avaient rencontré dans la population barcelonaise une sympathie marquée, celle-ci fut odieuse à la majorité même du peuple. Le canon de Montjuich frappa des coups applaudis de toute l'Espagne. La ville entière semblait avoir déserté pour n'être pas complice d'une poignée d'énergumènes.

Voyageur, spectateur de ces tumultes de l'Espagne, j'entrai à Barcelone, au mois de novembre 1843, le lendemain du jour où ses portes s'étaient rouvertes devant l'armée d'Isabelle. Les soldats campaient partout. Sous cette protection, les habitants rentraient dans leurs demeures, où les

bombes et les insurgés avaient porté la désolation. Jacques Balmès, avant le blocus, s'était retiré à la campagne, dans la maison d'un ami. Il y avait passé le temps du siége, c'est-à-dire un peu plus d'un mois. Là, sans autres livres que son Bréviaire, la Bible et l'*Imitation de Jésus-Christ*, au bruit du canon qui retentissait dans le lointain, et tranchait peut-être une vie aimée, il avait composé un nouvel ouvrage. Il en rapportait le manuscrit parmi ses hardes de fugitif. Nous nous rejoignîmes au milieu des ruines de Barcelone, dans sa petite chambre, située au plus haut étage de la maison de son frère. Un obus, perçant le mur, avait éclaté sous le canapé, où, d'habitude, pour ménager sa santé débile, il se tenait couché en écrivant ou en dictant.

Le manuscrit qu'il venait d'achever ne fut publié qu'en 1845. Il était intitulé *Criterio* ou *Art de juger, Art du bon sens*. L'Espagne estime ce livre un des meilleurs que l'auteur ait laissés. C'est une *Logique* familière, à la portée des esprits les moins cultivés, et, en même temps, digne de l'attention des intelligences les plus relevées. Balmès y trace des règles pour diriger la conduite, les croyances, les jugements. Nulle part ne se manifeste mieux ce fond de sagesse pratique, cette justesse d'opinions et de sentiments qui est un don si considéré en Espagne, et un des mérites les plus précieux acquis au génie natif de ce pays. *El Criterio* ne tar-

dera point à être connu en France [1]. On en trouvera, dans ce livre même, quelques fragments.

XVI

Nous voici en présence de l'une des phases les plus importantes de la vie de Jacques Balmès. La renommée de ses écrits avait fixé sur lui l'attention de tous les esprits élevés. Ses doctrines politiques, développées dans les colonnes de sa *Revue*, le révélaient comme l'interprète éloquent d'une opinion qui jusque-là était restée sans manifestation. Quiconque a étudié l'histoire de la dernière révolution d'Espagne sait à quel point l'erreur, l'illusion, ont partagé confusément les plus honnêtes gens de ce pays entre le parti de la reine et celui de don Carlos. La révolution, en Espagne, s'est présentée avec un masque de légalité qui lui a concilié des adhésions sur lesquelles elle n'aurait osé compter. On peut l'affirmer, nulle part l'esprit d'innovation politique n'a revêtu des formes plus subtiles pour s'insinuer au cœur d'un peuple attaché passionnément à ses institutions.

La cause d'Isabelle a eu d'abord pour sectateurs des hommes sincèrement royalistes, entraînés par

[1] *El Criterio*, 1 vol. in-8°. Barcelona, ultima edicion, 1848.

un goût de réformes politiques, mais tranquillisés par une présomption de légalité répandue sur les droits auxquels ils se dévouaient. Les mêmes hommes, épouvantés plus tard des excès révolutionnaires, éprouvèrent, mêlé peut-être à quelques regrets, un vif désir de rattacher en un seul faisceau toutes les forces du parti monarchique. D'un autre côté, un mouvement non moins digne d'attention s'était opéré dans les rangs des défenseurs de don Carlos. Parmi ceux qui, dès le premier jour, avaient embrassé la cause de ce prince, figurait nombre de royalistes dont la pensée se trouvait ouverte aux influences d'un esprit de liberté. Ces carlistes, aux instincts libéralisés, eurent une part considérable dans la transaction qui mit fin à la guerre civile. Plus tard, la dictature d'Espartero fut renversée par un soulèvement national, dans lequel carlistes et christinos firent en commun acte de patriotisme. Il s'agissait de raffermir le trône que ce grand mouvement venait d'affranchir. Les conditions d'un contrat d'alliance entre les deux fractions monarchiques se présentaient d'elles-mêmes. Il fallait faire accepter ou imposer ces conditions aux intérêts qui s'en trouvaient blessés. Telle fut la tâche entreprise par Jacques Balmès.

Deux sortes d'alliés s'offraient à lui pour le soutenir dans son œuvre :

D'un côté, les chefs modérés du parti carliste,

les plus nombreux ou du moins les plus influents; puis cette multitude d'hommes de toutes les classes, de tous les caractères, qui, dévoués en secret à la cause de don Carlos, n'avaient point pris les armes, et, retenus dans une neutralité apparente, appelaient de leurs vœux une transaction, aussi favorable à leurs intérêts que conforme à leurs penchants pacifiques.

D'un autre côté, les rangs supérieurs du parti christino.

On sait que l'aristocratie espagnole, à la mort de Ferdinand VII, s'est ralliée presque tout entière à la royauté d'Isabelle. Par delà cette révolution de palais, elle croyait voir un avenir d'émulation et d'influence réservé à son activité. L'ancien absolutisme royal convenait moins aux grands seigneurs qu'à la masse populaire. Ce régime froissait les classes élevées de la société beaucoup plus que les classes inférieures. Mais, une fois la révolution déchaînée, l'aristocratie n'avait pas tardé à expier sa confiance. Comme le trône même, elle avait été atteinte, offensée, dépouillée. Elle se sentait ramenée, par une expérience douloureuse, à combattre ces maximes qui, après l'avoir séduite, avaient fini par la trahir.

Balmès pouvait donc compter sur le patronage que lui offrirait la Grandesse : il n'y compta pas en vain. Un petit nombre d'hommes distingués par leur rang, leur talent, leur fortune, l'encouragè-

rent à établir un recueil politique, dont ils promirent d'être les protecteurs. L'écrivain gardait d'ailleurs, vis-à-vis de ses patrons, une indépendance digne de lui. Un signe assuré de la supériorité véritable, c'est de respecter l'élévation partout où elle se trouve. Dans cette circonstance, les amis de Jacques Balmès prouvèrent qu'ils avaient l'âme aussi noble que leur nom.

El Pensamiento de la Nacion[1] fut fondé. C'était au mois de février 1844, six mois environ après la chute d'Espartero. Balmès quitta Barcelone et s'établit à Madrid. Il termina honorablement le recueil intitulé *La Sociedad;* bientôt toutes ses études politiques furent circonscrites dans le cadre du nouveau journal. Il se fit assister par un petit nombre d'amis, notamment par don Benito Garcia de los Santos. *El Pensamiento de la Nacion* parut une fois par semaine.

XVII

« La nation a-t-elle une pensée propre? disait « Balmès en commençant. Cette pensée peut-elle « être formulée et servir de règle à l'organisation « sociale, de base solide au gouvernement? Oui,

[1] *La pensée de la nation.*

« croyons-nous. » Il développe son programme. Il veut que le gouvernement de l'Espagne respecte le passé, soit attentif au présent, prévoyant pour l'avenir. Il demande un gouvernement qui accepte le riche héritage religieux, social et politique, légué par les ancêtres; un gouvernement ferme, *justicier,* majestueux, duquel seraient bannis un vain entêtement, la cruauté, le dédain, l'orgueil. Dans sa pensée, ce gouvernement doit être la clef de voûte d'un édifice grandiose, à l'abri duquel toute opinion raisonnable trouvera sa place, tout intérêt légitime sa sécurité.

La Constitution de 1837, encore en vigueur à cette époque, est critiquée par *El Pensamiento de la Nacion.* Balmès en sollicite hardiment la réforme. Il réclame pour la Couronne une prépondérance que les révolutions ont trop diminuée. Le pouvoir des cortès doit être restreint au vote de l'impôt, la souveraineté adjugée pleinement au monarque.

Telle est la pensée sur laquelle repose la politique de Jacques Balmès. Il s'efforce de restaurer en Espagne la monarchie avec son éclat antique; néanmoins, par l'intermédiaire de cortès sagement composées, il associe la nation aux grandes résolutions qui engagent le sort de la patrie. Durant un cours de trois années, la plupart des intérêts de la société espagnole, évoqués par les événements, par les discussions des cortès, ont

été, dans *El Pensamiento de la Nacion*, le sujet d'études pénétrantes, approfondies, amenées constamment à une conclusion pratique. En parcourant les pages de ce recueil, on envisage tour à tour les Constitutions diverses essayées en Espagne, les conditions de la monarchie, de l'aristocratie, de la démocratie dans ce pays; l'affaire des propriétés ecclésiastiques, le concordat avec Rome, les alliances avec l'étranger, principalement avec la France, avec l'Angleterre; enfin cette question du mariage de la reine, tranchée d'une manière si funeste par la diplomatie.

XVIII

L'influence exercée par *El Pensamiento de la Nacion* a été grande. Les instincts les plus profonds du génie espagnol, les traditions les plus chères, les coutumes à la fois les plus invétérées et les plus salutaires, étaient du parti de Balmès. Interprète d'un sentiment répandu partout, il réveillait dans les cœurs, dans les esprits, des affections ou des convictions qui, pour se raviver, n'attendaient qu'un mot excitateur. En peu de temps, il devint le guide, le modérateur, l'oracle de cet immense parti religieux et monarchique qui est, à vrai dire, l'Espagne presque entière.

Deux sortes d'ennemis rejetaient et combattaient son influence : le parti *progressiste* et les rangs inférieurs du parti *modéré*. Depuis la chute d'Espartero, les progressistes se trouvaient trop faibles, trop discrédités pour opposer, à eux seuls, une résistance suffisante; mais les *modérés* étaient des adversaires redoutables. Leur conduite à l'égard de Balmès est digne d'attention.

Comme nous l'avons insinué déjà, ce parti se divise en couches superposées les unes aux autres. La Grandesse, les anciennes et hautes fortunes, engagées dans la révolution dès la mort de Ferdinand VII, avaient formé peu à peu un camp assez distinct, toujours compté parmi les forces dévouées à la royauté nouvelle, mais déjà gagné en secret à des pensées de transaction. Dans ce camp, Jacques Balmès avait trouvé ses protecteurs. Tout le reste du parti *modéré* pouvait être assimilé à cette nombreuse et ambitieuse bourgeoisie qui avait fait en France la révolution de Juillet et soutenait la couronne dans la maison d'Orléans. En deçà et au delà des Pyrénées, c'était mêmes intérêts, mêmes passions, même âpreté, mêmes illusions. Les pensées de Balmès étaient doublement odieuses à ce parti : parce qu'elles appelaient les carlistes au partage de l'influence et des honneurs; parce qu'elles fermaient la révolution. Or, la révolution fermée, c'était un ajournement indéfini opposé à mille cupidités, à mille ambitions indiscrètes ou

iniques. On avait versé au profit de la révolution, non pas précisément des gouttes de sang, mais des flots d'encre : on en voulait le prix, et un prix exorbitant. Les caractères élevés, les talents supérieurs qui s'étaient révélés dans le parti *modéré*, ne partageaient pas, à l'encontre des idées de Balmès, cette inimitié inquiète : les rangs communs du parti en étaient tout à fait aveuglés.

Peut-être se rappelle-t-on que, dans l'été de 1844, à la suite d'une de ces révolutions ministérielles qui éliminaient de plus en plus les hommes et les principes du parti progressiste, M. le marquis de Viluma, alors ambassadeur en Angleterre, fut appelé à prendre place dans un conseil formé sous les auspices du général Narvaez. La jeune reine et sa cour étaient à Barcelone. M. de Viluma se rendit dans cette ville. Avant d'accepter le portefeuille qui lui était offert, il voulut se mettre d'accord avec ses collègues sur les conditions d'un programme. Ses propositions étaient hardies, absolues. C'était un plan de contre-révolution.

Précisément M. de Viluma était un de ces membres de l'aristocratie qui avaient tendu la main à Jacques Balmès. Désintéressé, franc, courageux, il n'acceptait une part du pouvoir qu'à la condition d'en faire immédiatement l'emploi au profit de ses convictions. S'élevant au-dessus de la légalité révolutionnaire, il opérait directement, par l'autorité de la couronne, toutes les réformes de l'État.

On suspendait la vente des biens ecclésiastiques. L'Église rentrait en possession de ses domaines non encore aliénés. Un concordat avec Rome était négocié franchement. Tout, pendant l'adolescence de la reine, se disposait pour une réconciliation solennelle.

Si nous en croyons nos renseignements, ce plan du marquis de Viluma séduisait le général Narvaez. Mais une résistance passionnée s'éleva d'un autre côté; le second rang des *modérés* s'insurgea. On accourut, on circonvint, on effraya. M. de Viluma ne souscrivait point aux demi-mesures. Il se retira. A dater de ce jour, il a été regardé comme le principal homme d'État de cette opinion qui a eu Balmès pour docteur.

Ce qui justifie tout ensemble les conseils de Jacques Balmès et les projets du marquis de Viluma, c'est que le programme proposé par celui-ci et repoussé de prime-abord à Barcelone, fut bientôt après, en détail, exécuté par le général Narvaez et les différents cabinets formés dans le parti *modéré*. La Constitution de 1837 fut refondue; on la purgea, jusqu'à un certain point, de l'élément révolutionnaire. Les cortès, à la vérité, furent appelées à consommer cette œuvre d'épuration; mais, si l'on est au courant de l'histoire parlementaire d'Espagne, on sait que le rôle des cortès en cette circonstance fut proprement passif. La réconciliation avec Rome s'est faite aussi à peu près sur les

bases qu'indiquait Balmès. Seulement, elle s'est faite tard, de mauvaise grâce, après que des désastres nouveaux et le cours des années eurent aggravé la détresse de l'Église. Ainsi le parti *modéré* lui-même, tout en injuriant Jacques Balmès et en se roidissant contre l'envahissement de son crédit, réalisait la plupart des plans que sa main avait tracés.

XIX

El Pensamiento de la Nacion poursuivait sa marche avec une fermeté calme. Jamais une injure, jamais une personnalité blessante, jamais une offense à la soupçonneuse délicatesse des lois. L'âge de la reine appelait l'attention de l'Europe entière sur la question de son mariage; Balmès proposa et fit valoir, par toutes les ressources de son talent, la candidature du fils aîné de don Carlos.

Cette union entre les deux branches de la famille royale était le point culminant du système élaboré par Jacques Balmès. C'était la réconciliation du passé et de l'avenir, de l'autorité et de la liberté, de la monarchie et des formes représentatives. Cette union, pour peu qu'elle fût ménagée avec habileté, anéantissait l'antinomie survenue entre l'ancien droit d'hérédité féminine et le droit intro-

duit par Philippe V. Le mariage une fois consommé, cette question délicate devenait l'objet d'une délibération nationale. Tous les actes contradictoires des différentes cortès étaient révisés; les prétentions de plusieurs cours étrangères, la lettre ambiguë de divers traités étaient soumises à des négociations européennes. En attendant, l'Espagne recouvrait une paix oubliée depuis cinquante ans.

Au point de vue de l'utilité à l'intérieur, aucun esprit de haute portée ne pouvait combattre sérieusement ce mariage. En vue d'un intérêt plus ou moins réel de liberté, on s'était opposé au triomphe armé du parti carliste : le jour que ce parti, en serrant la main qui lui était offerte, acceptait et donnait un pardon, l'intérêt de la liberté avait achevé de vaincre, et d'autant plus sûrement que toutes armes adverses tombaient. Afin d'ôter un dernier ombrage, D. Carlos avait abdiqué. Son fils, dépouillant l'emblème de ses prétentions, prenait le titre de comte de Montemolin; il n'était plus le *Prince des Asturies*, c'est-à-dire l'héritier immédiat de la couronne. Selon que ses droits étaient envisagés, déjà roi ou simple infant d'Espagne, il consentait à un nom qui dissimulait tout aspect de royauté.

Jacques Balmès avait eu la plus haute influence sur cet acte d'abdication de don Carlos et sur le langage adopté par le comte de Montemolin. On se rappelle que le Manifeste publié par ce prince con-

tenait, sous des formules prudentes, un engagement envers les doctrines de liberté. Toute cette pièce est rédigée avec tact, dignité, grandeur. Il paraît certain qu'elle a reçu de la plume de Balmès sa dernière correction. Elle porte la date du 23 mai 1845. Balmès se trouvait en France depuis quelques jours. Il passa l'été de cette année à Paris et en Belgique[1].

Quant aux avantages que présentait cette union pour rétablir l'Espagne dans ses rapports les plus utiles avec les autres puissances, il est singulier que les hommes d'État de Madrid ne les aient pas compris; ou, s'ils les comprenaient, il est plus singulier encore qu'ils en aient si peu tenu compte. Par l'étendue de son territoire, par les qualités de son caractère et de son génie, la nation espagnole a le droit de se placer, vis-à-vis du reste du monde, dans une indépendance, non pas seulement nominale, mais réelle. A l'avénement de Philippe V, l'Europe entière, Louis XIV lui-même, avait reconnu ce droit. Les traités qui mirent fin aux guerres de la Succession obligèrent la nouvelle

[1] Dans les négociations auxquelles il prit part, il garda une réserve extrême, qu'il jugeait convenable à son indépendance comme écrivain et à sa considération comme ecclésiastique. Lui-même a défini sa règle de conduite par ce peu de mots : « Jusque dans les affaires secrètes, j'observe une règle fort « simple : de ne jamais rien faire en secret que je ne puisse « soutenir publiquement, si l'indiscrétion vient à le révéler, ou « si la méchanceté le divulgue. »

dynastie d'Espagne à s'attacher sans retour au peuple qui l'avait appelée. Par sa magnanimité, Philippe V, en un instant, avait naturalisé sa race sur le sol espagnol. Le nouveau droit d'hérédité emprunté à la coutume salique tendait à prémunir l'Espagne plus solidement que jamais contre les influences de l'étranger[1].

Cet édifice de l'indépendance de la Péninsule se trouvait tout à coup mis en péril par le retour à l'hérédité féminine. A l'occasion du mariage de la reine, l'Angleterre reprenait en Espagne des espérances qui lui semblaient interdites par l'établissement du principe salique. La révolution de juillet, coïncidant avec l'intrigue qui changeait à Madrid le droit de succession royale, avait enlevé à l'œuvre de Louis XIV une dernière protection. Impuissante à soutenir ouvertement nos traditions véritables, la récente monarchie française s'efforçait de les continuer par la ruse. De là, dans les antichambres du palais de Madrid, une lutte misérable entre notre diplomatie et celle de l'Angleterre, lutte qui révoltait chez le peuple d'Espagne le sentiment de la fierté nationale, et discréditait de plus en plus notre amitié.

Rappeler au trône d'Espagne, dans la personne

[1] Nous réservons pour la seconde partie de notre livre un examen du principe de la *succession royale* en Espagne. Balmès n'a touché ce point qu'avec des ménagements extrêmes. Cette question trouvera place dans l'analyse de ses *Écrits politiques*.

du comte de Montemolin, la lignée masculine de Philippe V, c'était anéantir les espérances que l'Angleterre tirait du changement de l'hérédité royale, et, en même temps, frapper d'un coup humiliant les prétentions de la maison d'Orléans. Les États du centre et du nord de l'Europe n'auraient pas manqué d'applaudir, heureux des gages nouveaux de sécurité que cette conciliation aurait donnés au principe monarchique[1]. L'Espagne rentrait ainsi, vis-à-vis de l'Europe entière, dans une attitude aussi avantageuse pour son indépendance que flatteuse pour son amour-propre.

Jacques Balmès développait ces avantages à un point de vue purement espagnol. Il s'attachait à discréditer les candidatures que le cabinet des Tuileries mettait en avant. Rien de plus facile que d'échauffer l'orgueil national contre ces prétentions, aussi antipathiques au goût de l'Espagne que peu d'accord avec ses intérêts. Il déroulait un tableau singulièrement exact des infirmités que la France avait contractées en se confiant à la dynastie d'Orléans; sa plume prophétique décrivait d'avance les désastres que l'esprit révolutionnaire, entretenu par nos institutions, allait faire éclater

[1] La France elle-même n'aurait pas tardé à pardonner, car ses intérêts *permanents*, trop distincts de ceux de la maison d'Orléans, se trouvaient d'accord, dans le fond, avec les intérêts de l'Espagne. On trouvera sur ce sujet, dans la seconde partie de cet ouvrage, des considérations plus étendues.

sur notre pays. Il suppliait sa patrie d'éviter toute solidarité avec un trône croulant, tout rapprochement trop étroit avec une nation rongée d'un mal formidable et contagieux.

XX

Dans cette lutte, *El Pensamiento de la Nacion* avait le concours d'une partie considérable de l'Espagne. Les masses populaires, dans la plupart des provinces et dans certaines cités, conservaient, conservent encore, à l'heure qu'il est, une sympathie non douteuse pour la cause carliste. Si l'on s'étonne que cette cause, appuyée sur un tel assentiment, n'ait pu triompher, c'est que les masses populaires, en Espagne comme ailleurs, subissent le joug de l'habileté, du courage ou de l'audace, qui sont habituellement au service des classes instruites de la société. La multitude en Espagne est amie du pouvoir monarchique et absolu : ce n'est point une raison pour que ce pouvoir triomphe. En Espagne, comme ailleurs, la démocratie, entendue à la façon moderne, est une fiction.

Le parti carliste, représenté par ses chefs, encourageait et assistait Balmès. En recevant d'un jeune écrivain conseils, direction, doctrines, ce parti donnait un exemple rare de docilité et d'ab-

négation. L'autorité du caractère sacerdotal et la renommée du dévouement de Balmès pour les intérêts de l'Église obtenaient cette obéissance. On voyait une multitude d'hommes accoutumés aux horreurs de la guerre, sollicités par la vengeance, aigris par le malheur, s'adoucir à la parole d'un homme qu'aucun d'eux n'avait connu. Il suffisait que cette parole fût imprégnée d'un accent sincère de catholicisme.

Par la même force puisée dans une source sacrée, Balmès avait fait triompher le désir de la réconciliation dans l'esprit d'un nombre infini de partisans d'Isabelle. Non-seulement *El Pensamiento de la Nacion* trouvait un appui et des encouragements éclatants; mais un nouveau journal, *El Conciliador,* créé sous l'inspiration de Balmès, devenait l'organe d'une jeune école d'écrivains, soustraits heureusement par l'efficacité de la foi aux influences qui stérilisaient toute plume en Espagne. J'ai eu l'honneur, quoique étranger, d'être, de loin, le collaborateur de cette feuille. Elle fut fondée, au printemps de 1845, en vue de soutenir par une publicité quotidienne les efforts du recueil hebdomadaire rédigé par Balmès. Rien de plus élevé, de plus libéral, de plus noblement patriotique et chrétien que l'esprit du *Conciliador*. Son directeur était don José Maria Quadrado, dont la plume nous a fourni, dans ce travail, plus d'une ligne intéressante.

Parmi les hommes d'État qui, à cette époque, avaient le plus de crédit auprès du parti modéré, plusieurs manifestaient hautement leur préférence pour le candidat du parti de Balmès. Des noms justement considérés et célèbres pourraient être cités ici. « Il n'existe pour nous, me disait l'un de « ces personnages, qu'une chance de salut : cette « chance, c'est le mariage d'Isabelle avec le fils aîné « de don Carlos. »

— « Balmès! me disait un autre. Quel dom- « mage que cet homme n'ait pas un sabre à son « côté! Il nous sauverait. C'est le seul esprit qui « voie clair dans nos dangers, et le seul courage « qui osât les affronter! »

Je fis observer que la qualité de prêtre, et de prêtre humble et désintéressé, était probablement ce qui donnait à Jacques Balmès tant de lumière et de vaillance. Général d'armée, diplomate, publiciste engagé dans les voies de l'ambition ou de la vanité, aurait-il prêté d'autres services que ceux d'un dévouement vulgaire? Prêtre, docteur, il exerçait au profit de sa patrie une sorte de ministère semblable à celui des anciens prophètes dans Israël. A d'autres appartenait le devoir de l'écouter, de l'entendre et d'obéir.

XXI

Il convient maintenant d'examiner quel a été le rôle du cabinet français dans cette affaire. Pour nous, il est indubitable que le mariage de la reine d'Espagne a été décidé en dernier ressort par ce cabinet. Un des ministres, M. de Salvandy, aurait penché certainement pour le comte de Montemolin. En dehors du gouvernement, M. le comte Molé n'a pas craint de dire : « Cette combinaison « est mon rêve, c'est mon projet de prédilection. » Mais une autre pensée maîtrisait la politique de la France.

En vain, pour se dégager de la candidature du comte de Montemolin, le cabinet français a-t-il prétexté que les amis de ce prince affichaient des prétentions inadmissibles ; en vain allègue-t-on que le parti de la Grandesse, notamment M. le marquis de Viluma, s'était déclaré hostile à ces prétentions et dès lors rendu solidaire de la décision prise en faveur d'un autre candidat. La moindre pénétration suffit pour percer ces prétextes. Afin de couvrir sa propre responsabilité, le cabinet des Tuileries a pris soin d'établir que la reine Marie-Christine et le gouvernement espagnol lui ont, en cette circonstance (si l'on permet cette

expression vulgaire), *forcé la main;* on ne saurait, selon nous, contester que la *même volonté collective* qui a marié la reine Isabelle à l'infant don François d'Assise, aurait pu tout aussi bien l'unir au fils aîné de don Carlos. Qu'on n'en doute pas, prétentions des carlistes et convictions des grands d'Espagne se seraient bientôt trouvées d'accord. Tout le monde aurait accepté la formule par laquelle Balmès réconciliait les droits divers. Les menaces mêmes du parti progressiste, qu'on affectait de redouter, n'auraient point paru plus terribles qu'elles ne le sont en réalité devant l'épée du général Narvaez.

Mais la politique qui régissait souverainement notre destinée s'était marqué un autre but. En premier lieu, elle prétendait, à tout prix, assurer à M. le duc de Montpensier la main de l'infante Fernanda. En second lieu, elle aimait à écarter cette ombre de *restauration* que la royauté du fils de don Carlos aurait fait apparaître au sommet des Pyrénées. — Habileté stérile! Aucun péril a-t-il été conjuré, aucune influence reconquise par les brillantes noces du 10 octobre 1846? L'Angleterre, humiliée un instant, n'a-t-elle pas été vengée trop tôt? La France, qui croyait retrouver la politique de Louis XIV, n'applaudissait qu'à un simulacre de cette politique.

XXII

La nouvelle du double mariage surprit Jacques Balmès, se reposant dans ses montagnes natales [1]. Cette combinaison, à ses yeux, porte visiblement le cachet d'une intrigue française. Sans balancer, il se fait l'organe d'une résistance appuyée sur le sentiment de fierté nationale. La plume à la main, il proteste, en proie à une vive indignation. Ses amis, qui surveillent en son absence *El Pensamiento de la Nacion* [2], s'inquiètent de la véhémence de son langage. On n'imprime point le premier article qu'il envoie. Il s'en irrite d'abord, puis pardonne. Voici un passage de cet écrit supprimé [3] :

« Chose triste à penser ! la famille royale d'Es-
« pagne compte sept princes [4] : un seul sera dans

[1] Quelques semaines auparavant, les calomnies d'un journal *modéré* de Madrid étaient venues le poursuivre dans cet asile. Il avait répondu victorieusement en rédigeant de sa propre main sa biographie. (V. *Escrit. polit.*, p. 725.)

[2] D. B. Garcia de los Santos, D. J. Isla Fernandez et le marquis de Viluma.

[3] On affirme que l'ordre fut donné d'enfermer Jacques Balmès dans la citadelle de Barcelone, si, à la nouvelle du mariage de la reine, une seule bande carliste paraissait en Catalogne.

[4] D. Carlos, ses trois fils, D. Sébastien, D. François d'Assise et D. Henri.

« des relations cordiales avec la cour; six restent « exilés. — Est-ce là de la politique? Est-ce ai- « mer le sang de nos rois? Que diraient Ferdi- « nand VII et les augustes ancêtres de la reine, « s'ils sortaient du tombeau?...

« S'il est vrai que la question du mariage de la « reine ne pouvait rester purement espagnole, « qui ne voit du moins l'avantage de balancer « l'influence française par celle du reste de l'Eu- « rope! Mais non; en ceci comme en tout, il fal- « lait rester isolés! Pour notre diplomatie, il « n'existe au monde qu'un pays, la France... Du « reste, cet appui donné à l'infant don Francisco « par la France (je dis mal, par le cabinet des Tui- « leries) tient-il à une pensée constante, long- « temps, profondément méditée? Rappelons les « faits. En 1839, la France incline pour un fils de « don Carlos. En 1842, même disposition. En « 1843, 1844, 1845, elle protège le comte de « Trapani. Puis, démarches nouvelles en faveur « du comte de Montemolin. Enfin, cette diploma- « tie capricieuse vient tomber, épuisée de fatigue, « aux pieds de l'infant don Francisco.

« Qui donc conseille à ce cabinet, si maladroit « dans toute sa politique étrangère, de se sur- « passer lui-même lorsqu'il touche à nos affaires? « Qui lui a peint l'Espagne à rebours? Comment « s'imagine-t-il que son influence s'affermira pré- « cisément par les moyens qui la ruinent? Et

« bientôt nous l'entendrons se plaindre de l'Es-
« pagne ! »

Quelques jours plus tard, Balmès écrivait et publiait ceci :

« La révolution de juillet 1830 n'est point le
« terme de la révolution française : ce n'en est
« qu'une phase. »

«..... Lorsque la France faisait des démarches
« sérieuses en faveur du comte de Montemolin,
« nous nous sommes aperçus déjà que le problème
« du mariage de la reine d'Espagne était posé con-
« stamment, pour le cabinet français, comme une
« équation dans laquelle figurent deux *quantités,*
« l'une constante, l'autre variable. La quantité
« *constante* était celle-ci : De façon ou d'autre,
« M. le duc de Montpensier épousera l'infante. La
« quantité *variable* était : *Le mari de la reine* :
« comtes de Trapani, de Montemolin, infant don
« Henri ou infant don Francisco. »

Tel était, sous la plume de Balmès, le commentaire de notre succès diplomatique. Triste succès lorsqu'on songe au rôle que la France pouvait se donner en adoptant, dans la question du mariage de la reine d'Espagne, une politique de justice et de réconciliation !

XXIII

Évidemment *El Pensamiento de la Nacion* avait terminé sa tâche. Le langage de Jacques Balmès ne pouvait être désormais qu'une récrimination; l'écrivain se résolut au silence. Le 31 décembre 1846 sa feuille cessa de paraître : elle avait eu trois années d'existence. En la supprimant, Balmès préférait sa dignité à ses intérêts. *El Pensamiento de la Nacion* comptait des lecteurs nombreux et rapportait à son fondateur un revenu abondant[1].

Au mois de mai suivant, Balmès recueillit en un volume ses divers *Écrits politiques*[2]. Il semblait

[1] On regretta de voir disparaître le journal de Balmès. « Écris, écris, » disait Ristol à son ami. — « Cher Antonio, « je ne puis accéder à ton désir. Des raisons supérieures « m'obligent au silence. » — « Des larmes remplissaient ses « yeux, ajoute Ristol; non point qu'il se sentît atteint dans son « amour-propre, mais parce qu'il prévoyait des désastres aux- « quels sa plume ne saurait porter remède. » — « Jamais, me « disait-il, je ne me serais attendu à un jour aussi amer, aussi « cruel que celui dans lequel on m'annonça le mariage de la « reine. L'unique espérance qui nous restait est à jamais « anéantie. » — « A propos du roi des Français, il me dit : Ce « souverain malavisé, en contribuant comme il l'a fait au ma- « riage de notre reine, a porté lui-même son arrêt de mort. »
(*Noticia, etc.*, p. 164.)

[2] *Escritos politicos*, 1 vol. in-4°, espagnol, à 2 col., de 800 pag.

ainsi dire adieu à ces études qui l'avaient si noblement passionné. Un prospectus qu'il jeta dans le public pour annoncer cet ouvrage, contient un dernier épilogue sur l'affaire du mariage de la reine. Six mois révolus avaient apporté déjà une expérience cruelle[1]. Peut-être, dès ce moment, les hauts personnages du parti *modéré* (la Grandesse surtout) regrettaient-ils de n'avoir pas introduit hardiment leur intervention dans cette grande affaire nationale. L'élévation du rang, de la fortune, est aussi une autorité; or, toute autorité est comptable des forces qu'elle n'emploie pas, aussi bien que de celles qu'elle emploie mal.

« Probablement des soucis cruels seront, pour « la cour des Tuileries, le prix de son succès. Déjà « ces soucis l'atteignent. Mais c'est sur l'Espagne « que pèseront le plus durement les conséquences « de cette affaire. Quelques-uns de ceux qui ont « favorisé le double mariage ont reçu, peut-être, « en récompense, des décorations magnifiques : « un jour viendra où, accablés des souvenirs « amers qui seront le fruit du service rendu par « eux, ils seraient bien heureux d'oublier tout à la « fois et le service et la récompense. »

Ainsi écrivait Balmès, le 31 novembre 1846, un mois seulement après les noces royales. Voici comment, le 31 juillet 1848, s'exprime à son tour

[1] Consulter sur ce sujet les journaux du temps.

don José Maria Quadrado. Nous prions le lecteur de remarquer ces dates avec soin.

« Les *Considérations politiques sur l'Espagne*, les brillants articles publiés dans la *Civilizacion* et la *Sociedad* avaient été un prélude au *Pensamiento de la Nacion*. Balmès descendit enfin dans l'arène. Une multitude de gens furent surpris de trouver, inscrites sur son drapeau, des pensées qui étaient gravées au fond de leur cœur. Dès lors les éléments dispersés eurent un centre d'attraction, les sentiments généreux se réveillèrent; et déjà, au lieu de s'étonner des vérités proclamées, on s'étonnait qu'elles eussent été proclamées si tard. Balmès ne créa point l'opinion nationale, mais il l'organisa, il lui donna vie. Cette candidature (du comte de Montemolin), sur laquelle reposait son système, ne s'est point effacée de la mémoire de ceux qui en écartaient la pensée, il y a quelques années, avec tant d'empressement. Pour en dédaigner l'examen, ne fallait-il pas toute la fatuité doctrinaire? Au milieu des conflits actuels, à l'aspect des menaces plus terribles que recèle l'avenir, les regards maintenant se reportent vers ce projet de conciliation anéanti pour toujours. Le doute devient moins présomptueux, peut-être même est-il permis de soupçonner un repentir tardif[1]. »

[1] *Revista Hispano-Americana*, entrega 3ª.

XXIV

Dans un des rares voyages qui le ramenèrent à Vich, au milieu des souvenirs et des amitiés de son enfance, Balmès se promenait, un soir, en compagnie de ce chanoine Soler qui, une fois, avait été son compétiteur, pour devenir ensuite son confident, son guide. Les cimes gigantesques de deux montagnes catalanes, le *Monseny* et le *Tangamanent*, se dressaient devant eux dans un ciel calme. « Quel spectacle magnifique ! dit Bal-« mès. Quelle jouissance grandiose d'admirer, du « haut de ces sommets incommensurables, la « toute-puissance de Dieu, et d'y penser à l'éter-« nité ! Si vous pouviez disposer de quelques jours « en ma faveur, nous irions ensemble sur l'une « de ces cimes, faire une Retraite spirituelle, et « nous recueillir dans les abstractions métaphy-« siques. Là, éloignées de tout bruit, nos pensées « se concentreraient uniquement sur notre divin « Créateur. Une moitié de notre temps serait em-« ployée à nourrir nos âmes de cet aliment spiri-« tuel dont elles ont constamment besoin. Le reste « serait consacré à méditer sur les points les plus « importants des sciences philosophiques. » Cette proposition fut acceptée. L'exécution en fut ajour-

née jusqu'au moment où les occupations de chacun des deux amis la rendraient réalisable[1].

Balmès, à cette époque, mettait la dernière main à l'un de ses grands ouvrages. Dans un livre intitulé *Philosophie fondamentale*[2], il venait de consigner enfin l'expression, la forme définitive et coordonnée de ces méditations philosophiques, commencées dans la cellule de l'étudiant de Cervera. Vingt années s'étaient succédé. Des volumes nombreux, des écrits qu'on ne comptait plus étaient sortis de la pensée et de la plume de l'étudiant devenu célèbre; mais, jusqu'en l'année 1846, le trésor silencieux recueilli par lui dans les pages de saint Thomas d'Aquin, était resté intact au fond de son intelligence. Précisément, ce fut au moment où la politique occupait et remuait le plus les puissances de son esprit, qu'il se sentit mûr pour donner lumière et vie à ces conceptions abstraites. Les dix Livres dont se compose la *Philosophie fondamentale* furent écrits pendant le période le plus agité de la vie de Balmès.

Peut-être l'intelligence de l'écrivain trouvait-elle dans ce double travail une sorte de soulagement. Deux mondes distincts s'ouvraient et se refermaient alternativement devant elle. Le publiciste inquiet, passionné, enflammé, se reposait

[1] *Noticia, etc.*, por don B. de Cordoba, p. 183.
[2] *Filosofia fundamental*, 4 tom. in-8°. Barcelona, 1846.

et se calmait dans ces contemplations, qu'il aurait voulu goûter auprès d'un ami, sur les cimes du Tangamanent.

Toutefois il ne faut pas s'imaginer que la *Philosophie fondamentale* soit un livre d'idéalité vague, de rêverie philosophique. Nullement. L'esprit aristotélique, c'est-à-dire mathématique, exact, y domine. Tel est, comme l'on sait, l'un des caractères de la philosophie de saint Thomas, caractère qui, chez ce docteur, se trouve joint à une puissance d'intuition pour ainsi dire semblable à la *vision angélique*. Quelque chose de pareil se remarque dans la philosophie de Balmès. A la différence d'un grand nombre d'esprits d'ailleurs illustres, l'auteur de la *Philosophie fondamentale* s'élève jusqu'aux contemplations les plus hautes, en descend, y remonte, sans perdre un seul instant l'aisance, la simplicité, la clarté, qui sont les qualités habituelles de son talent. Nulle part sa pensée n'est plus lucide, son langage plus transparent que dans ses traités de métaphysique : mérite extraordinaire qui, réuni à une haute puissance de pénétration, constitue certainement un esprit philosophique de premier ordre.

Les quatre volumes de la *Philosophie fondamentale* furent publiés dans le courant de l'année 1846. On trouvera plus loin une analyse et des extraits de cet ouvrage. Balmès l'avait composé principalement en vue de substituer une philosophie saine,

judicieuse, à ces systèmes inqualifiables qui, venus des bords du Rhin, pénétraient jusqu'en Espagne, décorés d'une phraséologie sonore par la plume de nos Éclectiques. L'école semi-protestante, semi-panthéiste d'Allemagne et de France se trouvait ainsi combattue par l'écrivain espagnol sur les deux terrains qu'elle avait envahis : dans la politique et dans la philosophie. Balmès pensait avec raison que son ouvrage ne nous serait pas moins utile qu'à ses compatriotes. Dès l'été de 1845, à son second voyage en France, il voulut bien m'associer à son entreprise, pour l'humble part que j'y pouvais apporter[1].

Cependant, pour parvenir au but qu'il s'était proposé, il ne devait point se borner à un Traité de philosophie transcendante. Afin de mettre son enseignement à la portée des colléges et des Universités, il convenait de le réduire à des proportions plus simples. Tel fut le plan d'un nouvel ouvrage, intitulé *Cours élémentaire de Philosophie*[2].

[1] Des circonstances dont le souvenir est maintenant amer pour moi, m'empêchèrent de l'accompagner en Espagne, comme il m'y conviait, pour traduire sous ses yeux la *Philosophie fondamentale*; plus tard, l'ouvrage, terminé, a été confié à la plume des RR. PP. Bénédictins de Solesmes. Notre public regrettera que ces éditeurs m'aient une dernière fois dévolu la tâche de le transporter dans notre langue.

Deux de mes amis, aussi pleins d'estime que moi pour le mérite de Balmès, veulent bien m'assister dans la traduction complète de ses œuvres philosophiques.

[2] *Curso de Filosofia elemental*. 4 cahiers. Madrid, 1847.

Divisé en quatre parties : Logique, Métaphysique, Morale, et Histoire de la Philosophie, ce dernier livre présente, sous une forme claire, abrégée, méthodique, un résumé complet de la science philosophique.

XXV

Au printemps de l'année 1847, Balmès avait terminé la publication de ces deux ouvrages. La collection de ses *Écrits politiques*, à cette même époque, était sous presse. Depuis six mois il avait mis fin à toute publication périodique. Il jouissait d'un intervalle de liberté.

Sa santé fatiguée lui commandait de chercher des distractions dans un voyage. Son ami, don Pedro de la Hoz, l'une des lumières de la presse monarchique en Espagne[1], se rendait aux bains d'Ontaneda, dans la province de Santander. Balmès l'accompagna. Ce voyage a procuré aux biographes des détails pleins d'intérêt sur ses habitudes et ses pensées familières. Don Pedro de la Hoz, dans une lettre rendue publique, a épanché les souvenirs que la société intime de son compagnon de voyage lui avait laissés[2].

[1] Directeur du journal *La Esperanza*.

[2] Nous y lisons cette anecdote :

« En gravissant les âpres montagnes de Cabarga et de Castillo

Après un mois de séjour dans les montagnes de la côte cantabre, Balmès, en compagnie de don J. M. de la Hoz, frère du publiciste, se dirigea vers Paris. C'était la troisième fois qu'il visitait la France. Il y passa un peu plus d'un mois. Vers le milieu d'octobre, il était déjà de retour à Madrid.

Le mariage de la reine, qui s'était accompli l'année d'auparavant sous l'influence du gouvernement français; les symptômes de plus en plus manifestes de cette corruption intellectuelle et morale qui ravageait intérieurement la France, et, de là, menaçait de s'étendre à l'Europe entière; mille souvenirs, mille prévisions inquiètes, une rancune mal étouffée mêlaient un sentiment amer à la plupart des impressions que Balmès recevait

« de Solares, sous l'un des beaux ombrages de ce site, nous ren-
« contrâmes le curé du village voisin, don J. de Rubalcaba, don-
« nant quelque leçon de grammaire à un enfant de sa paroisse.
« C'était un jeune prêtre de ma connaissance, grand admirateur
« de Balmès, dont il connaissait les ouvrages, mais qu'il n'avait
« jamais vu. Il voulut nous accompagner. « Monsieur le curé,
« lui dis-je en cheminant, lisez-vous toujours les œuvres de Bal-
« mès, et que vous en semble? » — « Je les lis, me répondit
« l'ecclésiastique, le plus que je puis, et je vous assure que j'y
« prends chaque jour un plaisir plus vif. Quel savoir! C'est la
« plume d'un ange! Dieu sans doute... » Je jetai un regard malin
« sur Balmès. Son visage s'était empourpré. Il se hâta d'inter-
« rompre. « N'en dites pas davantage, monsieur le curé. Il y a
« dans votre esprit beaucoup d'illusion. Ce don Pedro se moque
« de nous. Il ne vous a pas dit que je suis ce Balmès dont il vous
« parle. » Je ris aux éclats. Le pauvre curé n'en pouvait croire
« ses oreilles. Il fallut que Balmès répétât sa déclaration. »

Noticia, etc., par don B. de Cordoba.

au milieu de nous. Déjà, comme l'on sait, son premier séjour à Paris avait laissé en lui une empreinte d'anxiété et de tristesse. Cette disposition à critiquer, à condamner la France, n'avait fait que s'accroître. Hélas! en présence des raisons qui l'expliquent, ne nous faudrait-il pas quelque courage pour en blâmer avec sévérité l'excès même?

D'ailleurs, rien n'autorise à dire que Balmès, dans son jugement sur la France, dépassât les bornes de l'exacte équité. En rentrant dans son pays il disait : « Je viens de voir en France des « symptômes pareils à ceux qui précédèrent, en « 1830, la chute de Charles X. » Une conversation qu'il avait eue l'année précédente avec le chanoine Soler dévoilera les pensées qui le préoccupaient depuis longtemps.

« Docteur don Jaime, disait le chanoine de Vich, je suis navré, consterné lorsque je considère ces doctrines socialistes, rationalistes, répandues par certains écrivains de l'étranger. La société repose sur des bases qu'on ne saurait ébranler sans faire crouler l'édifice. Voici que la propriété est déclarée *un vol*. La religion est outragée. Toutes les digues qui contenaient le torrent des passions sont brisées. L'autorité est foulée aux pieds. Si de telles doctrines se propagent, la société continuera-t-elle d'exister? Ou bien, toucherions-nous à la fin du monde? » — « Non, non, mon cher cha-

noine. Mais ce qui est indubitable, c'est que nous marchons à une dissolution sociale, ou à un état de société tel que les prévisions humaines ne le sauraient deviner. Oui, si Dieu ne nous éclaire, si ces écoles insensées achèvent de prendre faveur, nous retournerons aux siècles de barbarie. La première victime de ces doctrines sera la France. Toutes mes observations, pendant mes voyages, me l'ont fait croire. »

Ainsi, à ce moment, Balmès n'entrevoyait qu'une lueur d'espérance : le secours de la miséricorde divine. Un peu plus tard cette espérance s'était affermie. Un homme apparaissait comme un gage donné par le ciel à la terre. Cet homme était le souverain pontife Pie IX.

XXVI

Il y avait déjà plus d'une année que Pie IX occupait le trône de saint Pierre. L'Italie, l'Europe entière étaient émues par les grands actes qui signalèrent les premiers moments de son pontificat. Ni dans son journal, ni dans aucun autre écrit, Balmès n'en avait encore rien dit. Une fois son jeune collaborateur au *Pensamiento de la Nacion*[1] lui avait adressé une remarque sur ce si-

[1] Don B. Garcia de los Santos.

lence. « Il n'est pas encore temps, » lui avait répondu Balmès.

On pouvait cependant remarquer entre le Pontife et l'écrivain une sorte de parenté intellectuelle. Pendant ses missions diplomatiques dans l'Amérique du Sud, l'évêque d'Imola avait eu l'occasion de se rendre familier avec la langue dans laquelle écrivait Balmès. Ses ouvrages lui étaient connus; on ajoute qu'ils étaient lus attentivement par lui. Balmès lui-même disait un jour en riant: « Le Pape et moi nous sommes rencontrés. »

Balmès, dans sa patrie, avait entrepris et réalisé aussi, jusqu'à un certain point, un dessein analogue à celui qui dirigeait le chef de la chrétienté. Réconcilier les temps modernes avec les institutions du passé; étendre de plus en plus l'exercice légitime de la raison et de la liberté; retremper publiquement, dans un fleuve de charité et de justice, l'épée divine de l'autorité : telles étaient des pensées inspirées en commun au Pontife et au lévite[1]. Mais, en même temps, les innovations apportées par Pie IX dans le gouvernement de ses États, cette confiance hardie, en apparence téméraire, dans la sagesse de son peuple, présentaient un caractère qu'on ne trouvait point au même degré dans le système conseillé par le publiciste espagnol

[1] Voir en particulier le troisième volume du livre sur le *Protestantisme*.

à la royauté et au peuple de son propre pays[1]. De là, sans aucun doute, le retard qu'il mettait à formuler un hommage public.

« Cette question, écrivait un de ses amis, a été pour lui l'une de celles dont il a coutume de nous dire : « *J'ai sur ce sujet une discussion ouverte dans ma tête.* » Enfin, un silence plus prolongé lui aurait paru, à lui-même, répréhensible. Des attaques passionnées contre la politique du successeur de Grégoire XVI s'élevaient chaque jour, en Espagne, des rangs du parti le plus religieux et du sein du clergé. L'exaltation pouvait pousser certains esprits jusqu'au péril de tout suspecter dans le Pontife. Balmès, du moins, savait les vertus et la piété de Pie IX. On apprit, à son retour de France, qu'un écrit de lui, intitulé *Pio IX*, sortait des presses de l'imprimeur Aguado.

XXVII

Cet écrit était court, mais quelles pensées et quels tableaux dans ce petit nombre de pages ! c'était le panorama de l'histoire, de la philosophie, de la politique, resserré en quelques traits, éclairé d'une lumière qui semblait une clarté anticipée

[1] On trouvera plus loin l'opinion précise de Balmès sur la monarchie et les formes diverses de gouvernement.

de l'avenir autant qu'un reflet du passé. En regard de l'institution du Pontificat, soutenue distinctement par une main divine, Balmès plaçait les autres institutions terrestres et leur faisait reprendre ainsi leurs proportions chétives. Il montrait l'Europe divisée entre un double empire : celui de la force matérielle, celui de l'esprit. D'un côté l'autocratie russe et l'aristocratie anglaise; de l'autre, la propagande française, force subtile, envahissante, prête à tout déborder. Ces deux puissances, ennemies l'une de l'autre, étaient en même temps ennemies de l'Église : l'Église devait les adoucir, les assujettir, les dompter. Le monde touchait à une de ses grandes évolutions. Il allait passer à un état nouveau « que le faible esprit de l'homme « pressentait, mais qu'il n'aurait su définir d'a- « vance. » Il fallait que la double souveraineté du Saint-Siége, temporelle et spirituelle, traversât « le bouleversement profond auquel l'Europe était « destinée. » Cette double autorité, d'un prix inestimable pour les intérêts confondus de l'humanité et de l'Église, devait demeurer respectée au sein de la transformation générale des idées et des mœurs. En un mot, le nouveau Pontife était appelé « à résoudre, pour son époque, le problème « que ses prédécesseurs avaient résolu chacun « pour la leur. »

Telle était la pensée de l'ouvrage. Jamais l'éloquence de Balmès n'avait jeté un éclat plus vif.

Certaines pages, une entre autres, consacrée à peindre et à caractériser la France, étaient dignes des plumes les plus illustres. On en trouvera, dans la seconde partie de notre livre, un résumé et des citations.

L'apparition du *Pio IX* causa dans le public de Madrid et d'Espagne une émotion singulière. Les amis de Balmès, ses admirateurs, furent presque tous saisis d'un sentiment qui les porta non à l'éloge, mais au blâme. Les plus passionnés, les plus confiants dans la parole du maître, se bornèrent à contester l'opportunité de l'écrit. Les réformes politiques opérées par Pie IX semblaient, au grave esprit espagnol, imprudentes, excessives. Ce sentiment était redoublé par les louanges que ces réformes obtenaient, en Espagne comme dans le reste de l'Europe, de toutes les plumes et de toutes les bouches révolutionnaires. Balmès, il est vrai, mentionnait soigneusement les réserves qui étaient faites par Pie IX lui-même au profit du principe de l'autorité. Ce qu'il approuvait, c'était uniquement une réconciliation plus ample entre la liberté et le pouvoir. C'était, pour Rome, pour le reste du monde, ce qu'il avait tenté d'obtenir, dans son propre pays, par le mariage de la reine Isabelle avec l'héritier de don Carlos. Telle pouvait être, aux yeux du vulgaire, sa justification. Mais il est juste de convenir que, pour les esprits expérimentés, la confiance de Balmès dans les actes de

Pie IX ne pouvait s'expliquer sans l'intervention d'un sentiment supérieur à la simple prévision politique.

Tandis que ses amis mêlaient à leur critique l'expression habituelle de leur sympathie, des adversaires obscurs attaquèrent l'auteur du *Pio IX* par le sarcasme, l'injure, la calomnie[1]. Pour la première fois, Balmès recevait un outrage parti des rangs d'où s'était élevé, depuis sept ans, en son honneur, un hommage si universel. Des disciples, mus par un zèle spontané, se chargèrent de répondre aux insultes[2]. Quant à lui, fidèle à sa dignité, il ne prit soin de se justifier que dans l'estime de ses amis les plus dévoués.

Avant de partir pour Paris il avait dit ceci : « La question du changement de la politique ro- « maine est la plus grave, la plus difficile qui soit « en Europe. Mais je ne m'en inquiète guère : « tout, dans ce pays-là, se trouve retenu par une « chaîne d'or dont le premier anneau est rivé

[1] On alla jusqu'à lui imputer, à l'occasion de ce livre, des vues d'ambition et d'orgueil. Dans ses conférences avec Mgr Brunelli, Envoyé apostolique, Balmès dit-on, avait, contribué au choix d'un grand nombre d'évêques, pour les siéges vacants en Espagne. Jaloux de sa liberté et de ses jouissances d'écrivain, il repoussait pour lui-même toute dignité ecclésiastique. Certains esprits imaginèrent qu'il visait au cardinalat.

[2] La liste des pamphlets, des brochures, publiés dans diverses villes d'Espagne, pour ou contre le *Pio IX*, est longue. Il est superflu de la rapporter ici.

« dans le ciel. » — « Pie IX, disait-il plus tard,
« est, à un haut degré, un homme d'oraison.
« Voilà pourquoi je suis sans crainte sur le succès
« final. — Que peut la révolution contre un
« homme uni à Dieu, qui, sans se lever de son
« trône, dit : « Je ne bougerai pas d'ici. » Celui-
« là vient-il à manquer, un autre prend sa place.
« D'ailleurs, qu'est-ce que Rome et l'Italie sans le
« Pape? S'il n'était plus là, certes, on ne tarderait
« guère à l'aller chercher. »

« Je rêve peut-être, disait-il encore; si je rêve,
« je puis du moins vous assurer que c'est tout
« éveillé. » Il avouait n'avoir jamais écrit avec un tel enthousiasme. Plus d'une fois il s'était vu obligé de quitter la plume de peur de céder à son transport. « En publiant cet ouvrage, dit don Antonio Soler, il voulut prévenir de la part de l'Espagne, à l'égard du Pontife, le moindre signe de mécontentement ou de défiance. La seule idée d'une *protestation*, même colorée d'un prétexte spécieux, le faisait frémir. » — « Il s'est interposé entre les outrages et le Pontife, écrit un autre ami. *Balmès s'est offert en holocauste pour le catholicisme.* » — On remarqua que, depuis la publication de son écrit, nul n'osait plus mettre en doute la piété ni les autres vertus de Pie IX.

Don Antonio Ristol, cet ancien et fidèle confident de Balmès, blâmait aussi, comme inopportune, la publication du *Pio IX*. « Sache, lui dit son ami,

« que c'est un devoir de conscience qui m'a fait « prendre la plume. Ma conviction d'avoir bien « fait est telle que, si j'avais à récrire mon *Pio IX*, « je n'y ajouterais ni n'en ôterais un seul mot. « Mon ouvrage n'a pas été compris. » On rapporte que ce langage s'est reproduit dans sa bouche jusqu'au dernier instant de sa vie.

Ainsi, la dernière action publique de Jacques Balmès a été de s'immoler au pied du trône où siége la double majesté du Pontificat. Si la politique inaugurée dans les États romains s'accordait peu avec les pensées habituelles de l'écrivain espagnol, l'adhésion formulée par lui dans son *Pio IX* a été une marque de la simplicité de sa foi, supérieure à la ténacité de ses opinions. Sans le chercher, sans y penser, Balmès effaçait par là le renom d'opiniâtreté et de passion qui, dans l'esprit de quelques-uns de ses compatriotes, pouvait se mêler au souvenir de sa longue lutte à l'occasion du mariage de la reine. Quant à l'honneur ou au discrédit que son dernier ouvrage fera rejaillir sur sa renommée de publiciste, il est assuré, dans tous les cas, de partager le sort de l'exilé de Gaëte. L'avenir écrira-t-il sur ce livre le mot *erreur* : cette erreur, chez Balmès, sera nommée une *illusion de la foi,* comme l'erreur, chez le Pontife, prendrait pour nom : *illusion de la charité*. Pour notre part, plein de confiance dans le jugement que prononcera la postérité, nous admirons, dès ce moment,

chez l'écrivain, un pressentiment extraordinaire de l'œuvre divine accomplie par le Pontife, au prix de tant d'angoisses et de larmes.

XXVIII

Bientôt l'amertume dont on abreuvait en Espagne l'auteur du *Pio IX* fut augmentée par les nouvelles qui affluaient de l'étranger. Deux mois après la défaite du *Sunderbund,* la catastrophe du 24 février en France faisait éclater tous les périls cachés au sein de la sécurité apparente de l'Europe. L'Espagne, par son esprit public, secondé vaillamment de l'épée, repoussait la contagion, comme un corps vigoureux traverse impunément une atmosphère empestée. Mais l'Italie n'avait point le même privilége. Balmès lui-même, prophète trop clairvoyant, avait prédit, avec une justesse désolante, les événements dont la France était le théâtre. Avant d'expirer il n'a été témoin que des préludes de la révolution romaine. Il sera curieux de rechercher, dans ses écrits posthumes, quelles furent, au sujet des préoccupations actuelles de l'Europe, ses dernières pensées. Au nombre de ces écrits s'en trouve un sur la *République française.*

Peu de temps avant les grands événements du mois de février et de mars 1848, Balmès avait quitté

Madrid pour se retirer à Barcelone. Toute son activité se repliait alors sur un labeur quelque peu étranger aux occupations des précédentes années. Il traduisait en latin son *Cours élémentaire de Philosophie;* et, ravivant les réminiscences de cet âge où il écrivait plus aisément en latin qu'en castillan, il s'appliquait à formuler sa pensée selon le génie le plus pur de la langue de Cicéron. A ce travail se rattachait un souvenir de son dernier voyage en France. Mgr Affre, si près alors de l'illustration du martyre, avait entretenu Balmès avec ce sentiment simple et touchant qui a laissé dans tant de mémoires une impression ineffaçable. Il lui avait conseillé de traduire en latin son Manuel philosophique. Docteur lui-même, Mgr Affre promettait un droit d'asile à cette doctrine, dès qu'elle aurait revêtu la forme classique, nécessaire pour la naturaliser dans les écoles du clergé.

« Le 11 mai, nous dit don J.-M. Quadrado[1], je « vis Balmès à Barcelone. La version latine de son « *Cours élémentaire de Philosophie*, à l'usage des « séminaires, l'occupait et le fatiguait, mais sans « rien ôter à la sérénité de son esprit, ni au charme « de son commerce. Nos paroles, comprimées par « une séparation de deux années, sortaient à flots « pressés de nos bouches. L'entretien fut vif, ex- « pansif, non sans quelque gaîté. La politique, les

[1] *Revista Hispano-Americana*, entrega 3ª.

« questions sociales en occupèrent la moindre par-
« tie; le cœur eut la grosse part. Au bout d'une
« heure, un troisième interlocuteur s'était joint à
« nous. C'était le jeune littérateur, don Pablo Pi-
« ferrer. Une discussion affectueuse s'établit entre
« nous sur la diversité de nos facultés, sur les traits
« distinctifs de nos caractères. Chacun s'efforçait
« de céder l'avantage aux autres. « *A ce soir, au*
« *retour!* » Telles furent les formules d'un adieu
« qui devait être éternel. La première nouvelle
« qui me fut donnée de la maladie de Balmès,
« maladie qui n'inquiétait encore personne, me
« vint de la plume de Piferrer...

« Et maintenant, une mort presque simultanée
« a réuni ces deux noms également purs, égale-
« ment chers, si ce n'est parés d'une célébrité
« égale. L'un de ces hommes tout à l'intelligence,
« l'autre tout à l'imagination; chez le premier la
« philosophie, la science du publiciste; chez l'au-
« tre les inspirations de la poésie et de l'art. Nés
« dans la même province, dominés par la même
« foi, liés par une estime réciproque, ils étaient
« confondus dans l'amitié de celui qui trace ces
« lignes. Piferrer avait trente ans, Balmès en avait
« trente-huit. Le plus jeune s'avançait rapidement
« vers cette maturité du talent à laquelle l'autre était
« parvenu dès le premier pas. Devant eux un ave-
« nir d'honneur, de puissance intellectuelle, de
« richesse dans les régions de l'esprit; chez cha-

« cun d'eux une ardeur impatiente de créer, cent « projets conçus et caressés avec ivresse : tout cela « s'est évanoui comme un songe[1] ! »

XXIX

On se rappelle cette première maladie qui faillit emporter Balmès, dans sa dix-septième année, à l'Université de Cervera. Plus tard, au printemps de 1841, il subit une nouvelle étreinte d'un mal de même nature : une fièvre catarrhale ne céda qu'à l'efficacité d'un remède qui lui fut souvent et trop vainement recommandé : le *repos*. La plus grande partie du temps qu'il a donné à la vie publique fut disputée en quelque sorte par lui à la souffrance et à la mort. Lorsqu'il s'éloigna de Madrid pour la dernière fois, « tel qu'un pauvre « oiseau qui cherche inutilement à se débarrasser « des grains de plomb qui l'ont atteint[2], » il em-

[1] Don Pablo Piferrer mourut le 25 juillet, à Barcelone, deux mois environ après cet entretien, qui réunit pour la dernière fois les trois amis. Ce jeune poëte, d'un cœur passionné, d'un esprit grave, avait entrepris une publication immense, intitulée *Souvenirs et Beautés de l'Espagne* (Recuerdos y Bellezas de España). L'art, l'érudition et la poésie se donnent la main dans cet ouvrage. Deux volumes seulement, l'un sur la *Principauté de Catalogne,* l'autre sur l'*Ile de Majorque,* ont paru. Don J.-M. Quadrado sera le continuateur de ces travaux.

[2] Expressions dont il s'est servi lui-même à propos d'un de ses amis d'enfance.

portait déjà, dit don Antonio Soler, une blessure secrète. Le terme de ces efforts et le jour de la récompense étaient venus.

« Le 14 ou le 15 mai, nous dit don Miguel « Balmès son frère, nous causions ensemble, « seuls, assis sur un canapé. Tout à coup il « fut saisi d'un tremblement glacé. » C'était le premier symptôme d'un mal qui, dès le premier instant, se trouva sans ressource. La nuit suivante, il fut en proie à l'insomnie. Les médecins lui conseillèrent d'aller respirer l'air vivifiant des montagnes natales. Son frère et toute la famille de son frère quittèrent avec lui Barcelone, le 28 mai, et l'accompagnèrent à Vich. Dans les premiers jours qui suivirent son arrivée, un soulagement momentané fit espérer qu'il se rétablirait. Il se promena une fois; il parcourut d'un pas déjà hésitant ces lieux où s'était écoulée sa studieuse jeunesse. Remède inutile. « Bientôt, nous dit don Antonio Soler, cette in« telligence si lucide comprit que la dernière « heure approchait. Il accepta le sacrifice sans « murmurer. On put cependant saisir en lui un « vague désir de conserver l'existence : dernier « instinct de notre nature, qui prouve à quel point « il est véritable que la mort est un châtiment[1]. »

Le 19 juin Balmès se levait encore; il aimait à

[1] *Biografia*, passim.

voir quelques amis rassemblés autour de lui. La sollicitude de ses proches restreignait le plus possible le nombre de ces visiteurs. Le 21, il demanda lui-même un confesseur. On lui parla du Saint Viatique. Le lendemain, jour de la Fête-Dieu, l'Hostie fut consacrée dans sa chambre. « Il vient « de recevoir Notre-Seigneur avec beaucoup de « dévotion, » écrit le chanoine Soler. Deux jours après, un médecin renommé de Barcelone, le docteur Gil, appelé à Vich en consultation, déclarait, d'accord avec ses confrères, que la maladie était une phthisie pulmonaire, arrivée à un degré où elle se trouvait incurable.

« Vous ne sauriez vous figurer, écrit don Miguel « Balmès, la résignation qu'il a conservée au mi- « lieu de ses souffrances. Nul de nous n'a entendu « sortir de sa bouche un seul gémissement. » — « Quelle consolation, écrit à son tour le cha- « noine Soler[1], de le voir ainsi immolé sur l'autel « du divin vouloir! Il ne veut que ce que Dieu « veut, et de la manière que Dieu le veut : présage « heureux que cette grande âme, abîmée bientôt « dans le sein même de Dieu, commencera d'ac- « complir pour l'éternité, au milieu de délices « sans fin, la volonté divine. » Un peu avant d'entrer en agonie, un de ses amis lui ayant demandé comment il se trouvait : « Grâce à Dieu,

[1] Cette lettre porte la date du 7 juillet.

« je vais bien, répondit Balmès. Il y a deux « hommes en moi : l'un *spirituel*, l'autre *cor-* « *porel*. L'homme *corporel* m'occupe fort peu. »

Les deux derniers jours de sa vie furent remplis de convulsions, d'accès de délire, d'angoisses. Pendant les intervalles calmes et lucides, son âme, soutenue, exhortée par les paroles d'un ami, se tenait élevée vers Dieu. Le Saint Viatique lui avait été apporté une seconde fois. Il reçut aussi l'Extrême-Onction. « Deux heures avant d'expirer, « il fit comprendre qu'il désirait voir son confes- « seur. Celui-ci vint. Dès qu'il l'aperçut, Balmès « exhala sa contrition avec des signes d'une dou- « leur touchante. On plaça tout près de son lit « une pieuse figure de la sainte Vierge. Les yeux « du moribond s'attachèrent avec ardeur sur « cette image. Son âme passa dans les mains de « Marie, pour être présentée par elle au Juge su- « prême des vivants et des morts. Ainsi expira « Balmès, grand dans sa vie, non moins grand « dans son trépas[1]. »

C'était le 9 juillet, à trois heures vingt minutes après midi[2]. « Balmès, dit don Antonio Soler, « mourut comme il avait vécu : peu de paroles, « beaucoup de méditation, point de plaintes,

[1] Autre lettre du chanoine Soler.

[2] M. de Chateaubriand, en France, était mort quatre jours auparavant. « Ainsi, dit un biographe, l'Eglise a perdu, presque « dans le même instant, deux des hommes qui l'ont défendue « le plus victorieusement, l'un par la philosophie, l'autre par

« point de pensées amères. Les desseins provi-
« dentiels, qu'il avait toujours respectés, furent
« pour lui, dans ce moment suprême, l'objet d'une
« vénération profonde. Il a reçu tous les secours
« contenus dans les Sacrements. Le jour de la
« Fête-Dieu, en particulier, la messe fut célébrée
« dans sa chambre, et le corps de Notre-Seigneur
« le nourrit d'un aliment sacré. Dieu, comme on
« le voit, n'a refusé aucune consolation à ce vail-
« lant, à ce fidèle champion de son Église. Au
« moment où l'Extrême-Onction lui fut admi-
« nistrée, il fit remarquer au prêtre le sens de ce
« mot : *Extrême*..... En arrivant à Vich, vers la
« fin du mois de mai, il avait pris asile dans la
« maison d'un ecclésiastique vénérable, l'un de
« ses amis les plus intimes. C'est ce noble toit
« qui a reçu son dernier soupir et recueilli, non
« pas tant ses dernières paroles (car à peine a-
« t-il pu parler dans les jours de son agonie),
« mais la leçon de son silence, presque aussi pré-
« cieuse, presque aussi instructive que ses pa-
« roles[1]. »

« les enchantements poétiques (Ant. Soler). » Il serait d'ailleurs facile de signaler d'autres différences entre ces deux serviteurs de l'Église.

Dans l'un de ses derniers voyages en France, Jacques Balmès avait vu M. de Chateaubriand. Il lui avait dit : « L'Espagne est « malade. » — « Ce n'est pas seulement l'Espagne, c'est toute « l'Europe, » répondit son illustre interlocuteur.

[1] *Biografia, etc.*, passim.

XXX

Une mort si prématurée jeta dans toute l'Espagne un étonnement douloureux. A des degrés divers, en dépit des opinions différentes, chaque Espagnol avait pris coutume de considérer Balmès comme l'une des gloires de la patrie. Or, cette gloire était encore si jeune, elle s'accroissait tellement de jour en jour, que la voir disparaître tout à coup fut un malheur senti de tous. La ville de Vich, plus particulièrement intéressée à la renommée de Balmès, fut aussi plus surprise et plus émue de la catastrophe survenue dans ses murs. Laissons parler de nouveau don Antonio Soler :

« A peine Balmès eut expiré, nous sentîmes « tous qu'il faisait partie de la gloire nationale ; « nous nous crûmes tous obligés de recueillir les « vestiges de cette grande mémoire. On lui fit des « obsèques dignes d'un prince de l'Église. Dans « la ville de Vich il n'y eut pas une seule personne « notable, dans quelque rang ou de quelque pro- « fession qu'elle fût, qui n'accompagnât ses restes « ou n'assistât à la cérémonie funèbre. La Muni- « cipalité en corps s'y rendit, ce qui n'a lieu que « dans les cas les plus extraordinaires. Un officier- « général, don Ramon de la Rocha, qui se trou-

« vait en passant dans la ville, voulut, au nom de « l'armée, payer un tribut à la mémoire de Bal- « mès[1]. »

Ainsi, observe le chanoine Soler, se réalisait complétement, à l'égard de Balmès, cette parole de l'Ecclésiastique : « Celui qui craint le Seigneur « se sentira heureux à sa dernière heure et il sera « béni le jour de son trépas. » Au lieu des funérailles modestes qu'il avait demandées par son testament, la ville entière, l'alcade, le corps municipal, l'évêque élu du diocèse, le chapitre de la cathédrale résolurent de rendre à ses restes les plus grands honneurs. Un nombre considérable d'habitants de Vich accompagna son cercueil, portant des torches funèbres. Le séminaire, dans lequel on se rappelait qu'il avait reçu ses premières leçons, avait envoyé tous ses professeurs et une députation choisie parmi ses élèves.

« Monseigneur l'évêque élu du diocèse voulut, « en personne, célébrer l'office. Au milieu de ce « concours nombreux, aux accents de cette mu- « sique solennelle, et surtout en présence de cette « dépouille qui nous rappelait tant de choses, on « eût dit que Balmès seul remplissait la vaste « église. Tandis que nos prières intercédaient « auprès de Dieu pour son âme, le souvenir de « son beau génie absorbait toutes nos pensées.

[1] *Biografia, etc.*

« Pour ma part, je songeai plus d'une fois aux « discours que ces tristes cérémonies lui auraient « inspirés à lui-même. Probablement nous l'au- « rions vu se rire de notre douleur, peut-être « même nous en reprendre et la gourmander[1].

Quatre jours après la mort de Balmès, la Municipalité de la ville de Vich prit l'arrêté que voici : « A l'exemple de ce qui se pratique constamment « dans la capitale du royaume, considérant qu'il « est juste d'inscrire en quelque endroit de nos « murs le nom de notre célèbre compatriote le « docteur et prêtre don Jacques Balmès, décédé « en cette ville le 9 du présent mois; considérant « qu'à l'entrée de la ville, du côté de la porte de « Barcelone, se trouve précisément une place « spacieuse qui n'a point encore reçu de nom : « le Très-Illustre *Ayuntamiento* constitutionnel, « dans sa séance ordinaire du présent jour, a « décidé que ladite place prendra désormais ce « nom : *Place de don Jacques Balmès.*

« Fait à Vich, le 14 juillet 1848.

« Par décision du Tr.-Ill. *Ayuntamiento*
« const.

« JOSÉ PRATDESABA, secrét. »

[1] *Biografia, etc.*

XXXI

En faisant connaître à un ami ces premiers honneurs rendus à la mémoire de Balmès[1], le vénérable chanoine magistral de Vich écrivait ceci :

« Dans le malheur que nous pleurons, je ne « considère pas tant la perte du riche joyau qui « décorait notre ville, que le détriment apporté à « la société par la ruine de cette puissante co- « lonne, ornement de l'Église. Heureusement, « les lumineux écrits de Balmès ne descendent « point avec lui dans le tombeau ; chacun de ces « écrits fera revivre son souvenir aimé... Le sen- « tier de Balmès, tel que celui du juste, sera sem- « blable à une clarté brillante qui s'accroîtra jus- « qu'au milieu du jour. Plus on étudiera ces écrits « remplis de pures étincelles de vérité, plus on « verra s'étendre l'honneur de celui qui les a tra- « cés. Plaise à Dieu qu'il repose en paix, que la « lumière éternelle brille à ses regards, que dans « le sein de cette lumière il saisisse plus claire-

[1] La décision prise par la Municipalité fut imprimée et publiée, ainsi qu'un discours prononcé par l'alcade. Ces deux pièces étaient suivies d'une relation détaillée des obsèques.

« ment nos infortunes, et qu'il en conçoive, aux « pieds de Dieu, une commisération efficace pour « nous. »

On peut dire que ce langage fut celui de l'Église entière d'Espagne. Dans un grand nombre de sanctuaires illustres du royaume, des services solennels, à l'intention de Balmès, réunirent les magistrats et l'élite de la nation. Plusieurs oraisons funèbres, prononcées du haut de la chaire et répandues dans le public, témoignent à quel point la doctrine de l'écrivain remuait et vivifiait les esprits dans le clergé. Un de ces discours fut prononcé, le 3 août, dans l'église du séminaire de Saint-Charles, à Saragosse, par le docteur don Manuel Martinez, en présence de l'archevêque du diocèse, des autorités et des personnes les plus distinguées de la cité. Au pied du catafalque étaient placés tous les livres écrits par Balmès sur des matières religieuses ou philosophiques. Diverses pages de ce discours prendront place, vers la fin de notre travail, dans l'analyse de la *Philosophie* de Balmès. Voici par quels traits se terminait cette oraison funèbre :

« Sans doute cette âme supérieure n'a jamais « été la proie des passions grossières. Mais ce vi- « goureux esprit a remué le monde entier à la re- « cherche de la vérité. Qui sait si, dans ce labeur « immense, sa pureté n'a point été ternie par

« quelques grains de poussière? S'il lui reste « quelque chose à expier, recevez, Dieu juste et « miséricordieux! le sacrifice non sanglant que « nous venons de vous offrir. Quant à nous, Mes- « sieurs, consolons-nous de l'absence momenta- « née de ce grand esprit. Souhaiter à Jacques « Balmès une vie plus longue eût été un véritable « excès de l'amour de nous-mêmes. Il a tant tra- « vaillé! Comme un autre Jacob, *il a été brûlé du « soleil pendant le jour et de la gelée pendant la « nuit; le sommeil a fui ses paupières; ses jours « sur la terre ont été semblables à ceux du jour- « nalier; comme l'esclave il a désiré l'ombre, et « comme le mercenaire il a souhaité la fin de son « labeur*. Pourquoi donc n'aurait-il point main- « tenant son repos? — Ah! qu'il repose en paix, « le grand apologiste catholique! Qu'il repose en « paix, le grand philosophe chrétien, l'écrivain « éloquent et pieux! Que l'auteur des *Observa- « tions sur les biens du clergé*, du *Criterio*, de la « *Philosophie élémentaire et fondamentale*, des « *Lettres sur le Scepticisme* et du livre sur le *Pro- « testantisme*, que l'âme de l'illustre espagnol, « du prêtre don JACQUES BALMÈS, repose dans l'é- « ternelle paix! »

Absorbé par la passion d'étendre la vérité beaucoup plus que par le soin d'édifier sa propre réputation, Balmès, comme on l'a vu, n'avait brigué

ni dignités ecclésiastiques, ni distinctions littéraires. « L'Espagne cependant, dit don Antonio « Soler, commençait à lui conférer les honneurs « qu'il avait depuis si longtemps mérités; ce fut « précisément ce moment que Dieu choisit pour « l'appeler à d'autres récompenses. » A la fin de janvier 1848, quelques mois avant sa mort, un fauteuil, celui de Mgr Amat, évêque d'Astorga, étant venu à vaquer à l'Académie royale de Madrid, M. le marquis de Viluma fut chargé, par un vœu unanime du corps académique, de le lui offrir. Balmès remplit les formalités d'usage. Il fut élu membre de l'Académie.

Fondée, si nous avons bonne mémoire, par le roi Philippe V, en souvenir de l'institution de Richelieu, l'Académie royale de la Langue espagnole a présenté depuis son origine un tribut non interrompu d'éminents travaux. Balmès y prenait place au titre d'historien et de philosophe, plutôt qu'au titre de linguiste ou de grammairien. Il n'eut pas même, avant de mourir, le temps de terminer son discours d'ouverture. Son fauteuil, redevenu libre avant qu'il en eût pris possession, a été occupé par un littérateur dont le goût et la politesse sont connus à Paris et à Londres aussi bien qu'en Espagne, don Joaquin de Mora. Au moment de s'asseoir à cette place, marquée d'un grand et triste souvenir, M. de Mora, le 3 décembre dernier, prononça quelques paroles qui se retrouve-

ront sous notre plume en un autre endroit de notre travail [1].

A cet hommage de l'Académie, il faut joindre celui que l'Espagne entière continue de décerner chaque jour à la mémoire de Balmès, en ajoutant de nouvelles offrandes aux sommes déjà recueillies pour lui ériger un mausolée. Ces listes de souscription contiennent les noms les plus connus de l'ancienne monarchie, les plus brillants de l'ère moderne. Il suffirait de les parcourir pour comprendre à quel point l'influence exercée par Balmès était universelle. En effet, un nombre immense d'intelligences recevait de lui une direction qui les guidait en tout, dans la religion, dans la politique, dans la philosophie. Les esprits même opposés à ses doctrines, vénéraient involontairement son caractère et sa piété. L'ébranlement qui venait d'agiter toute la société en Europe, rapprochait en Espagne, par la vue d'un péril commun, des hommes qui jusque-là, séparés par des noms propres ou des nuances d'opinion, s'étaient traités en ennemis. Au moment où Balmès descendit dans le cercueil, il était devenu, par le danger des circonstances et par la supériorité de son talent, le docteur de la nation entière. Le monument par lequel son pays lui témoigne une gratitude immortelle, s'élèvera, parmi les souvenirs

[1] Voir, plus bas, l'analyse des *Œuvres philosophiques*.

des dissensions civiles, comme une marque de cette unité cachée qui réconcilie de nouveau, sur les bases de la foi catholique et du dévoûment à l'Église, les enfants de la patrie espagnole, depuis trop longtemps inquiets et divisés.

XXXII

Mais un panégyrique encore plus mémorable, en l'honneur du publiciste catholique, s'est fait entendre dans les actes du gouvernement espagnol et dans le langage que tiennent les représentants officiels de la nation. Le bouleversement commencé en France au mois de février 1848 et de là étendu à l'Europe presque entière, n'a pu ébranler le sol espagnol. Cette terre, saturée de Christianisme pratique, a repoussé cette fois les atteintes révolutionnaires. Seule parmi les grandes nations soumises à la foi romaine, l'Espagne a pu offrir à Pie IX une assistance libre et solennelle. Cet exemple donné par l'Espagne a été suivi par d'autres nations; mais le principal honneur doit lui en être laissé.

Ce n'est pas tout. A l'ouverture des dernières Cortès, la conduite du gouvernement espagnol, soit dans les affaires de Rome, soit dans sa résistance aux entreprises de la démagogie, a été le

sujet d'un débat public. La pensée nationale était appelée à se manifester. Quelles doctrines a-t-on entendues? — Une démonstration magnifique des principes de la politique chrétienne, telle que les docteurs les plus illustres et Balmès, leur dernier écho, l'ont enseignée. Il serait nécessaire de transcrire ici, dans son entier, le discours prononcé le 4 janvier dernier, à la tribune du congrès espagnol, par don Juan Donoso Cortes, marquis de Valdegamas. Orateur du parti qui gouverne l'Espagne, député dévoué au cabinet actuel, honoré en ce moment même des fonctions de ministre plénipotentiaire près la cour de Berlin, le marquis de Valdegamas a reproduit, sous une forme admirable, les mêmes enseignements qui remplissent les écrits de Balmès. En se faisant ainsi le traducteur de la pensée catholique, il est devenu l'interprète des convictions qui maîtrisent presque toutes les intelligences en Espagne. De là le succès éclatant qui a été la récompense de son discours. Admirateur du talent de Jacques Balmès, d'accord avec lui sur les principales vérités de l'ordre politique, le marquis de Valdegamas ne refusera pas d'être inscrit au nombre de ses apologistes. Aucun n'est plus éloquent [1].

[1] Nos lecteurs aimeront à trouver, dans la deuxième partie de notre ouvrage, à la suite des *Opinions politiques* de Jacques Balmès, les principaux passages du dernier discours et d'un écrit récent de M. le marquis de Valdegamas.

XXXIII

Un écrivain actif et fécond ne meurt pas, presque inopinément, à l'âge de trente-huit ans, sans laisser plus d'un travail à demi ébauché par sa plume ou par sa pensée. Balmès avait conçu des projets nombreux. Au moment de mettre fin à sa feuille politique, il eut la pensée de la continuer pour répandre, mêlées à ses propres leçons, les œuvres du comte Joseph de Maistre, pour lesquelles il éprouvait une vive admiration. Vers le même temps, il médita d'ériger à Madrid une sorte d'*Athénée* catholique qui aurait servi de foyer et imprimé une direction au mouvement de renaissance religieuse en Espagne. L'élite de la nation, d'un bout à l'autre du royaume, se serait vue conviée à l'entreprise. Une multitude d'ouvrages anciens et nouveaux, propres à retremper dans l'orthodoxie la littérature, les sciences, l'histoire, auraient été édités par cette société. Peu de temps avant sa mort, Balmès fut sur le point d'ouvrir à Madrid une chaire publique. Il fut occupé aussi du plan d'une *Revue catholique*. Enfin, pour l'avenir, il rêvait d'écrire un *Traité de théologie*, un abrégé d'*Histoire sacrée* et des *Mémoires sur les événements survenus en Espagne depuis* 1833.

Sous le titre de *Lettres à un séminariste*, il avait commencé un ouvrage dont le dessein était de tracer un plan d'études ecclésiastiques. Outre la version latine du *Cours élémentaire de Philosophie* et le fragment sur la *République française*, ses papiers contenaient, au moment de sa mort, des notes nombreuses pour un livre sur les mathématiques.

D'autres écrits, d'une date plus ancienne, en particulier un Mémoire intitulé : *De la conduite que les ecclésiastiques doivent observer à l'égard des incrédules*, ont pu prendre place dans le recueil de ses œuvres posthumes. Malheureusement, quelques pages d'un prix infiniment plus relevé resteront encore couvertes d'un voile. A l'époque où les relations diplomatiques furent renouées entre l'Espagne et le Saint-Siége, Balmès traça un tableau de la situation religieuse, politique et sociale de son pays. Cet écrit, qu'on dit être d'un ordre excellent, fut adressé à Sa Sainteté Pie IX. Sur son lit d'agonie, le publiciste chrétien reçut une *consulte* par laquelle le même pontife l'interrogeait sur le *droit de nationalité*, sur l'*indépendance*. La mort ne lui a point permis de répondre [1].

En 1844, Grégoire XVI avait accepté l'hommage d'un exemplaire du livre sur le *Protestan-*

[1] *Vida de Balmes*, par don B. Garcia de Los Santos.

tisme et l'avait placé dans sa bibliothèque particulière. Mgr Brunelli, envoyé extraordinaire de Pie IX en Espagne, n'a pas craint de surnommer Balmès : *Un Père de l'Église pour l'époque actuelle*[1]. On vient de voir que l'écrivain espagnol est descendu dans la tombe, honoré d'une dernière marque de la confiance pontificale. Ainsi, avant de mourir, il a mérité les distinctions les plus dignes d'une pieuse ambition, en professant, sous un double pontificat, des doctrines puisées d'une main hardie et sûre, dans les riches sources des inspirations catholiques.

XXXIV

Le sentiment qui se peint le plus nettement dans l'existence entière de Jacques Balmès, dans ses actions aussi bien que dans ses écrits, c'est son dévoûment aux intérêts de la foi. Aucune passion n'écarte son cœur de cet amour persévérant par lequel il s'est lié au service de l'Église; aucune pensée ne distrait son esprit du culte de l'orthodoxie.

Le second volume de la *Philosophie fondamen-*

[1] *El Santo Padre de la época..... Vida de Balmes, etc.*, loc. cit.

tale avait été dénoncé à Rome à la congrégation de l'Index, comme entaché d'erreur. « J'ai lu et « relu le livre, disait Balmès à un ami. Je crois « qu'il ne s'y trouve point d'erreur dogmatique. « Cependant, quelle que soit ma conviction à cet « égard, je ne prendrai point la plume pour me « défendre. Si une seule proposition est condam-« née, je retirerai l'édition entière et la ferai jeter « au feu. J'annoncerai en même temps, par la « voie des journaux, mon obéissance à la décision « de l'Église. » Heureusement, le soupçon, à peine formé, s'évanouit. Le public ignora cette affaire. Au lieu de censures, l'ouvrage du docteur espagnol recueillit à Rome de vifs éloges.

« Une des choses sur lesquelles Balmès comptait pour se préserver de l'erreur, dit un de ses biographes, c'était sa sensibilité extrême et l'impression que produisait en lui tout avertissement donné de bonne foi. « Peut-être, disait-il lui-même, ressentirais-je d'abord une émotion chagrine; mais la réflexion viendrait bientôt et me ferait suivre la voie indiquée. » Aussi avait-il chargé quelques-uns de ses amis les plus intimes de lui signaler le moindre écart de sa plume. « Malheur à moi, disait-il encore, si j'oubliais un « seul instant les devoirs auxquels je suis astreint « en ma qualité d'écrivain! A la vérité, si je ve-« nais à faillir, si je commettais un seul attentat « contre la règle de ma foi, le sentiment seul de

« ma faute ôterait toute vigueur à mon intelli-
« gence [1]. »

Au moment où des critiques violentes assaillent son *Pie IX*, il écrit ceci : « La vérité, la vertu, la « conscience, Dieu : tels sont les points sur les- « quels notre regard doit demeurer fixé. Tout le « reste ne fait que passer. » La perspective des honneurs temporels, la faveur des grands ou des princes trouvaient Balmès insensible. Appelé dès son enfance à l'état ecclésiastique par une vocation décidée, il répétait que cent fois cet état aurait été préféré par lui, s'il eût dû cent fois renouveler son choix. Pour donner une dernière satisfaction à la dignité de son caractère, il songeait à se retirer sous l'abri d'un toit sacré, à l'ombre de quelque église. « C'est, disait-il, ce que doit faire un « prêtre. »

Balmès était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, d'une complexion faible, peu développée. Son teint délicat et pâle indiquait une habitude de souffrances. Sa démarche même révélait l'épuisement de sa santé. On ne pouvait le considérer sans se sentir entraîné vers lui par une sorte d'attrait douloureux. Toutefois, cette apparence de langueur répandue sur tout son être était combattue par le feu qui étincelait dans son regard. Son front, ses lèvres portaient une empreinte d'énergie qui se

[1] *Vida de Balmes, etc.*, passim.

retrouvait aussi dans ses yeux noirs, profonds, animés d'un éclat extraordinaire. L'expression de sa physionomie était un mélange de vivacité, de candeur, de mélancolie, de force d'âme. Dans la société de ceux qui avaient son amitié ou sa confiance, son visage s'épanouissait et laissait briller la limpidité du cœur. En présence des inconnus, au contraire, ce même visage semblait se couvrir d'un voile impénétrable.

Si l'influence d'une première éducation, quelque peu agreste, se laissait apercevoir parfois, ou deviner, dans les gestes et le maintien de Balmès, on ne pouvait néanmoins s'empêcher de reconnaître en lui un naturel porté à la noblesse et à une certaine dignité élégante. Le fond de son caractère était une sensibilité voilée et comprimée, qui attirait et remuait fortement les sympathies. Par l'effet de l'abnégation chrétienne et sous l'étreinte de la volonté, cette sensibilité avait été assujétie aux règles d'une raison austère [1]. Elle n'en subsistait pas moins, comparable à ces sources cachées, desquelles émane, jusqu'à la surface de la terre, une fécondité dont le principe reste invisible.

Il est hors de doute que Balmès ressentait avec

[1] Don Antonio Soler assure que, dans les derniers instants de sa vie, Balmès regretta l'exagération quelque peu passionnée de cette sorte de stoïcisme.

une vivacité extrême, certaines affections, en particulier celles du foyer domestique. Chaque jour le souvenir de sa mère venait l'attendrir de nouveau. Une fille de son frère, enfant qui bégayait à peine, s'était attachée à lui par une prédilection marquée. Il n'en pouvait parler sans se sentir inondé de larmes. Don José Maria Quadrado, qui a surtout connu et fréquenté Balmès à l'époque où l'expérience et la maturité des années avaient tout perfectionné en lui, termine par ces traits la peinture de ses mœurs et de son caractère : « Observateur « scrupuleux des moindres obligations sacerdo- « tales, il puisait dans les pratiques de l'ascétisme « cette vigueur qu'il déployait dans ses travaux « intellectuels. La distribution de son temps était « extrêmement méthodique. Ses plaisirs se bor- « naient au commerce intime de cinq ou six amis. « Sincère dans ses jugements, plein de tact dans « ses conseils, il connaissait profondément les se- « crets du cœur humain, non-seulement ses élans « les plus sublimes, mais les mouvements excités « par les incidents vulgaires de la vie. La flatterie « lui plaisait moins que l'indépendance. Il hono- « rait ses amis en leur donnant des preuves de la « confiance la plus absolue. Sa sensibilité était « exquise, mais il l'avait rangée sous l'empire de « la raison. Il avait réussi surtout à la dissimuler. « Avide d'être aimé, nous l'avons vu s'alarmer à « la pensée que les attentions dont il était l'objet,

« pouvaient bien s'adresser moins à l'homme qu'à
« l'écrivain [1]. »

Don Pedro de la Hoz, à son tour, écrit ceci :
« Balmès était enclin à soutenir son opinion avec
« une certaine ténacité. Toutefois, il s'arrêtait dès
« l'instant qu'il croyait voir dans sa persistance
« la moindre infraction à un devoir; en sorte
« que ce penchant n'arrivait pas jusqu'à lui faire
« commettre une véritable faute. Quant à cette
« accusation d'avarice dont il a été l'objet, elle est
« de toute façon insoutenable. Il était au contraire
« prodigue, au point que, durant notre voyage,
« fait en commun, je finis par lui déclarer qu'il
« était aussi peu apte au portefeuille des finances
« que moi-même, peu économe en vérité. »

Nous savons, en effet, que Balmès donnait libéralement aux pauvres. Sorti, par son travail, d'une indigence extrême, il portait dans le soin de ses intérêts pécuniaires autant de prudence et d'attention qu'en toute chose; mais en aucune circonstance il ne dépassa les limites qu'impose, à cet égard, la règle sacerdotale. Si son frère, devenu son héritier, se trouve enrichi subitement par la propriété de ses ouvrages, on n'y saurait voir une marque répréhensible de tendresse fraternelle. A une certaine époque, don Antonio Ristol, enfermé dans la citadelle de Barcelone par

[1] *Revista Hisp. Americ.*, entrega 3ª.

les révolutionnaires soulevés dans cette ville, fit l'expérience de la générosité de son ami. Rappelons aussi que, deux mois après le mariage de la reine, Balmès supprima, par des motifs de dignité, la publication d'un recueil qui lui apportait un revenu abondant, accompagné d'honneur.

Ainsi les rares et vagues reproches qu'on a pu élever contre Balmès, accusent tout au plus en lui quelques penchants, quelques inclinations que la raison et la piété eurent à combattre : on peut affirmer que tout, dans ce caractère, avait fini par se redresser. Lorsque, d'un autre côté, on considérera les vertus incontestées qui brillent dans le cours entier de cette vie, tant de zèle pour la vérité, un amour si ardent pour toutes les nobles choses, on ne pourra refuser de souscrire à ce mot d'une simplicité excellente, écrit par un ami de l'insigne publiciste : « A mes yeux, Jacques Balmès posséda « les sept dons du Saint-Esprit[1]. »

XXXV

D'après une règle assez ordinaire, les mérites qui distinguent le talent de chaque écrivain participent des qualités que l'on a reconnues dans ses

[1] Don Manuel de Berriozabal, marquis de Casajára.

inclinations ou dans son caractère. De plus, il est facile de remarquer chez Balmès une empreinte particulière communiquée à son esprit par l'action des croyances et des institutions qui influèrent sur sa jeunessse.

Le vrai génie de Balmès, la marque distinctive de ses ouvrages, le cachet qui met à part ses pensées et ses écrits, c'est le *bon sens*. On observe à bon droit que cette qualité devient de plus en plus rare chez la plupart des peuples de l'Europe. En France surtout, à dater du dix-septième siècle, la décadence du *bon sens* suit une marche effrayante. Si l'on y veut faire attention, cette qualité, c'est-à-dire un certain degré de justesse dans nos sentiments et dans nos idées, ne saurait résulter que d'un ensemble de notions exactes, établies et fixées solidement au fond de notre intelligence. Or, le catholicisme, grâce à la précision de ses doctrines et à la fermeté de ses institutions, paraît seul capable de réduire à une exactitude habituelle et durable l'universalité des opinions et des sentiments d'un peuple. C'est un effet de cette unité d'un ordre excellent, par laquelle, s'emparant à la fois du domaine de la théorie et de celui des actions, il ramène toute vérité à une source identique, toute intelligence à une règle, toute volonté à un but légitime. L'incrédulité ou le scepticisme, au contraire, en obscurcissant cette triple connaissance de l'origine, de la règle et du but,

répandent dans les intelligences et les caractères un goût d'utopie et d'aventure entièrement contraire à cette belle qualité que nous venons de signaler chez Balmès.

Si cet écrivain présente, au milieu de notre siècle, l'exemple d'une pensée vive et hardie, réglée par une raison imperturbable, c'est, selon nous, un mérite qu'il doit à l'enseignement catholique, conservé dans toute sa pureté au sein d'une Université espagnole et communiqué à une intelligence que Dieu avait, d'ailleurs, disposée merveilleusement pour le recevoir. Ainsi, le talent de Balmès a tiré des coutumes et des leçons patientes de l'Université de Cervera, son caractère le plus précieux.

On sait que, dans sa première jeunesse, Balmès s'était épris de passion pour la poésie. L'instinct de sa vocation véritable le détourna bientôt de ce penchant. Lui-même, à propos de ses vers, répétait plus tard cette maxime : « La Muse ne tolère rien de médiocre. » On le voit néanmoins, dans les dernières années de sa vie, préoccupé d'un dessein à la faveur duquel son imagination essayait de reprendre quelque liberté. Sous les figures allégoriques d'un roman, il voulait peindre le triomphe des vérités catholiques sur les erreurs que le rationalisme a répandues dans les esprits, touchant la religion, la politique, la science sociale. Ce livre, dans sa forme, aurait présenté

une réminiscence des dialogues de la philosophie antique et des leçons de l'immortel auteur de *Télémaque*. Mais il aurait emprunté à l'époque présente tout à la fois ses personnages, la matière des entretiens, et les événements que le crayon de l'auteur aurait mis en scène. Balmès n'a pas eu le temps d'exécuter ce dessein. D'autres labeurs, principalement son double *Traité de Philosophie*, le ramenèrent sans cesse à des pensées plus graves.

Une clarté, une facilité surprenante et une noblesse soutenue, ont été les qualités prééminentes de la plume de Balmès. Ces mérites sont les plus essentiels chez un écrivain dont l'esprit s'est voué presque exclusivement aux exercices de la raison. Au-dessus des idiomes modernes de l'Europe, et en particulier des trois dialectes issus directement du latin, il existe une sorte de langue générale, habituelle aux différents peuples, langue dont les règles semblent calquées sur les formes mêmes d'une logique apprise et appliquée en commun. Cette langue est celle de la philosophie, de la science, de la politique. Les nuances qui distinguent chaque nation ne deviennent sensibles, ou du moins tranchées, que dans les expressions du sentiment, des mœurs, des habitudes locales, dans la littérature proprement dite. Balmès écrivait dans la langue philosophique de son pays, fort semblable à la nôtre. Il apprit en France, si je ne me trompe, à mettre plus d'ordre et de concision

dans son discours; il nous emprunta la coutume des chapitres brefs, des sommaires détaillés et méthodiques. Les préliminaires de son livre sur le Protestantisme, écrits probablement avant les deux opuscules qui commencèrent sa réputation, offrent en maint endroit des marques de tâtonnement qui ne se retrouvent plus dans ses derniers ouvrages. Balmès traduisait d'ailleurs des vérités d'une trop haute importance pour s'appliquer aux raffinements propres à séduire les goûts blasés. Il écrivait pour instruire, pour convaincre; il dédaignait de charmer les oisifs.

XXXVI

Telle a été l'existence, telles ont été les mœurs, les vertus de l'homme à qui les Lettres espagnoles, durant la première moitié de ce siècle, auront dû leur honneur principal. Il nous reste maintenant à compléter le tableau des pensées de Balmès. L'attention de nos lecteurs voudra bien nous accompagner dans l'analyse de ses écrits.

Si nous avons à cœur de faire connaître, dans notre pays, les jugements portés par le publiciste espagnol sur la plupart des questions qui préoccupent en ce moment les esprits, ce n'est point

uniquement pour rehausser le nom de l'écrivain et justifier les hommages décernés à sa mémoire ; c'est surtout afin de propager des réflexions utiles ; c'est avec l'espérance de ramener quelques intelligences vers un ensemble de vérités trop oubliées dans notre temps.

OUVRAGES

DE

JACQUES BALMÈS.

OUVRAGES DE JACQUES BALMÈS.

Les ouvrages de quelque importance laissés par Balmès sont au nombre de dix. En voici les titres, suivant l'ordre de leur publication :

Observations politiques et économiques sur les Biens du Clergé ;

Considérations sur la situation de l'Espagne ;

Le Protestantisme comparé au Catholicisme ;

El Criterio, ou Logique à l'usage des gens du monde ;

Lettres à un Sceptique ;

Écrits politiques ;

Philosophie fondamentale ;

Cours élémentaire de Philosophie ;

Pie IX ;

Fragments et Œuvres posthumes.

Ces écrits, de dimensions fort inégales, fournissent environ la matière de quinze volumes *in-*

octavo. Il y faut joindre un nombre considérable d'articles publiés dans les Revues de Barcelone, et qui n'ont point trouvé place dans la collection intitulée *Écrits politiques.*

Afin de simplifier et d'abréger le résumé des ouvrages de Balmès, nous les rangerons sous trois chefs :

1° *Le Protestantisme comparé au Catholicisme, dans ses rapports avec la civilisation européenne;* l'opuscule sur les *Biens du Clergé.*

2° Les écrits politiques. Sous ce titre se placent : *Les Considérations sur la situation de l'Espagne;* la collection volumineuse des articles publiés dans divers recueils, et principalement dans *El Pensamiento de la Nacion;* enfin le *Pio IX.*

3° Les ouvrages philosophiques, au nombre de quatre, savoir : *El Criterio*, ou Logique à l'usage des gens du monde; les *Lettres à un Sceptique;* la *Philosophie fondamentale;* le *Cours élémentaire de Philosophie.*

Telle sera la division que nous observerons dans cet examen.

LE PROTESTANTISME COMPARÉ AU CATHOLICISME DANS SES RAPPORTS AVEC LA CIVILISATION EUROPÉENNE[1]. — OBSERVATIONS POLITIQUES ET ÉCONOMIQUES SUR LES BIENS DU CLERGÉ[2].

I

Pensée fondamentale du Livre sur le Protestantisme. — Plan.

Cet ouvrage de Balmès se trouvant entre les mains du plus grand nombre de nos lecteurs, on nous dispensera d'en donner des citations. L'analyse suivante a simplement pour but d'en faire saisir l'ordonnance et les pensées principales.

Balmès, comme on le sait déjà, fut amené à composer ce livre par le désir de réfuter une opinion que M. Guizot avait accréditée dans toute l'Europe. — « Sans doute, semblait dire le publi-

[1] Publié en français sous ce titre. 3 vol. in-8°. Paris, chez Sagnier et Bray, éditeurs. — En espagnol : *El Protestantismo comparado con el Catolicismo en sus relaciones con la Civilizacion europea*, 4 tom. in-8° *español*, 1ª edicion, Barcelona. Otras ediciones, Madrid.

[2] *Observaciones sociales, politicas y economicas sobre los Bienes del Clero.* 1 folleto. Vich.

ciste protestant, l'Église catholique, dans les derniers siècles de l'antiquité et durant le moyen âge, a contribué puissamment au progrès de la civilisation. Mais, à partir du seizième siècle, la tutelle exercée par le souverain pontificat sur les peuples de l'Europe était devenue superflue; l'âge de majorité avait succédé à l'âge d'adolescence. A l'époque où la réforme protestante s'accomplit, l'esprit humain était en droit de s'émanciper [1]. »

Si l'on y fait attention, cette opinion historique se lie aux autres erreurs, aux autres illusions de l'école dont M. Guizot a été le chef. En religion, cette école professe pour le catholicisme une estime étudiée et un respect poli, sous lequel se déguise un dédain superbe ou une aversion systématique. En politique, elle établit une théorie nouvelle, éloignée en même temps de la simple obéissance chrétienne et du principe brutal de la *souveraineté du nombre;* elle proclame la *souveraineté de la raison.*

Le même vice qui rend stériles et criminelles les négations de l'impiété et de la démagogie, se trouve caché sous les maximes de cette école. En effet, se soustraire d'une part, en matière religieuse, à l'empire d'une foi humble et obéissante; d'autre part, dans l'ordre politique, s'af-

[1] Voyez l'*Histoire générale de la Civilisation en Europe*, en particulier la *douzième leçon*.

franchir pour son propre compte des devoirs que l'on s'efforce d'inculquer autour de soi, c'est une prétention (l'expérience l'a démontré maintenant) qui n'obtient pas plus la soumission des peuples qu'elle ne mérite les complaisances divines. Au surplus, la généalogie de l'école *doctrinaire* témoigne qu'elle est une lignée naturelle du Protestantisme. Recherchez en quel lieu les chefs de cette école ont eu leur berceau ou la patrie préférée par leur esprit, vous serez conduit constamment au berceau même et au sanctuaire du Calvinisme, à Genève. Sans doute il est juste d'établir une distinction entre les doctrines de M. Guizot et celles du célèbre sophiste genevois; il n'en est pas moins certain que la *Profession de foi du vicaire savoyard* demeure le symbole théologique le plus précis de l'école récente, et que le livre du *Contrat social* fournit tout aussi bien une base à la *souveraineté de la raison* qu'à la *souveraineté de la multitude*.

Mais ce qui a donné au Calvinisme, caché dans l'école doctrinaire, un caractère et un crédit nouveaux, c'est son habileté à s'abstenir de toute lutte sur le terrain de la théologie. Un génie subtil a tout combiné dans cette conspiration hypocrite dirigée contre l'influence catholique. Les qualités du chef, son éloquence, sa gravité, nous ajouterons sa bonne foi, semblaient assurer le succès. Après avoir posé, sous la Restauration, les fondements de son règne,

l'école, grâce à la connivence ou à l'imprévoyance de la maison d'Orléans, était parvenue, depuis quelques années, à l'apogée de son autorité. On sait quelles catastrophes ont déjoué ses desseins. Malheureusement les dernières lignes sorties de la plume de M. Guizot ne promettent point que toute illusion soit dissipée aux regards de ce brillant esprit.

L'école *doctrinaire*, afin de s'affermir chez nous au gouvernement de l'État, estimait prudent de déguiser toute prétention manifestement hostile à l'influence de l'Église; à plus forte raison devait-elle observer la même tactique dans un pays tel que l'Espagne. Aussi, par delà les Pyrénées, la voit-on affecter avec plus de soin encore que parmi nous un rôle purement politique. Le parti *modéré*, gagné presque tout entier aux maximes de cette école, se présentait habituellement comme le protecteur des institutions catholiques. On a pu deviner néanmoins, en certaines circonstances, quelles auraient été les conséquences de sa domination, si, d'une part, les traditions de l'Espagne, et de l'autre, les menaces du radicalisme, n'avaient contenu d'abord, puis corrigé ses penchants.

Heureusement, tout se tient dans l'ordre de la vérité, comme tout se trouve lié dans la trame de l'erreur. Une seule goutte du poison de Calvin tombée sur quelques pages célèbres, a suffi pour avertir

la foi espagnole. En un autre endroit de ce livre, nous avons remarqué que Balmès, encore assis sur les bancs de Cervera, fut atteint jusqu'à un certain degré de l'éblouissement causé en Espagne par le talent de M. Martinez de la Rosa. A ce moment-là, sans s'en douter, il subissait une influence émanée indirectement des erreurs protestantes, contre lesquelles il devait lutter plus tard avec tant de succès. Selon toute apparence, lorsqu'il prit la plume pour réfuter les assertions de M. Guizot touchant l'*émancipation de l'esprit humain au seizième siècle*, il ne prévoyait pas qu'une logique inflexible l'amènerait à combattre les maximes politiques de M. Martinez de la Rosa.

Balmès, dans son livre sur le Protestantisme, établit :

1° Que, dans l'antiquité et pendant le cours du moyen âge, il a fallu toute la force inhérente à l'institution catholique pour briser la résistance des passions : un système vague, incohérent, dénué d'organisation, tel que le Protestantisme, aurait certainement succombé dans cette entreprise.

2° Au moment de l'apparition du Protestantisme, l'édifice de la civilisation, grâce aux labeurs de l'Église catholique, n'attendait plus que son couronnement. Si, depuis cette époque, le même édifice a reçu un degré nouveau de perfection, il le doit à l'efficacité des institutions catholiques,

demeurées debout malgré l'effort du Protestantisme. En tout ce qui a dépendu de son influence, le principe protestant, loin de seconder le progrès de la civilisation, l'a contrarié, l'a ralenti.

Dans cette double assertion, opposée à celle de M. Guizot, se trouve le résumé de l'ouvrage. Balmès aurait pu, s'appropriant et modifiant le titre de l'un des livres les plus connus du publiciste français, intituler le sien : *Histoire du développement de la Civilisation européenne par l'action du principe catholique.* Ce second titre, pour la plus grande partie de l'ouvrage, ne serait guère moins exact que le premier.

Après un certain nombre de chapitres consacrés à déterminer ce qu'il convient d'entendre par *principe catholique* et *principe protestant,* Balmès évoque l'histoire; il lui demande successivement ce que le Catholicisme a fait pour l'*individu*, pour *la famille*, pour la *société*. Il enregistre les témoignages que donne l'histoire par rapport à ce triple objet. En commençant son travail, Balmès, qui ne connaissait encore ni la fertilité du sujet, ni la richesse de son propre esprit, avait négligé de le distribuer en chapitres. Il n'a fait cette division qu'après coup. Cependant, comme les idées, dans sa tête, procédaient logiquement l'une de l'autre, il se trouve dans la trame de son long discours un ordre constant qu'il est facile de montrer. Pour plaire aux habitudes de l'esprit français, il

aurait dû mieux marquer cet ordre dans les titres placés en tête de chaque chapitre. Notre analyse réparera son omission.

II

Chapitres préliminaires.

Nous avons dit, en un autre endroit, que le livre sur le *Protestantisme* présente, dans ses premières pages, quelques marques de tâtonnement, signes de la jeunesse et de l'inexpérience de l'auteur. En outre, pour un lecteur expérimenté, le style, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, pèche par un peu de prolixité.

Quelle est la nature intime du Protestantisme? quelles causes le firent éclater? — Lorsqu'il s'agit, dit Balmès, d'expliquer la révolte du seizième siècle, on a tort d'attribuer aux abus qui s'étaient glissés dans la discipline de l'Église une importance trop grande. Les abus dont on parle n'eurent qu'une influence fortuite et secondaire sur ce grand événement. Le Protestantisme, bien considéré, est un fait qui apparaît dès l'origine du monde et accompagne perpétuellement l'existence de l'Église. Ce fait, dont le nom générique est *rébellion, insubordination,* se renouvelle dans tous

les temps; mais les circonstances au milieu desquelles il se produit au seizième siècle, lui communiquent un caractère particulier et permettent qu'il acquière des proportions qu'il n'avait jamais présentées jusque-là.

En effet, jetez un regard sur l'état de l'Europe au moment où le Protestantisme prend naissance. Les peuples se trouvent plus que jamais en communication étroite et incessante; l'industrie, le commerce mêlent tous les intérêts, l'imprimerie rapproche toutes les pensées; les arts renaissent; les sciences pénètrent tout à coup dans des voies inexplorées jusque-là; des mondes nouveaux se révèlent; une fermentation universelle se manifeste dans les idées et dans les sentiments. Le développement prodigieux que le Protestantisme reçoit en un instant s'explique par la disposition de cette époque et de cette scène. Mais du reste, dans le fond, le Protestantisme n'est autre chose que l'esprit antique de révolte : son nom même l'indique; il n'a su se désigner lui-même que par un mot qui implique le sens de *résistance* et de *négation*.

Après avoir exposé cette affinité du Protestantisme avec les côtés pervertis de notre nature, Balmès passe à des considérations sur le penchant natif et pur qui porte notre esprit vers le principe catholique, c'est-à-dire vers l'obéissance. Dans l'étude même des sciences naturelles, le plus

grand nombre des intelligences obéit à l'*instinct de foi*, en d'autres termes, à une sorte d'*autorité intellectuelle*. A plus forte raison, lorsqu'il s'agit de vérités métaphysiques, notre esprit a-t-il besoin d'une révélation supérieure qui l'attire et le guide, ainsi que le fanal allumé près du port dirige le vaisseau. Il est tellement vrai que l'esprit et le cœur de l'homme sont dominés par le besoin de *croire*, que dans tous les temps, et notamment depuis trois siècles au sein du Protestantisme, le fanatisme, c'est-à-dire l'exagération et l'aberration de la foi, a été l'une des grandes plaies du genre humain.

Pour réprimer le fanatisme, l'Église catholique possède des moyens puissants. Le Protestantisme est sans ressource contre ce mal.

Si la nature intime de l'esprit humain se montre antipathique à cette *négation* qui fait le fond habituel du Protestantisme, l'instinct de la civilisation repousse avec non moins d'énergie les doctrines *positives* de la Réforme, c'est-à-dire les erreurs que ses docteurs ont enseignées dogmatiquement. Ainsi, Luther et Calvin ont professé, touchant le *libre arbitre*, des maximes dont la conséquence logique aurait été de paralyser toute activité au sein des peuples comme chez les individus. Les nations protestantes aussi bien que les nations catholiques, n'en ont pas moins persisté à se croire libres; elles ont préféré à l'enseignement

de leurs nouveaux docteurs, les leçons reçues de leur première institutrice, l'Église.

Jusqu'ici l'Espagne est, de toutes les nations de l'Europe, celle qui a repoussé le plus complétement l'invasion du Protestantisme. Elle ne donnerait accès chez elle à ce ferment de dissolution que pour en éprouver les plus grands dommages. Balmès écrivait son livre en un temps où le Protestantisme, à la faveur de l'usurpation d'Espartero (usurpation secondée par la politique anglaise), pouvait espérer de prendre pied sur ce sol, d'où il s'était vu écarté constamment. Un chapitre entier de l'ouvrage est consacré à ce sujet. Ce chapitre fut lu, compris de toute l'Espagne. On sait avec quelle vigueur le sentiment national, bientôt après, faisait justice des tentatives schismatiques du Dictateur. — A ce propos, il n'est pas inutile de rappeler que la résistance de l'Europe contre Napoléon, au commencement de ce siècle, eut pour point d'appui principal l'Espagne. Pitt le premier devina que cette terre était seule assez ferme pour porter le levier d'une résistance européenne. Or, la cause de l'Europe, à ce moment-là, était celle de la liberté, celle de l'esprit contre la force et le matérialisme. Il y eut un jour où l'Angleterre, la Prusse, l'Autriche, ne virent plus sur le sol de l'Europe qu'un seul champ de bataille où leur cause fût invincible : celui sur lequel combattait le patriotisme espagnol, animé par une foi vivace,

marchant contre l'incrédulité française avec cette ardeur infatigable qui le fit triompher, à une autre époque, de l'Islamisme, et plus récemment, de Calvin.

III

L'Individu. — Abolition de l'Esclavage.

Au XIIIe chapitre de l'ouvrage finissent les considérations préliminaires.

En quel état se trouvait le monde à l'avénement du Christianisme? Quelles doctrines étaient professées et pratiquées chez les nations païennes, touchant *l'individu, la famille, la société* [1]?

Quelles résistances l'Église n'eut-elle pas à vaincre pour restaurer, dans l'univers, les vérités primordiales? Et d'abord, en ce qui a rapport à l'*individu*, l'esclavage. Le genre humain avait été créé libre, l'Église naissante le trouvait en état de servitude.

Sans doute, ainsi que S. Augustin et S. Thomas l'enseignent, il se trouvait au fond de l'esclavage une loi mystérieuse de justice, puisque la servitude était une peine appliquée au péché. Mais le Sau-

[1] La rigueur de l'ordre logique semblerait exiger que le chapitre XX du livre de Balmès fût placé immédiatement à la suite du XIVe.

veur, en détruisant le péché, détruisait ou allégeait la peine. Dès le premier instant, l'Église, par ses doctrines et par ses actes, renversa la théorie païenne au sujet de l'esclavage, théorie qui se déroule, non moins odieuse qu'erronée, dans les écrits de Platon et d'Aristote.

La lutte que l'Église a soutenue pour opérer l'abolition de l'esclavage, est une des merveilles de l'histoire. Balmès la décrit en plusieurs chapitres, accompagnés de notes savantes. Il fallait abolir par degrés, sans secousses, sans bouleverser. Par cela même que la servitude était appuyée sur une raison secrète de justice, l'œuvre de l'émancipation devait être lente, prudente, proportionnée. En général, c'est ainsi que s'accomplit toute œuvre proprement divine. Les efforts violents sont, le plus souvent, des marques de faiblesse. Or, dans l'action du Tout-Puissant, il n'y a point de faiblesse; il s'y manifeste d'ordinaire une sorte de patience inébranlable et toujours active, qui est un des signes caractéristiques de la Puissance sans limite, unie à la souveraine Justice. Tels sont, en particulier, les traits qui marquent l'entreprise de l'Église pour amener l'esclave à la liberté.

Sans doute le Protestantisme ne se vantera pas d'avoir, dans les temps primitifs de l'Église, aboli l'esclavage. Cette œuvre était complète pour l'ancien monde lorsque Luther commença de dogma-

tiser. Dans le monde moderne, en Amérique, la servitude succombe, de nos jours, sous une action partie de plus loin que le seizième siècle. Les nations protestantes n'ont pas un seul avantage sur les nations catholiques, en ce qui regarde l'abolition du trafic des noirs. Elles en ont moins encore, si l'on considère la façon dont elles traitent les esclaves dans leurs colonies. Pour être éclairé sur ce double fait, on n'a qu'à lire, d'une part, les Lettres Apostoliques du pape Grégoire XVI, en date du 3 novembre 1839, et, d'autre part, la vie d'une multitude de missionnaires catholiques, notamment de l'illustre P. Claver.

Dans ces divers documents, la prudence exquise de l'Église ne paraîtra pas moins admirable que sa persévérante charité.

IV

Sentiment de l'Individualité.

Du moins, dit M. Guizot, parmi les éléments qui donnent le plus d'éclat à la civilisation moderne, il en est un auquel l'Église n'a point eu de part : c'est le sentiment de l'*individualité*. Ce sentiment, selon lui, a été introduit dans la civilisation de l'Europe par les Barbares. Il fut à la fois « in-

connu à la société romaine et à la société chrétienne. (Hist. de la civil. en Europe, leçon II.) »

Balmès discute cette assertion. Dans son opuscule sur les Biens du Clergé, il a déjà peint, à son propre point de vue, le tableau des passions et de l'esprit particulier qui animaient les peuples barbares. On reconnaîtra sans aucun doute, dans ce tableau, une critique plus juste, plus saine, plus élevée que celle du publiciste protestant. Trois chapitres de l'ouvrage sur le *Protestantisme* complètent l'analyse du sentiment de l'*individualité*.

L'indépendance personnelle du barbare ne fut point, en soi, un élément de civilisation. C'est dans la conduite des premiers chrétiens que l'*indépendance raisonnable* apparaît pour la première fois. En professant sa croyance devant les tribunaux du monde romain, le martyr fait preuve, certainement, d'autant de liberté personnelle et de plus d'héroïsme que le Goth ou le Vandale promenant la torche ou le marteau sur les débris de la civilisation antique. Toutefois, Balmès ne nie point que le Barbare n'ait introduit en Europe une certaine disposition fière et hardie, de laquelle sont sorties des vertus éclatantes. Mais il démontre que cette disposition eut besoin d'être châtiée; que l'esprit barbare, livré à lui-même, n'eût enfanté que barbarie; que le sentiment de la liberté légitime naquit spontanément dans la société primitive des chrétiens, et que le monde moderne

tire sa gloire, non pas précisément du génie insolent et audacieux des peuplades venues du Nord, mais de l'effet tout-puissant des enseignements par lesquels l'Église sut tout à la fois affranchir et contenir les cœurs.

Balmès, qui d'ailleurs rend justice à certaines vues de M. Guizot, fait ressortir à son tour ce qu'il y a de grand dans le sentiment de la liberté moderne, opposé aux servitudes de tout genre qui liaient dans l'antiquité les âmes même les plus nobles. La patrie antique était un tyran; le Catholicisme a détruit cette tyrannie, aussi bien que toutes les autres. Peu s'en est fallu cependant que le Protestantisme ne la fît revivre. Il serait facile de montrer les liens qui rattachent à la réforme du seizième siècle, ces écoles délirantes qui entreprennent de raviver de nos jours, par le fer et le feu, le principe mensonger d'une sorte de divinité de la Patrie ou de l'État. Quelques publicistes du temps présent ont observé avec beaucoup de sagacité, que le sentiment de la *propriété*, c'est-à-dire de l'*appropriation légitime du monde matériel à la liberté humaine*, a fait depuis un demi-siècle, parmi nous, des progrès remarquables, précisément au moment que ce fondement de l'édifice social allait être attaqué avec tant de violence. Puissions-nous en dire autant du sentiment de l'*individualité*, qu'on pourrait définir : *une assimilation étroite des vérités intellectuelles et*

morales, à l'intelligence et à la volonté de chaque homme, de même que la propriété est une sorte d'assimilation du monde physique à notre libre arbitre.

V

La Famille. — Le Mariage.

Le mariage est le lien primordial qui agrège les individus. Non-seulement le mariage est, entre les hommes, un premier principe d'unité; mais, en créant l'hérédité, il engendre une seconde espèce d'unité, celle du temps, celle des générations entre elles. L'hérédité, en effet, est une chaîne tendue d'une génération à l'autre, un nœud qui rapproche les temps et relie les progrès accomplis dans le passé à ceux qu'il s'agit de réaliser dans l'avenir. Or, le mariage ne saurait porter tous ses fruits, s'il n'est accompagné du principe de la monogamie et de celui de l'indissolubilité.

Pour assurer le triomphe de ce double principe, l'Église catholique a dû déployer une persévérance et des efforts inouis. Comment le Protestantisme, incohérent, mobile, en serait-il venu à bout? Seule, par son organisation permanente, par son action qui ne souffre point d'intermittence, et par l'indépendance propre au Souverain Pontificat,

l'Église catholique a pu consommer un dessein si laborieux. Non-seulement il est certain que le Protestantisme eût été inhabile à renverser la polygamie, mais on sait que, la trouvant détruite au sein de l'Europe, il a eu l'ignominie de la laisser revivre. Le scandale donné par le landgrave de Hesse-Cassel est un fait suffisamment connu. Luther écrit résolûment que la pluralité des femmes n'est *ni permise ni prohibée, et que, quant à lui, il ne décide rien.* Enfin, c'est le Protestantisme qui a permis que le divorce fît irruption dans la société européenne.

Un chapitre du livre de Balmès sur *le sentiment de l'amour* présente quelques-unes des pages les plus admirables que la raison, jointe à la délicatesse du cœur, ait dictées. Il convient de les lire afin de connaître en même temps l'élévation de l'esprit de Balmès et la sublimité des desseins placés de la main de Dieu dans les institutions catholiques. La virginité mise en honneur, les cloîtres érigés pour la faire fleurir; le sentiment chevaleresque s'emparant de l'Europe et se substituant aux passions brutales de l'antiquité : voilà des phénomènes qui ne sauraient s'expliquer que par l'ensemble des doctrines catholiques, et qui montrent avec quelle justesse ces doctrines répondent aux instincts les plus nobles du cœur de l'homme.

VI

La Société. — De la Conscience publique.

Montesquieu a introduit dans le monde une maxime devenue célèbre. La vertu, a-t-il dit, est le principe des républiques, l'honneur celui des monarchies. De là vient, ajoute-t-il, que les républiques de l'antiquité ont eu besoin d'instituer des *censeurs* pour la correction des mœurs; l'office des censeurs dans les monarchies est suppléé par le sentiment de l'honneur.

Montesquieu n'a point observé que l'honneur est propre, de nos jours, aux républiques aussi bien qu'aux monarchies. Et, d'un autre côté, les monarchies de l'antiquité n'ont pas plus connu ce sentiment que les républiques elles-mêmes. Il suit de là, observe Balmès avec raison, que l'honneur est un fleuron de la civilisation moderne, c'est-à-dire chrétienne, tandis que la société antique, comme cela paraît précisément par l'institution des *censeurs*, devait se contenter d'obtenir, de la part des citoyens, un certain tribut de *vertu*. Or, si l'on considère bien les effets de l'*honneur* et ceux de la *vertu* par rapport à la société, on ne saurait les mettre en balance.

Tandis que la *vertu* est uniquement propre à

l'individu, l'honneur, dans les sociétés chrétiennes, est *la vertu passée à l'état d'institution sociale.* L'honneur, en effet, est un prix idéal accordé à des actes et à des sentiments dont la société retire avantage. C'est une distinction spontanément décernée par l'opinion à ces mêmes vertus que l'antiquité s'efforçait d'entretenir par une magistrature spéciale. En poussant plus loin le développement de cette pensée, on verrait que l'honneur, grâce à certaines institutions qui ne furent pas inconnues absolument de l'antiquité, est, de plus, un gage par lequel la société s'assure que le mérite sera continué.

Comme on le voit, l'existence et l'utilité du sentiment de l'honneur reposent entièrement sur un autre sentiment qu'on a nommé justement *conscience publique.* Or, c'est le Christianisme seul, non telle ou telle forme de gouvernement, qui a élevé parmi nous, à un degré admirable, ce sentiment public en vertu duquel le mérite de chaque citoyen devient un principe d'émulation pour la société entière. Toutefois il est juste d'ajouter que l'honneur s'était allié, par une affinité toute spéciale et intime, avec les formes de nos monarchies chrétiennes.

Pour agir sur la *conscience publique,* pour l'épurer de plus en plus et la porter à son plus haut point de perfection, le Catholicisme garde un avantage incontestable sur les Églises protestantes. Seule

l'Église catholique a su faire de la *pénitence* une institution publique. Chez les protestants, la *pénitence* s'est dépouillée des formes arrêtées et précises qui la rendent, parmi nous, une source féconde de progrès social. Véritable *censure* des sociétés modernes, républiques ou monarchies, la *confession* catholique présente d'ailleurs un caractère qui permet à peine de la mettre en parallèle avec la *censure* inventée par l'antiquité. Celle-ci trouvait sa sanction dans les verges du licteur; la censure catholique place la sienne dans le ciel. Merveilleusement adaptée à la liberté humaine, elle ne châtie et ne corrige les mœurs que par le concours le plus libre et le plus secret de notre volonté.

VII

Douceur des Mœurs. — Bienfaisance publique.

Autres phénomènes qui caractérisent la civilisation moderne et n'ont pu être produits que par l'action d'une Église fortement constituée, telle que l'Église romaine. Balmès, ainsi qu'il l'a déjà fait en racontant l'émancipation des esclaves, énumère, sur ce sujet, une longue série d'actes pontificaux, de décrets des conciles, efforts d'une charité vraiment surhumaine. Le Protestantisme a porté un coup

funeste au dessein suivi jusque-là par l'Église. En effet, à dater du schisme de Luther, une portion de l'Europe se soustrait à l'influence du Souverain Pontificat. Au lieu de combiner leurs lumières, leur industrie, leurs richesses, pour porter à sa plénitude l'empire de la charité, on voit les peuples chrétiens se diviser et se déchirer entre eux. Quelles ombres apparaissent encore dans le tableau de la civilisation! Et que de choses auraient été réparées dans le monde par la main du Vicaire de Jésus-Christ, si cette main eût rencontré partout vénération et obéissance!

Il serait facile de montrer ici l'efficacité particulière des institutions catholiques, pour aviver les sources de la bienfaisance. D'un côté, la parole sacrée, qui a conservé chez nous toute son autorité, rappelle au peuple chrétien l'obligation de verser l'aumône dans le sein des pauvres. D'un autre côté, le juge assis au tribunal de la pénitence fait exécuter cette loi, promulguée incessamment du haut de la chaire évangélique.

VIII

Du droit de Coërcition en général. — L'Inquisition d'Espagne.

Que faut-il entendre par le mot de tolérance? Jusqu'à quel point la tolérance en matière reli-

gieuse est-elle permise? À quelle époque et dans quel pays a-t-on vu régner une tolérance absolue? — Ces questions sont examinées par Balmès avec une sagesse remarquable. Quant au droit de coërcition en général, on ne saurait le refuser à nulle société sans condamner par cela même cette société à périr. Les nations protestantes ont usé du droit de coërcition tout autant que les nations catholiques. Elles n'ont pas le droit de leur adresser un seul reproche sur ce sujet. Il y a seulement à cet égard une différence entre le Protestantisme et le Catholicisme : c'est que celui-ci agit en vertu d'un principe établi logiquement, tandis que le Protestantisme, par cela seul qu'il proclame le droit de libre examen, abdique toute juridiction et condamne par avance l'usage qu'il fait du glaive ou de la prison.

En sa qualité d'Espagnol, Balmès nous devait quelques mots sur l'Inquisition. Il consacre à cette question deux chapitres de son ouvrage. Plusieurs bons esprits ont jugé qu'il se laisse entraîner, sur ce sujet, à des préventions inspirées par son patriotisme. L'ensemble des faits qui se présentent dans l'histoire de l'Inquisition d'Espagne, est justifié ou du moins excusé par lui. On ne saurait nier que Balmès jette, sur cette histoire, des clartés précieuses. Toutefois, une étude plus détaillée des sentiments, des intentions, des vues qui ont guidé la politique espagnole, pendant sa lutte de plu-

sieurs siècles contre le Judaïsme, le Mahométisme et le Protestantisme, reste encore à faire, et ce serait l'un des plus beaux ouvrages qu'un historien pût se proposer. Nous sommes convaincus que cette étude ferait ressortir un admirable dessein de la Providence, à travers les passions que l'homme a mêlées à l'accomplissement même de ce dessein.

IX

Les Ordres religieux. — De leur nécessité dans le présent et dans l'avenir.

L'histoire des Ordres religieux et de leur action sur l'Europe est, à peu de chose près, un résumé des progrès mêmes de la civilisation. Sans ces institutions créées et ravivées incessamment par le génie de l'Église catholique, non-seulement les vertus, mais les idées, les lettres et les arts seraient restés à une distance immense du point où nous les voyons parvenus. Telle a été la loi du passé; Balmès opine que cette loi régit encore le présent et continuera de régir l'avenir.

« Ce qu'il faut lorsque la société se dissout, « écrit-il en un endroit de son livre, ce ne sont « point des paroles, des projets, des lois : ce sont « des institutions fortes qui résistent aux passions,

« à l'inconstance de l'homme, aux coups démolis-« seurs des événements. Il faut des institutions « pour élever l'intelligence, pour pacifier et en-« noblir le cœur, pour déterminer dans le fond « de la société un mouvement de résistance et « de réaction, contre les éléments funestes qui « l'entraînent à la mort. » Ce peu de mots peut servir de résumé au chapitre qui clôt le long travail de Balmès sur les Ordres religieux. On y trouve réunies toute la justesse et toute l'énergie de son esprit. Livrées à des passions brûlantes, les sociétés actuelles manquent d'un frein : rien n'y corrige les esprits ni les mœurs. Les moyens matériels qui exercent encore une compression finiront par être caducs. Le développement immense de l'esprit de liberté rend impuissante, à la longue, toute répression qui n'agit point sur la liberté elle-même. Mélange formidable de progrès et de décadence, l'esprit actuel du monde ne saurait plus être contenu, relevé, dirigé que par la force rajeunie des institutions mêmes qui l'ont façonné à son origine. Il faut lire en entier ce chapitre, le XLVIIe du livre. Balmès l'a écrit il y a sept ans : quelle confirmation étonnante les événements viennent d'apporter à ses paroles ! Il y a sept ans ces pages étaient une prédiction ; elles se lisent maintenant, traduites en caractères de larmes et de sang, sur toute la surface de l'Europe. Ce chapitre seul suffirait pour illustrer la plume qui l'a tracé.

X

Doctrine politique du Catholicisme.

Un volume presque entier de l'ouvrage est consacré à développer les doctrines politiques qui ont eu cours dans les écoles catholiques. L'Église, à propos de doctrines politiques, a été en butte tour à tour aux accusations les plus opposées. Tantôt on lui a reproché de favoriser outre mesure les prérogatives de la puissance civile; tantôt on affecte de trouver dans ses maximes un encouragement à la rébellion.

Balmès prend à tâche de la justifier contre cette double et contraire attaque. Pour la venger du premier reproche, il lui suffit de rappeler l'enseignement d'un très-grand nombre de docteurs touchant l'origine du pouvoir civil. D'après les leçons unanimes des écoles catholiques, interprètes en cela du texte formel des saintes Écritures, le pouvoir civil vient de Dieu. Mais en vient-il directement, immédiatement, ou passe-t-il par le canal de la société? Cette question a partagé et partage encore les écoles orthodoxes. L'Église s'est contentée d'affirmer l'origine divine du pouvoir civil. Elle rappelle, d'après l'Apôtre, l'obligation stricte d'obéir aux puissances. Jusqu'à un certain point,

elle abandonne au bon sens, à la raison, à la saine philosophie le soin de déterminer quelle est en chaque lieu, à chaque époque, la puissance véritable. Nous verrons même qu'elle permet de discuter quelle est la borne précise où peut cesser l'obéissance. Donc l'Église n'a pas donné sanction à la tyrannie.

Le contraste signalé par les docteurs entre l'origine du pouvoir pontifical et l'origine de la puissance civile, achève de montrer quel soin l'Église apporte dans toute question qui intéresse la liberté de l'homme. Jésus-Christ a institué directement, par un commandement exprès, l'autorité de son Vicaire. Il lui a dit : Sois, et *je serai avec toi jusqu'à la consommation des siècles*. Rien de tel n'a été dit aux autorités de l'ordre civil. Par rapport à celles-ci, Dieu s'est contenté de disposer toutes choses dans un certain ordre qui amène naturellement et nécessairement l'institution du pouvoir. Mais, du reste, ce pouvoir ne paraît jamais marqué d'un caractère inamissible. Sacré parce qu'il est le résultat d'une disposition providentielle, le pouvoir civil, néanmoins, reste soumis jusqu'à un certain degré aux conditions incertaines, muables de toute institution humaine. Le caractère divin qui est en lui est d'un ordre conditionnel, non absolu. C'est en ce sens qu'on entend qu'il n'émane point directement de Dieu.

Toutefois, il n'y aurait pas moins de fausseté à

dire que l'Église fait bon marché du devoir de l'obéissance envers l'autorité civile. Balmès établit que la soumission à cette autorité reste absolument aussi impérieuse, aussi sacrée, quelle que soit la doctrine touchant l'origine du pouvoir. Peu importe que la puissance du magistrat ou du prince ait passé par un intermédiaire, elle n'en découle pas moins de Dieu. Une fois établie et assise légitimement, cette puissance a droit non-seulement au respect, mais à l'amour : tel est l'avis unanime des interprètes de la doctrine catholique.

Balmès analyse avec soin les conséquences des deux opinions sur l'origine du pouvoir civil. Il démontre que ces conséquences se rapprochent et finissent par se confondre en un précepte unique : *obéir*.

XI

Réflexions.

En désignant par les termes de *communication médiate* l'origine particulière du pouvoir civil, comparée à celle de l'autorité pontificale, Balmès, pas plus que les théologiens dont il se fait l'écho, n'entend accréditer la théorie de la *souveraineté populaire*. A ses yeux l'élection, par laquelle, en certains cas, une nation peut être appelée à se

donner un chef, n'est point la source de la légitimité du pouvoir civil : elle n'en est que le *canal.* L'élection est un des mille moyens par lesquels l'autorité civile, émanation, délégation de l'autorité absolue qui demeure en Dieu, peut se transmettre à un homme, à une famille. Pour peu que l'on prenne soin de consulter l'histoire, on sera convaincu d'ailleurs que l'élection est le moins usité de tous les modes selon lesquels la souveraineté parvient à s'établir dans le monde.

En choisissant, au contraire, les termes de *communication immédiate*, pour expliquer l'origine toute divine de l'autorité pontificale, les théologiens montrent assez que les termes dont ils se servent, dans l'un et l'autre cas, n'ont point rapport au mode humain qui concourt à l'institution de l'un ou de l'autre pouvoir. En effet, la personne sur laquelle vient reposer l'autorité pontificale, se voit désignée préalablement par un choix fait au sein du conclave, choix qui, dans les temps de l'Église primitive, s'opérait au sein de l'assemblée du peuple chrétien. Les docteurs cependant n'en attribuent pas moins à l'autorité pontificale le caractère qui résulte d'une *communication immédiate* du pouvoir divin, tandis que, suivant eux, l'autorité du chef d'un État, autorité toujours déléguée de Dieu, n'est transmise que moyennant une certaine participation, et, comme s'exprime Bellarmin, un certain *conseil* de l'homme ou de la société. Dans

tous les cas, quel que soit le titre en vertu duquel le chef de l'État exerce son autorité (droit héréditaire, droit de conquête légitime ou suffrage national), les mêmes docteurs, et Balmès après eux, déclarent que rien ne saurait détruire, ni même altérer les devoirs qui lient envers ce chef la société entière.

XII

De la Résistance au Pouvoir civil.

Cependant, comme nous l'avons indiqué déjà, l'Église permet d'examiner dans quel cas il est licite de refuser obéissance au pouvoir. Depuis l'origine du monde, le bon sens du genre humain a reconnu constamment que le pouvoir du *tyran*, en d'autres termes, le pouvoir d'un chef ou d'une race royale qui travailleraient à *détruire* la société plutôt qu'à la *conserver*, pourrait, ou même, en certains cas, devrait être rejeté par les sujets. Le Christianisme n'a point changé cette vérité fondamentale; seulement il a établi que l'autorité en elle-même, c'est-à-dire la force qui défend et dirige la société, est marquée d'un caractère sacré. Par là, dans les sociétés chrétiennes, le pouvoir est devenu une sorte de sacerdoce, environné d'un respect auquel se mêle l'amour : sentiments bien

de fait montre qu'il existe à ses yeux un sentiment louable d'indépendance, à côté des passions criminelles qui se voilent trop souvent sous ce nom. D'ailleurs, résister aux *gouvernements de fait*, à l'usurpation, à l'invasion injuste d'un peuple étranger, ce n'est point se révolter contre l'ordre divin : c'est, au contraire, conserver l'obéissance que l'on doit à l'autorité véritable, c'est quelquefois s'immoler à un devoir héroïque.

Balmès, dans tout le cours de ce travail sur les doctrines politiques, s'est placé et maintenu à un point de vue d'une élévation extrême. Il observe que l'avénement du Protestantisme en Europe a été le signal, le point de départ d'une perturbation profonde dans les rapports entre ceux qui gouvernent et ceux qui obéissent. Interrogeant les doctrines qui ont eu cours dans les écoles catholiques, il démontre que le principe d'une liberté sage y fut enseigné avec une force qui alla croissant ou décroissant, selon la mesure du respect qu'obtenait, de la part des peuples chrétiens, le précepte de l'obéissance [1]. Ainsi, dans les pays que l'hérésie protestante n'a point entamés, notamment en Espagne, les doctrines les plus généreuses en matière de liberté n'ont pas cessé d'être

[1] On remarquera ci-après les vives clartés que M. le marquis de Valdegamas a jetées sur cette vérité, l'une des plus importantes de la science de l'histoire.

professées jusqu'à nos jours. A propos de l'Inquisition, Balmès cite un acte par lequel l'autorité ecclésiastique d'Espagne maintint en présence de Philippe II, des maximes qui établissent et garantissent la juste dignité des peuples.

Quel spectacle, au contraire, se présente à nous dans le reste de l'Europe! Doctrines, enseignements, actions, tout y révèle le désordre, tout y manifeste la lutte, la contradiction, l'anarchie. La plupart des pays protestants acceptent l'autorité la plus absolue ou passent alternativement de l'état de rébellion au régime du despotisme. L'Angleterre fléchit sous des volontés tyranniques et déshonorantes. Henri VIII usurpe les droits de l'Église et foule aux pieds les traditions de liberté. Élisabeth marque son règne par des taches sanglantes. Quelques années après, une réaction sauvage du principe populaire fait, pour la première fois, rouler la tête d'un roi sur l'échafaud. Les Stuarts, rétablis, sont chassés de nouveau. La France, de son côté, est emportée, durant le cours de trois siècles, des excès de la démagogie aux excès de l'autocratie royale. D'une part, Calvin, Jurieu divinisent, pour ainsi dire, l'indépendance individuelle; de l'autre, des louanges presque idolâtriques sont décernées à Louis XIV. Enfin, la philosophie du dix-huitième siècle vient couronner l'œuvre du Calvinisme, et la révolution française tranche un demi-million de têtes. Tel est le

tableau qui se déroule à nos regards dans la partie du monde que le Protestantisme a soustraite plus ou moins à l'empire des maximes catholiques.

En recherchant quelle est la doctrine politique du Catholicisme, Balmès témoigne une certaine défiance à l'égard de cette école d'écrivains dont Bossuet a été le représentant le plus illustre. Afin de faire connaître l'enseignement de l'Église dans toute sa pureté, il consulte de préférence les écoles d'Italie et d'Espagne. Il semble craindre que les leçons de l'École française n'aient été inspirées par la vue des périls pressants auxquels, depuis trois siècles, notre société s'est trouvée exposée. Ainsi la proximité de nos dissensions civiles aurait introduit le trouble jusque dans le sanctuaire où s'instruisaient nos docteurs.

On ne saurait blâmer la circonspection de Balmès. Toutefois il convient de reconnaître que le spectacle même des désordres auxquels la France a été en proie, communique à quelques-uns de nos écrivains, à Bossuet en particulier, des lumières et une énergie sans égales, lorsqu'il s'agit de mettre en relief le précepte de l'*obéissance* et le caractère divin de l'autorité. Le plus grand nombre des écrits de Bossuet, notamment son *Discours sur l'histoire universelle,* révèle d'ailleurs une concordance habituelle et intime de sa pensée avec celle des docteurs d'un autre âge ou d'une autre patrie. Si son regard semble perdre par moments

quelque chose de son indépendance et de sa sérénité, c'est une ombre qui passe vite : ordinairement ce regard perce les voiles de l'erreur avec une force irrésistible, ou s'élève avec une admirable majesté dans les splendeurs du vrai. De nos jours M. de Maistre a mis les qualités les plus précieuses du génie français au service de la vérité catholique, restée plus sereine, plus éclatante par delà les monts. Quant à M. de Bonald, Balmès ne pouvait, sans s'écarter de l'objet de son livre, l'accompagner dans ses recherches sur l'essence mystérieuse des formes diverses des gouvernements.

XIV

Influence du Catholicisme sur les Lettres. — Conclusion.

Grâce à des travaux qui sont, pour plusieurs écrivains de notre siècle, autant de titres d'honneur, l'influence que le Catholicisme a exercée sur le développement des sciences et des lettres n'est plus contestée par aucun esprit de bonne foi. Balmès, dans la dernière partie de son livre, développe et complète les indications données, sur ce sujet, par ses prédécesseurs.

Dès les premières lignes de notre analyse, nous avons fait connaître la pensée qui résume et clôt

l'ouvrage entier sur le *Protestantisme*. Quant aux *Observations sur les biens du clergé*, elles nous paraissent suffisamment connues par ce qui en est dit en divers endroits de notre travail.

Écrits politiques [1]. — Pio IX [2].

I

Vues sur l'Histoire d'Espagne depuis cent ans.

Nous avons déjà dit que la collection des *Écrits politiques* de Balmès, outre les principaux articles publiés par lui dans ses Revues de Barcelone et de Madrid, contient l'opuscule intitulé *Considérations politiques sur la situation de l'Espagne*. C'est un Mémoire qu'il importe de consulter, si l'on tient à pénétrer le sens intime des événements que présente de nos jours l'histoire de ce pays. Malheureusement ce petit ouvrage n'est pas exempt d'un défaut trop général dans les improvisations politiques de l'auteur : la *prolixité*. Voici le résumé de quelques pages de cet écrit, qui forment une introduction naturelle au tableau des opinions de

[1] *Ecritos politicos*, 1 tome in-4° esp. à 2 colonnes, 800 pag. Madrid, 1848.

[2] Une brochure de 150 pages. Madrid et Paris.

Balmès sur les principaux points de la politique de son pays:

« Pendant un long cours de temps, à dater du premier tiers du seizième siècle, l'Espagne se trouva dans une position exceptionnelle, qui la tint séparée, pour ainsi dire, de tout le reste de l'Europe. Innovations religieuses, suivies de guerres civiles sanglantes ; bouleversements politiques ; controverses passionnées sur les questions les plus hautes, les plus délicates ; révolutions immenses dans les idées philosophiques : tel fut le tableau que présentèrent les nations européennes. L'Espagne, pendant ce temps, demeurait dans un repos profond. Tant d'agitations, d'effervescence, de secousses autour de ses frontières ne parvenait pas même à lui faire éprouver un ébranlement.

« A la mort de Charles II, les champs de l'Espagne devinrent une arène où l'héritage de la maison d'Autriche fut disputé par les puissances européennes. Notre sol fut le théâtre d'une guerre de succession longue et acharnée. Le séjour des soldats étrangers, un contact intime et permanent avec la France qui, dès lors aussi bien qu'aujourd'hui, pouvait être considérée comme le cœur de l'Europe, la grande part acquise à l'influence française sur nos destinées, en un mot tous les résultats d'un mouvement si profond devaient être le germe, le prélude d'un avenir nouveau. Pour se rendre compte du changement survenu en Es-

pagne à cette époque, il suffit de comparer le règne de Charles II avec les règnes de Philippe V et de Ferdinand VI.

« A la vérité, on n'aperçoit d'abord qu'un petit nombre de réformes dans l'administration et le début d'une ère littéraire nouvelle. Mais tout se trouve uni dans la société par des liens intimes et délicats. Ce moment était précisément celui où la science humaine prenait en Europe un caractère dangereux. Détournée de son objet, oublieuse de son origine, la science quittait sa direction première et s'arrogeait des facultés illégitimes. (Ici Balmès présente le tableau de la philosophie française au dix-huitième siècle.) Il poursuit : Les choses ne pouvaient se passer de la même manière en Espagne. Chez nous les institutions, vigoureuses par elles-mêmes, avaient été fortifiées par une longue durée. Un degré extraordinaire de consistance et de fermeté était acquis aux idées et aux mœurs par l'effet naturel d'une habitude longtemps invariable. Le caractère national, grave et sévère, s'ajoutait à ces causes diverses. L'Espagne se trouvait environnée d'un mur de bronze qui devait amortir longtemps les coups de l'agression.

« Considérez le trône de Charles III. Voyez-le environné de majesté et de puissance. Les lettres, les sciences forment à l'entour un cercle étincelant. Dans cette cour brillante, chaque progrès de l'esprit est accueilli avec un enthousiasme juvénile.

Cependant ne distinguez-vous pas, mêlées à ces clartés, quelques lueurs singulières, nouvelles, inconnues. Sans aucun doute, le candide monarque s'imagine que c'est un reflet éblouissant des pierreries qui scintillent sur sa couronne.....

« Enfin, la révolution française éclate; il n'est plus possible que l'Europe reste paisible sur ses antiques fondements. L'influence de cet événement prodigieux devait se faire sentir en Espagne. Néanmoins l'état des idées et des mœurs était tel, au sein de la nation, que l'esprit de nouveauté, loin de s'étendre aux masses, n'avait pu former, dans aucune classe, un parti redoutable par lui-même. S'il eût été possible de prévenir la secousse produite par l'invasion française de 1808, probablement les innovations de tout genre se seraient trouvées ajournées jusqu'à une époque fort éloignée.....

« Quoi qu'il en soit, le cri d'alarme est jeté. Seul, sans roi, sans gouvernement, sans chefs, le peuple espagnol se lève, tel qu'un athlète. Ce peuple qu'on croyait si faible, si avili, écarte de son front le joug sous lequel on voyait s'agenouiller les partisans enthousiastes de l'égalité; il brise les chaînes qui tenaient l'Europe captive. Et cependant, peuple aussi malheureux qu'illustre! tant de valeur, tant d'héroïsme allait être pour toi le commencement d'une longue suite de désastres.

« L'envahisseur devait chercher, dans le sein

de la nation, tous les moyens propres à dissoudre l'esprit public et à faciliter la conquête. D'un autre côté, dans la nation elle-même, tout élément qui se trouvait en antipathie secrète avec l'esprit dominant, devait se manifester, sortir de son inaction. Ces éléments hostiles, séparés jusque-là, se cherchèrent en effet d'un bout à l'autre de l'Espagne. Ils se mirent ensemble à l'écart, ils formèrent une force distincte dont la nature et la puissance se révélèrent de plus en plus. Chaque fois que je réfléchis sur les effets produits en Espagne par l'invasion française de 1808, une comparaison se présente à mon esprit. Il me semble voir un liquide dans lequel un nombre considérable de molécules appartenant à des corps hétérogènes, est tenu en dissolution. Si vous supprimez la cause qui les sépare, ces molécules se cherchent à l'instant, se rapprochent et se déposent au fond du vase : or, on sait que ce phénomène est déterminé par un mouvement brusque imprimé au vase, ou par la présence d'un corps étranger.

« Les bornes de cet écrit ne me permettent pas même d'esquisser les événements qu'on vit dès lors se succéder. Il suffit de dire que la philosophie du dix-huitième siècle eut, à dater de ce moment, une chaire ouverte en Espagne, dans les journaux; on entendit en même temps, dans l'assemblée de Cadix, un écho misérable de l'Assemblée Constituante de France. Enfin, pour compléter la parodie

et achever de tout empoisonner, les disciples de Port-Royal se mirent aussi en campagne.

« La précipitation, l'étourderie des novateurs pouvaient-elles se substituer tout à coup à la gravité des pensées castillanes, sans amener un conflit? Voit-on deux ennemis irréconciliables se rencontrer face à face sans qu'une lutte acharnée s'engage entre eux? L'Espagne était éminemment monarchique, on lui imposait une constitution essentiellement démocratique; elle était religieuse, on venait, sous ses yeux, prodiguer à la religion l'injure et la moquerie. Ni la France, ni aucun autre pays ne s'était trouvé dans des circonstances pareilles à celles que je viens de décrire. De là une différence capitale entre notre révolution et celles qui ont agité les autres nations de l'Europe. Chez nous, loin d'être acclimatée sur le sol, la révolution trouva tout soulevé contre elle. Ce génie étranger ne put prendre pied sur la terre d'Espagne qu'à la faveur du trouble et des préoccupations causées par la guerre de l'Indépendance. La révolution, en Espagne, fut une *véritable surprise*.

« Pour expliquer les anomalies qui s'offrent dans l'histoire de la révolution espagnole, il importe de se placer au point de vue que nous venons d'indiquer. Dès lors on comprendra comment il suffit d'un souffle pour faire disparaître, en 1814, la constitution de 1812; comment cette constitution, rétablie en 1820, rentra de nouveau dans le

néant au seul aspect d'une armée de conscrits français. Plusieurs tentatives essayées dans les années suivantes n'eurent pas plus de succès. On aurait dit des torches jetées dans une atmosphère où leur flamme ne saurait trouver d'aliments; à peine entrées dans cette atmosphère, elles s'éteignent aussitôt.

« De là une singularité remarquable qui distingue la révolution d'Espagne de celle de France. En France, la révolution fut subjuguée par un dictateur, puis vaincue par les armées de l'Europe; et cependant, si l'on y fait attention, la révolution dans ce pays ne disparut jamais complétement. Elle a survécu, sur ce sol, dans certaines institutions qu'elle-même avait engendrées, et dans le respect accordé aux faits qu'elle avait consommés. Chez nous, au contraire, l'ère constitutionnelle paraît et disparaît comme un météore. Quelques coups de tonnerre ébranlent l'atmosphère, on voit briller quelques éclairs; mais la tempête n'a rien laissé après elle; l'ordre ancien s'est rétabli; rien ne subsiste de l'édifice éphémère que la révolution avait élevé.....

« Cependant, quelle que fût l'opposition générale, un noyau plus ou moins homogène s'était formé, autour duquel toutes les idées, toutes les sympathies qui ne s'accordaient point avec les vues du gouvernement, venaient peu à peu se grouper. Le parti royaliste continuait d'exercer l'auto-

rité; mais son langage, sa façon d'agir laissaient deviner le péril dont il se sentait menacé. La naissance de la princesse des Asturies (aujourd'hui la reine Isabelle) vint donner à toutes choses une face nouvelle. Cet événement écartait du trône un prince sur lequel reposaient les espérances d'un grand nombre de royalistes. Dès lors une scission s'opérait parmi les hommes dévoués à la monarchie. Il fut facile de prévoir que le prince exclu de la couronne, n'aurait qu'un appel à faire entendre pour rallier autour de sa cause une multitude de défenseurs.

« Ainsi la guerre de succession se compliqua d'une guerre de principes; chaque branche du tronc royal représenta un ordre d'idées distinct. La mort d'une reine, le mariage d'un roi, la naissance d'une princesse, la maladie du monarque, l'illusion qui fit croire à sa mort prochaine, son existence prolongée une année de plus, tout se combina d'une manière surprenante pour amener ce résultat. En descendant au tombeau, Ferdinand VII laissait l'Espagne dans la situation la plus critique.

« Le ministre habile qui conduisait les affaires à cette époque, M. Cea Bermudez, ne pouvait se dissimuler que le trône d'Isabelle était placé sur le cratère d'un volcan. Il était de la plus haute importance que la cause de la jeune reine ne parût point séparée des intérêts les plus chers à la généralité de la nation. M. Cea le comprit. De là

son manifeste célèbre, en date du 3 octobre. Si, à la mort du roi, le gouvernement eût témoigné le moindre penchant vers des institutions libérales, l'explosion des sentiments hostiles à ce gouvernement eût été beaucoup plus universelle et beaucoup plus terrible; difficilement la royauté nouvelle eût échappé à une ruine définitive. Pendant la guerre qui survint, voulez-vous mesurer à chaque moment le plus ou moins de probabilité du triomphe de don Carlos? Voyez quelle est, à ce moment même, l'exagération des idées révolutionnaires et la violence du gouvernement de Madrid, et soyez sûr que la cause de don Carlos s'est améliorée, fortifiée, en raison directe de cette exagération et de cette violence.

« Ce que nous venons de dire suffit pour faire entendre jusqu'à quel point le principe identifié avec la cause de don Carlos était enraciné dans le sol. Remarquez, de plus, un fait qui s'est reproduit sur tous les points du territoire où la guerre civile a été portée. Les partisans de don Carlos ont pu manœuvrer en tous lieux avec une liberté entière. Un seul carliste, armé de son fusil, parcourait sans péril une vaste étendue de pays, et allait toucher impunément les murailles de chaque ville fortifiée, tandis que les troupes de la reine, pour se transporter à une distance de quelques lieues, se voyaient obligées de se présenter en force, et quelquefois de former une armée entière. Sept ou huit mille car-

listes campaient dans une contrée aussi pauvre, aussi stérile que les rochers qui l'environnaient; ils y trouvaient à vivre pendant de longs mois. Une armée de la reine, dans le même pays, devait se replier sur un point fortifié, dès l'instant que ses provisions de campagne étaient épuisées. La moindre déroute, suivie d'une dispersion, suffisait pour anéantir chaque division des troupes d'Isabelle; les carlistes, au contraire, dispersés à chaque instant, trouvaient à peine, le lendemain d'une défaite, le nombre de leurs soldats diminué. Demandez aux généraux de la reine s'il ne leur arrivait pas fréquemment de sentir autour d'eux une résistance sourde, mais puissante, une force secrète qui enlevait tout le profit de leurs triomphes, et aggravait au dernier point chacune de leurs défaites; au lieu que les bandes carlistes, sans cesse renaissantes, puisaient autour d'elles une vigueur qui réparait sur-le-champ leurs désastres.

« On a prétendu que l'attrait du pillage et le goût de la rapine devaient être considérés comme une des causes qui grossissaient les rangs carlistes. Il est certain, en effet, que la cause de don Carlos servit plus d'une fois de prétexte à des hommes dont le souci unique était de vivre sans loi ni frein, sort commun à toutes les insurrections. Mais cette raison est loin de suffire pour expliquer les succès de la cause carliste. Sans parler ici des autres provinces dans lesquelles l'insurrection s'est organisée

et maintenue, j'ai vu de près, j'ai connu les habitants des montagnes de la Catalogne. Je demande hardiment à quiconque s'est trouvé en contact avec eux, si leur probité, leur application au travail, leur éloignement de toute habitude de brigandage, laissent rien à désirer.

« Il est donc démontré que trente années d'efforts révolutionnaires n'avaient pu extirper le principe sur lequel s'appuyait la cause de don Carlos. Les circonstances mêmes qui ont accompagné le triomphe de la reine au dernier terme de cette longue guerre, ne sont point de nature à détruire la force de nos observations. Les conseillers de don Carlos avaient fait oublier à ce prince sa position véritable; ils lui persuadèrent d'être roi lorsqu'il lui suffisait d'être le premier soldat de son armée. Son quartier-général devint une cour, dans laquelle la dissension, la discorde finirent par détruire l'*unité,* c'est-à-dire le moyen le plus puissant pour parvenir au succès, moyen qui, précisément, se trouvait être par excellence un avantage propre au parti carliste.

« Mais si les représentants d'un principe n'ont point su remplir la mission qui leur était confiée, il ne s'ensuit pas que le principe même ait cessé d'exister. Ce principe a pu perdre sa force politique, en d'autres termes il peut être devenu impuissant à établir telle ou telle forme de gouvernement, à porter au trône telle ou telle famille;

mais il n'en subsiste pas moins comme principe moral et social. Ce principe est celui qui vient de soutenir parmi nous une lutte de sept années. Ce principe a des racines enfoncées profondément dans notre sol, des ramifications étendues au loin. On pourra le modifier, mais il faudra l'accepter comme un élément de gouvernement. Qu'on ne se fasse point illusion en considérant ces grandes armées sur pied, et ces chefs illustres qui marchent à leur tête. Les armées finissent par se dissoudre, parce que les lois de la politique et de l'économie le veulent ainsi; les chefs rentrent dans la vie privée ou descendent au tombeau. Au bout d'un certain temps, le sort de la nation espagnole demeurera confié exclusivement à l'empire de ses institutions et de ses lois : malheur à nous si ces institutions, si ces lois manquent alors de la sagesse et de la force nécessaires pour qu'elles atteignent leur grand objet! »

II

L'Espagne et le Catholicisme.

Les pensées de Balmès sur la politique de son pays resteraient privées de toute connexion entre elles et de toute base rationnelle, si nous ne faisions

connaître, avant toute chose, l'influence attribuée par lui au principe catholique sur les destinées de la patrie espagnole. Toute nation qui a été soumise longtemps à l'empire de la religion catholique, pensait M. de Lamennais en 1829, ne recouvrera la stabilité et la paix qu'en retournant au catholicisme. Balmès aurait inscrit sans hésiter cette maxime en tête de ses études sur la politique européenne. Lorsqu'il s'agit particulièrement de l'Espagne, la même maxime a besoin d'une modification. Façonnée comme tout le reste de la civilisation européenne par l'action du catholicisme, la société espagnole, plus que toute autre, a su rester fidèle à la loi de son développement et de sa grandeur. Au lieu de rappeler sa patrie aux traditions primitives de son histoire, le publiciste espagnol n'avait donc qu'à faire vibrer plus énergiquement des sentiments restés vivants dans les cœurs.

Afin de présenter un tableau complet des opinions de Balmès sur chaque point de la science politique, on nous permettra d'interroger du même coup d'œil divers chapitres de son livre sur *le Protestantisme* et la collection de ses *Écrits politiques*. Dans le chapitre intitulé *De l'avenir des Ordres religieux et de leur nécessité actuelle*, Balmès écrit ceci :

« Ces machines fumantes qui sortent de nos ports avec la rapidité d'une flèche, ces chars brû-

lants qui sillonnent les plaines, ces autres machines qui communiquent leurs mouvements à des ateliers gigantesques, tout cela est grand et admirable; mais déjà ces merveilles ne captivent pas plus notre attention que la généralité des autres objets qui nous environnent. L'homme sent qu'il est encore plus grand que ces machines et ces chefs-d'œuvre de l'art. Son cœur est un abîme que rien ne remplit. Donnez-lui le monde entier, et le vide restera le même. L'âme créée à l'image et à la ressemblance de Dieu, ne peut être satisfaite que par la possession de Dieu lui-même.

« La religion catholique signale ce vide immense. Au temps de la barbarie, elle se plaça parmi les peuples grossiers pour les conduire à la civilisation. Elle reste aujourd'hui parmi les peuples civilisés, pour les prévenir contre la dissolution qui les menace. Lorsque l'on aura examiné plus profondément l'organisation des peuples modernes; lorsque le temps, par des expériences terribles[1], aura jeté un jour plus vif sur la situation réelle des choses, on reconnaîtra que des erreurs, encore plus grandes qu'on ne le croit, ont été commises par rapport à l'ordre social aussi bien que par rapport à l'ordre politique. Déjà des épreuves douloureuses ont rectifié grandement les idées; mais cela ne suffit point encore.

[1] Ceci était écrit et publié en 1842.

« Les sociétés actuelles manquent évidemment des moyens qu'il leur faudrait pour faire face aux périls dont elles se trouvent pressées. La propriété se divise et se subdivise; tous les jours elle devient plus inconstante, plus mobile. L'industrie multiplie ses produits d'une manière effrayante. La société, touchant au terme d'une prétendue perfection, est sur le point de combler les vœux de cette école, aux yeux de laquelle il n'est point de but plus utile, plus grand à atteindre, que celui d'un développement immense des intérêts matériels. Mais il arrive que la misère s'est accrue dans la proportion même des produits. Ce vaisseau que nous voyons marcher si rapidement, vent en poupe et voiles déployées, court tout droit se briser sur un écueil. D'une part, l'accumulation des richesses, fruit du mouvement industriel, tend à l'établissement d'un système qui exploiterait au profit d'un petit nombre les sueurs et la vie de tous; d'autre part cette tendance même trouve son contre-poids dans des idées de nivellement qui attaquent plus ou moins ouvertement la propriété, l'organisation actuelle du travail, et la distribution des produits.

« A proprement parler, les classes aisées, telles qu'elles existent de nos jours, ne sont plus qu'un ensemble de familles sorties hier de l'obscurité et de la pauvreté, et qui marchent rapidement vers l'abîme duquel elles ont été tirées. Chez elles, rien de fixe ni de stable; elles vivent au jour le jour,

bien différentes de l'ancienne noblesse, dont l'organisation promettait de longs siècles de vie. Alors on pouvait suivre un système, et en effet on en suivait un; car ce qui vivait aujourd'hui était assuré de vivre demain. Les individus maintenant, comme les familles, se pressent d'accumuler pour jouir à l'instant de ce qui a été ramassé aujourd'hui même. Le pressentiment du peu de durée que doivent avoir les choses augmente le vertige. Le temps n'est plus où les familles opulentes s'efforçaient à l'envi de fonder quelque établissement durable, propre à perpétuer l'éclat de leur nom. Les hôpitaux ne sortent plus des coffres des banquiers, comme jadis des vieux châteaux.

« Il suit de ce que je viens d'exposer que le ressort de la bienfaisance manque à l'organisation sociale. Or, remarquez que l'administration n'y saurait suppléer. Lorsqu'on demande le salut de la société aux moyens purement administratifs, on s'évertue à faire une chose qui est en dehors des lois de la nature. L'administration ne constitue pas la société : elle suppose la société déjà existante et toute formée. Ce que nous venons de dire doit s'entendre aussi de l'éducation et de l'instruction de la classe la plus nombreuse. Toute école restera stérile, sinon nuisible, si elle n'est fondée sur la religion; or ce fondement ne sera que d'apparence et de nom, tant que la direction de l'école n'appartiendra pas au ministre même de la religion.

« En réfléchissant sur l'organisation des nations européennes, vous comprendrez que leur marche a été fausée par quelque cause funeste. Leur situation est tellement singulière, qu'elle ne peut être le résultat des principes d'où ces nations ont tiré leur origine et leur accroissement. Il est visible que cette multitude innombrable, que l'on voit au milieu de la société, disposant de toutes ses facultés avec une liberté entière, n'a pu, en l'état où elle se trouve, être comprise dans le dessein primitif de la civilisation. Lorsque l'on crée des forces, il faut savoir ce que l'on en fera, par quel moyen on leur communiquera le mouvement et la direction; sans quoi on ne prépare que chocs violents, agitation sans fin, désordre, destruction. Le mécanicien, qui ne peut introduire une force dans sa machine sans briser l'harmonie des autres moteurs, se garde bien de l'y faire entrer, et il sacrifie sans peine l'accélération du mouvement, la plus grande énergie de l'impulsion, aux exigences fondamentales de la conservation de la machine. On remarque, dans la société actuelle, cette force qui ne se trouve point en harmonie avec les autres.....

« Les hommes de ce siècle ne connaissent que trois forces pour diriger les masses : l'intérêt privé bien entendu, la force publique bien employée, l'amollissement des corps, suivi de l'affaiblissement de l'esprit. Ils regardent ces moyens comme

suffisants; mais la raison et l'expérience montrent assez que, loin d'être efficaces, ils sont dangereux: en vain imaginera-t-on de nouveaux expédients; en vain tracera-t-on des plans ingénieux, il est de toute nécessité que le monde se soumette à la loi de l'amour, s'il ne veut passer de nouveau sous le joug de la servitude [1]. »

Nous abrégeons ces pages à regret. Elles forment, dans le livre sur le Protestantisme, un chapitre entier. Par quelle aberration la plupart des nations de l'Europe ont-elles été entraînées vers l'abîme? et, au contraire, quelle force a retenu l'Espagne sur ce penchant fatal? On a lu, en différents endroits de notre travail, le parallèle établi par Balmès entre l'état moderne de la société française et celui de la société espagnole. Ce parallèle se reproduit à chaque instant sous sa plume:

« Quels sont les hommes qui, depuis 1830 [2], conduisent les destinées de la France? D'où viennent-ils? Où vont-ils? Quels sont leurs principes? Quelle est leur règle? Quelle est leur loi? Les résultats amenés au sein d'une grande nation par un siècle entier d'impiété et un demi-siècle de tentatives révolutionnaires, présentent un lamen-

[1] *El Protestantismo comparado con el Catolicismo*, cap. XLVII, *passim*.

[2] Malheureusement Balmès pouvait, avec la même justesse, indiquer une date plus ancienne.

table spectacle. Toute société a pour bases, d'une part, les principes de la religion et de la morale; de l'autre, une connaissance exacte de la nature du pouvoir et des rapports qui doivent exister entre le pouvoir et les sujets. Or, touchant la religion, quelle est la pensée des hommes qui président aux destinées de la France? A leurs yeux, l'indifférence religieuse est un progrès de la société. Ils ont banni Dieu de l'ordre social, ils ont déclaré que la loi est athée, et, ce jour-là, ils ont proclamé que leur patrie avait fait un pas immense dans la voie de la civilisation. Quel est leur sentiment par rapport au pouvoir civil? Ce pouvoir vient-il de Dieu, émane-t-il des hommes, est-il un simple résultat de la nature des choses? Quelles sont les conditions de sa légitimité? En répondant à ces questions, ces hommes parleront de tout, hormis de Dieu. *Volonté populaire, raison publique, expression des intérêts communs, nécessité sociale* : tel sera le thème varié de leur réponse, au fond de laquelle vous découvrirez simplement : la religion du *fait*, d'un fait que chacun d'eux s'efforce de modifier à sa guise et d'exploiter habilement à son profit[1]. »

Ici se déroule la série des maximes hypocrites par lesquelles le gouvernement issu de la révolution de juillet s'efforçait de masquer les

[1] *Escritos politicos*, page 105.

torts de son origine. A côté d'une anarchie morale que rien ne venait corriger, la France offrait le tableau d'un ordre matériel maintenu par le bras d'un gouvernement vigoureux. « Mais, demande Balmès, ce pouvoir, cimenté sur une révolution, rongé par des doctrines dissolvantes et miné par des conspirations permanentes, parviendra-t-il à durer? La monarchie de Juillet a-t-elle fermé le gouffre des révolutions? » On sait quelles réponses Balmès lui-même donnait à ces questions.

En Espagne, dans le même temps, il voyait le double principe de la monarchie et du catholicisme « survivre à tous les bouleversements, repousser tous les éléments de dissolution mis en action pour les ruiner..... Depuis les temps de Récarède, écrit-il dans ses *Considérations politiques*, le Catholicisme a été l'unique religion de l'Espagne. Sous cette influence, qui exerçait parmi nous un empire à peu près exclusif, se sont formées nos institutions, nos mœurs, nos lois. Tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, nous le devons au Catholicisme. Aussi, en Espagne, les seules idées religieuses, les seuls sentiments religieux, sont-ils les idées, les sentiments qu'inspire le Catholicisme. Le principe catholique, parmi nous, est tellement énergique, qu'il ne saurait partager le terrain avec aucun adversaire. L'Espagne ne connaît point ce sentiment semi-religieux,

semi-philosophique et littéraire, qui se nourrit des formules d'un Protestantisme vague et des inspirations d'une philosophie erronée ; sentiment qui n'a rien de cette jalousie avec laquelle une vérité éprouvée se défend contre l'erreur ; sentiment fort voisin de la froide indifférence. En Espagne, l'introduction subite du voltairianisme [1], en provoquant un combat acharné entre la religion catholique et l'impiété, a communiqué aux convictions catholiques une énergie extraordinaire, une promptitude extrême à s'inquiéter et à prendre l'alarme. »

Comme on le voit, les leçons d'une incrédulité grossière n'ont jamais obtenu en Espagne qu'un succès partiel et borné. L'irréligion, le scepticisme même n'ont pu réussir, dans ce pays, à former une école qui ait conquis la sympathie du public. « Parmi nous, dit Balmès, les paroles de l'incré« dulité sont tombées dans l'oubli, comme ces « pierres qu'un voyageur lance, en passant, dans « les eaux d'un lac solitaire [2]. »

En empruntant les formes prudentes et polies dont l'école *doctrinaire* de France avait su la revêtir, la philosophie du dix-huitième siècle devait s'accréditer plus sûrement en Espagne. Nous avons dit qu'une émanation lointaine des erreurs *doctrinaires*

[1] Principalement à l'époque de l'invasion française en 1808.
[2] *Escritos politicos*, p. 174.

se laissait reconnaître plus ou moins distinctement, mêlées aux pensées intimes du parti *modéré*. Toutefois, dès 1840, dans ses *Considérations politiques*, Balmès ne craint pas d'écrire ceci : « Une « telle doctrine peut présenter en France plus ou « moins de danger, mais, parmi nous, elle est in- « applicable : y persister, serait prolonger inutile- « ment notre inquiétude et nos malheurs. Les « hommes qui en sont imbus solliciteraient vaine- « ment la mission de cicatriser les plaies de la « patrie, s'ils n'achevaient de dépouiller le reste « des préjugés contractés par eux à l'école du « dix-huitième siècle. Qu'ils mettent enfin de « côté toute indécision, toute pusillanimité. Nos « croyances exigent un respect sincère. La nation « veut être assurée que l'injustice ne sera point « érigée en droit; elle ne permet pas que, sous « mille prétextes, nos institutions soient faussées. »

Dans son livre sur le Protestantisme, Balmès a eu l'occasion de marquer encore plus nettement les avantages politiques de l'unité maintenue au sein des croyances religieuses de l'Espagne. « Ce qui peut délivrer un peuple des tutelles intéressées, ce qui peut assurer sa véritable indépendance, ce sont les idées grandes et généreuses enracinées profondément dans les esprits; ce sont les sentiments gravés au fond des cœurs par l'action du temps, par l'influence d'institutions robustes, par l'antiquité des coutumes et des mœurs; c'est enfin

l'unité des pensées religieuses, qui fait d'un peuple un seul homme. Chez un tel peuple le passé s'unit au présent, le présent à l'avenir. Alors naissent à l'envi ces transports d'enthousiasme qui sont la source des grandes actions. Alors abondent le désintéressement, l'énergie, la constance.

« Il ne serait pas impossible [1] qu'à la faveur de l'un des ébranlements qui fatiguent notre nation malheureuse, on vît s'élever parmi nous des hommes assez aveugles pour tenter d'introduire dans notre pays la religion protestante. Le jour où elle prétendrait au *droit de cité,* l'opinion nouvelle se présenterait sous un air modeste, sollicitant uniquement le droit d'habitation, au nom de la tolérance et de l'hospitalité; mais bientôt son audace s'accroîtrait, elle réclamerait d'autres droits, on la verrait disputer le terrain pied à pied à la religion catholique. L'aversion avec laquelle les peuples regarderaient la prétendue réforme serait, qu'on n'en doute pas, accusée de rébellion; les pastorales des évêques, qualifiées de suggestions insidieuses; le zèle de nos prêtres, traité de provocations séditieuses. Au milieu des efforts des uns et de la résistance des autres, nous verrions se renouveler plus ou moins les scènes de temps qui ne sont plus. Il ne faut pas oublier que lorsqu'il s'agit de religion, en Espagne, on ne peut

[1] Balmès écrivait ceci au temps de la domination d'Espartero.

compter sur la froideur et l'indifférence que d'autres peuples montreraient de nos jours dans le cas d'un conflit. En Espagne les sentiments religieux sont encore profonds, vifs, énergiques. Le jour où on les combattrait de front, l'Espagne éprouverait une secousse aussi universelle que rude. Tous les hommes qui sentent battre dans leur poitrine un cœur espagnol, doivent se mettre d'accord pour empêcher qu'une main funeste ne jette sur notre sol cette semence de discorde éternelle[1]. »

Tels sont les traits sous lesquels se présente à nos yeux cette unité précieuse conservée au sein de la société espagnole. Aussi, de la même main qui vient de tracer ce tableau, Balmès a-t-il la joie d'écrire les lignes suivantes : « Les idées communistes, si « fort répandues dans d'autres pays, sont absolu- « ment inconnues en Espagne. Parmi nous l'esprit « révolutionnaire ne dépasse point la sphère des « intérêts politiques. Notre société reste encore à « l'abri de cette immoralité, de cette irréligion « qui, dans d'autres contrées, ont pénétré jus- « qu'aux rangs les plus infimes, par le moyen « d'écrits pestilentiels. D'ailleurs les masses po- « pulaires en Espagne ne sont point soumises aux « causes profondes de malaise qui troublent plu- « sieurs des pays les plus avancés dans la civili- « sation. »

[1] *El Protestantismo comparado con el Catolicismo*, cap. XII

III

Opinion sur la Monarchie.

« Dès le premier regard que l'on jette sur la société espagnole, une institution politique apparaît placée au-dessus de toutes les autres et couronnant l'édifice : cette institution est la monarchie. Pour ma part, je suis profondément convaincu qu'il importe éminemment de consolider, de fortifier cette institution, et que notre système politique doit être développé, *autant que possible,* dans le sens de la monarchie. Le péril qui menace les sociétés modernes n'est point la servitude, mais l'anarchie; elles sont poussées vers l'anarchie tout à la fois par leur organisation matérielle et par leur état moral. Les derniers restes de la féodalité, aussi bien que l'esclavage antique, se trouvent abolis. Le niveau a été passé sur les distinctions hiérarchiques. Les classes diverses de la société sont à peu près confondues. Une réunion immense de forces individuelles, agissant toutes à la fois, se présentent de front, sur une même ligne. Ces forces doivent être dirigées, sans quoi il en faut attendre des secousses formidables; d'un autre côté, elles ne sauraient être dirigées que par une action rapide, énergique, et en même temps d'une

douceur extrême. Depuis longtemps, déjà, les sociétés européennes s'acheminaient vers cet état. Or, comme une providence veille à donner satisfaction aux grandes nécessités sociales, nous trouvons la monarchie établie partout en Europe, sous des formes diverses, avec une autorité plus ou moins restreinte, mais présentant partout le caractère d'une institution vivifiante et tutélaire, réunissant les meilleures conditions possibles pour constituer un gouvernement. Oui, telle qu'elle a existé chez les peuples chrétiens (chez ceux-ci seulement), la monarchie a résolu le problème difficile de gouverner de vastes nations, au sein desquelles les intelligences ont tout leur développement, les passions toute leur effervescence; nations composées uniquement d'hommes libres, jaloux de leur dignité.

« Voilà pourquoi on a vu les peuples européens tendre instinctivement vers la monarchie, s'efforcer de l'établir chez eux lorsqu'elle n'y existait pas, la consolider si elle était vacillante, l'étendre lorsqu'elle se trouvait trop circonscrite, la restaurer par des efforts pénibles, toutes les fois qu'ils en ont été privés momentanément.

« En Angleterre, les révolutions les plus longues, les plus profondes, ont mis à l'essai tous les systèmes, toutes les idées; la monarchie a surnagé. Elle s'est affermie de nouveau; et, dans ce pays, au milieu d'une liberté portée au plus haut

point de développement, le trône demeure, environné de respect et de splendeur.

« Un autre phénomène, exclusivement propre aux peuples chrétiens, est le *sentiment monarchique*. Ce sentiment, qui se marie d'une façon admirable avec celui de la dignité personnelle, forme une source abondante d'inspirations généreuses, un ressort qui meut les cœurs aux grandes actions. Lié intimement à l'amour de la patrie, il rend non-seulement supportables, mais doux, les liens de l'obéissance. Ce sentiment, qui ne présente rien de commun avec l'humiliation abjecte des esclaves de l'Orient, n'a pas seulement pour objet l'institution de la monarchie, mais, de plus, la conservation des familles royales. Un certain nombre de races royales et de familles illustres, dont le berceau est couvert de l'obscurité des siècles, a été légué en héritage par l'Europe ancienne à l'Europe moderne; legs funeste, si l'on prend l'avis d'une philosophie mesquine et aride, mais, en réalité, legs d'un prix infini. Dans les grandes institutions, rien ne s'improvise. Pour occuper le faîte de la société, il faut des personnages couverts d'un voile mystérieux. Sauf le cas où la Providence délègue un génie privilégié afin d'accomplir quelque rare dessein, un homme ordinaire ne saurait tout à coup se transformer en roi. Pour les Provinces-Unies, ce ne fut point un avantage médiocre de trouver sur leur propre sol la maison d'Orange,

qui, de façon ou d'autre, se trouva en mesure de suppléer la royauté. Lorsque la révolution de 1830 eut expulsé du trône de France la branche aînée de la maison de Bourbon, la France put rendre grâces à Dieu d'avoir placé sous sa main la maison d'Orléans. Enfin, certaines nations d'Amérique n'auraient pas souffert si longuement et ne verraient pas devant elles un avenir si sombre, si, le jour où elles secouèrent la domination européenne, quelques familles, préparées au trône par leur ancienneté et leur illustration, s'étaient rencontrées sur le continent nouveau. Les regards se seraient fixés naturellement sur ces familles. On les aurait élevées à la dignité suprême, et des torrents de sang eussent été épargnés. Vérités liées à certains mystères du cœur humain, et dignes des méditations profondes du philosophe.

« Ce sentiment monarchique, qui existe chez toutes les nations de l'Europe, se retrouve en Espagne, et non dans un degré commun; il y est vif, énergique. Ce sentiment, chez nous, s'appuie sur les idées religieuses. Fortifié, comme ces idées mêmes, par un long cours de temps, il se rattache aux plus grands souvenirs de notre nationalité. Partout où s'exprime librement la pensée du peuple espagnol, le sentiment monarchique se manifeste avec une vivacité extrême. Il s'est perpétué à travers tous les bouleversements. C'est ce sentiment qui a sauvé le trône aux époques critiques de notre histoire, et préservé

la révolution espagnole de ces attentats contre la majesté royale, dont plusieurs peuples se sont souillés..... Ce sentiment, conservé dans le cœur de la nation espagnole, est un préservatif contre de grands maux, et un germe duquel peuvent sortir des avantages précieux..... Le seul péril qui nous menace, je le répète, est l'anarchie. C'est là l'écueil sur lequel iront se briser peut-être les sociétés européennes[1]. »

A chaque page des *Écrits politiques*, Balmès consigne une expression nouvelle de sa confiance dans l'institution monarchique. Ce n'est pas qu'il se dissimule les inconvénients attachés à cette institution. Il les connaît, il les envisage, il ne craint pas de les signaler; mais, à ses yeux, ces inconvénients ne sauraient entrer en balance avec les avantages que la monarchie présente.

« Au regard d'une philosophie superficielle, la monarchie héréditaire est une ineptie. Au regard d'une philosophie profonde, c'est une des idées les plus grandes et les plus fécondes de la science politique. Le sophisme, les vaines subtilités appuient le premier de ces sentiments; le second a pour lui l'histoire, l'expérience, le bon sens et la connaissance du cœur humain. « Pourquoi les peuples seraient-ils privés du droit d'élire leur chef? Pourquoi seraient-ils exposés à subir l'autorité d'un homme quelquefois méchant, d'autres

[1] *Consideraciones politicas*, cap. XVII.

fois imbécile. » Tel est le langage du sophisme. La saine raison répond que ces maux, même portés à l'extrême, sont moindres que les maux produits par les fluctuations d'un État républicain ou d'une monarchie élective. « Pourquoi, du moins, ne changerait-on pas plus fréquemment les familles régnantes? » En premier lieu, parce qu'une famille royale ne s'improvise pas. En second lieu, parce que la moindre substitution, lors même qu'il se trouverait dans la nation plusieurs familles aptes à la couronne, ne saurait avoir lieu sans des inconvénients fort graves. Tout ce qui affecte les races royales est d'un intérêt national. Pour ces races il n'existe pas d'affaires de famille proprement dites. Leurs joies sont célébrées par des fêtes nationales, leurs deuils accompagnés d'un deuil public. Et cela n'est point une flatterie des peuples. C'est simplement vérité, et vérité profonde [1].

« Si la monarchie héréditaire, telle qu'elle existe en Europe, a une action si douce; si elle exerce une influence si bienfaisante; si le repos et la félicité des peuples sont attachés si étroitement à la stabilité du trône, c'est que dans l'institution monarchique tout se trouve combiné de telle sorte que l'homme couronné est sans inquiétude, l'institution elle-même sans péril, l'ambition sans objet..... Le problème du pouvoir public porte sur sur trois points : premièrement l'ordre, seconde-

[1] *Escritos politicos*, page 617.

ment la stabilité, troisièmement la bénignité dans le pouvoir. L'institution monarchique répond d'une manière admirable à ces trois conditions. Pour maintenir l'ordre, des ressources immenses sont déposées entre les mains du monarque. La stabilité se trouve garantie, puisque toute porte est fermée à l'ambition, non-seulement dans le présent, mais encore, grâce à l'hérédité, dans l'avenir. Le pouvoir enfin est porté à la bénignité par cela seul qu'on l'a placé en dehors des passions communes. Quelle cupidité peut exister chez un homme qui possède tout? Quelle envie peut atteindre le cœur d'un prince entouré à chaque instant d'une sorte de culte? Aussi l'histoire des nations modernes au sein desquelles la monarchie a eu tout à la fois une grande extension et une extrême solidité, nous montre-t-elle fréquemment des souverains faibles, rarement un prince méchant. Tout, en effet, autour des princes, semble combiné, de nos jours, pour porter leur cœur à la mollesse plutôt qu'à la méchanceté[1]. »

« Les nations qui ont été soumises longtemps à l'unité de la monarchie héréditaire, écrit Balmès en un autre endroit, présentent un phénomène digne d'attention. Au sein des révolutions les plus profondes, elles conservent la force de se réorganiser, sans que leur indépendance se perde ni même s'altère. Que serait de nos jours l'Espagne

[1] *Escritos politicos*, page 93.

privée d'un trône héréditaire, de cette institution si puissante pour neutraliser les éléments du mal? — Et cependant, par l'effet des circonstances, le trône conserve à peine, en Espagne, autre chose que la force impalpable contenue dans des souvenirs et dans des espérances! — Nous verrions se reproduire parmi nous les tristes scènes que présentent nos anciennes colonies d'Amérique, où le pouvoir passe de main en main, sans parvenir jamais à s'affermir ni à se fixer nulle part[1]. »

Ainsi Balmès, le cœur navré au spectacle de la révolution continue qui ravage sa patrie, invoque la monarchie comme un principe de salut ou un principe de résurrection. Il veut que la monarchie reprenne sa prépondérance ancienne. Il l'engage à se fortifier en ralliant les dévouements qui se sont écartés pour accompagner sur les champs de bataille et dans l'exil un prince dans lequel, aux yeux d'une multitude d'Espagnols, se personnifiait le principe de l'hérédité royale. Lorsque le trône sera rétabli dans toute sa majesté, il lui demandera des actes qui réparent courageusement les brèches faites à la moralité publique. Balmès, nous dit un de ses biographes, s'indignait à la vue des fortunes scandaleuses qui s'improvisaient en Espagne à la faveur de la révolution. Il aurait voulu qu'un gouvernement véritablement national vérifiât ces opulences au creuset d'une

[1] *Escritos politicos*, page 125.

justice sévère. Le même biographe nous le peint ému de colère et transporté par une brûlante éloquence, lorsque, dans ses entretiens, se présentait l'occasion de décrire la démoralisation politique et morale dans laquelle une partie de l'Espagne était tombée.

D'un autre côté, Balmès sentait trop vivement les avantages et la puissance de l'*unité*, pour hésiter dans le choix d'une forme de gouvernement. Intelligence vive, volonté arrêtée, il comprenait que les grandes idées, pour exercer une action sur la société, sont tenues de prendre corps au moyen d'une institution. Or, l'*unité* est un principe de force et de durée pour une société. Cette loi d'unité, que Balmès proposait aux intelligences et aux actions, comment ne l'aurait-il pas voulue dans le gouvernement? L'institution monarchique a le double mérite de rassembler toutes les forces en une seule main, et de perpétuer l'unité de pouvoir à travers le temps, en liant par l'hérédité les générations les unes aux autres. Un soir, à Madrid, se promenant avec don Benito Garcia de los Santos, il confiait à cet ami ses méditations sur l'*unité*. Insensiblement son langage s'anima. L'enthousiasme vint redoubler les facultés de son esprit. Un discours admirable s'épancha de ses lèvres. « Jamais, disait-« il ensuite à son jeune ami, je n'ai senti comme « en ce moment la force de l'*unité*. » Dans l'esprit de Balmès, la notion de l'unité n'avait rien d'étroit

ni de tyrannique. Cette intelligence s'élevait au point culminant des vérités diverses. Elle les coordonnait entre elles et les résumait en les contemplant à leur sommet, sans les confondre, sans méconnaître les variétés infinies que l'auteur même et le chef de l'unité, Dieu, s'est plu à établir entre toutes choses. Quelques pages des écrits philosophiques de Balmès, analysées plus bas dans notre travail, feront comprendre comment, dans cet esprit, la notion de l'*unité* se combinait avec la connaissance des phénomènes sans nombre qui se présentent à la pensée ou au regard.

IV

Observation importante.

Si, d'un côté, le sentiment de l'unité inclinait naturellement Balmès à préférer l'institution monarchique, d'un autre côté, le même sentiment, conçu dans un degré excellent et appliqué aux intérêts les plus élevés de l'humanité, l'empêchait d'attribuer à une forme quelconque de gouvernement une valeur excessive et une importance qui se serait trouvée peu conforme au plan des desseins providentiels.

On n'a pas oublié que tout pouvoir politique,

d'après Balmès, est d'un ordre conditionnel et présente un certain caractère d'infériorité, si l'on vient à le comparer à cette autorité souveraine, infaillible, instituée de la main de Dieu au faîte de l'édifice spirituel. Lorsque Balmès, à l'exemple des grands docteurs de l'Église catholique, assigne au pouvoir pontifical un rang supérieur à celui qu'occupe tout autre pouvoir ici-bas, c'est qu'il juge essentiel de marquer la hiérarchie qui règne entre l'ordre purement divin et l'ordre temporel. En effet, s'il est certain que Dieu a établi des lois d'après lesquelles l'intelligence et la volonté de l'homme gouvernent légitimement une société temporelle, il n'est pas moins certain que Dieu s'est réservé, sur chaque gouvernement et sur chaque acte de ce gouvernement, un droit souverain de contrôle et de révision.

Le marquis de Valdegamas, dans le discours qu'on lira ci-après, a jeté sur cette vérité un éclat extraordinaire. Dans un écrit plus récent, il a consigné une expression nouvelle de la même vérité. Après avoir montré que Dieu exerce ici-bas une action *directe*, *personnelle* et *souveraine* pour le salut de l'homme, M. de Valdegamas ajoute ceci : « Vico fut « sur le point de voir la vérité, et s'il l'eût vue, il l'eût « exprimée mieux que moi. Dans la variété infinie « des événements humains, il a cru découvrir un « nombre toujours fixe et restreint de formes po- « litiques et sociales. S'il fût entré plus profondé-

« ment dans les mystères catholiques, il aurait vu « que la vérité se trouve dans cette même propo- « sition prise à revers. La vérité réside dans l'i- « dentité substantielle des événements, voilée et « comme cachée par la variété infinie des formes. »

En parcourant les écrits politiques de Balmès, on comprend qu'il se sent à chaque instant en présence du gouvernement divin. De là le calme, l'impartialité que son esprit conserve au milieu des polémiques les plus animées. De là un cachet particulier imprimé sur chacun de ses jugements. Balmès converse sur les plus grandes choses qui soient au monde, la monarchie, le droit national, la liberté, avec la supériorité propre à un homme qui a coutume de considérer des choses d'un ordre encore plus relevé. A côté des pages dans lesquelles il vient d'exprimer en termes formels sa préférence pour la monarchie, nous lisons ceci : « Dieu n'a point fait la société tellement sté- « rile, qu'elle ne puisse se gouverner que d'une « seule façon et d'après un seul système. Pourvu « que l'on maintienne certains principes tutélaires « indispensables à tout état social, la raison, l'his- « toire, l'expérience nous enseignent qu'un gou- « vernement convenable aux intérêts et au repos « des peuples, peut être établi sous telles ou telles « formes différentes les unes des autres, etc., etc. »

En un autre endroit, il écrit la page suivante : « Deux principes en Espagne gardent une

« grande force : le principe religieux et le principe
« monarchique. Toutefois, il convient d'observer
« que le principe religieux l'emporte de beaucoup
« sur l'autre en solidité et en énergie. Bien que l'in-
« stitution monarchique en Espagne présente une
« vigueur extraordinaire, néanmoins il me paraît
« que les idées, par rapport aux formes politiques,
« n'ont point une fixité telle que la généralité des
« Espagnols ne consentît aux institutions mêmes
« que notre pays a repoussées avec tant de ténacité.
« Cette prépondérance du principe religieux sur
« le principe monarchique paraîtra naturelle, si
« l'on veut bien se rappeler que la monarchie en
« Espagne ne s'est point présentée sous une même
« forme aux différentes époques de notre histoire,
« ni dans toutes les provinces dont le royaume s'est
« formé. Les lois de la Castille, de l'Aragon, de la
« Navarre, de Valence, de la Catalogne, le recueil
« des *fueros*, des priviléges et libertés, le souvenir
« de certains événements célèbres, d'antiques
« usages conservés çà et là, rappellent à la mé-
« moire de l'Espagne que sa monarchie n'a pas
« été toujours aussi absolue, aussi illimitée qu'au
« temps de Charles III.

« Sans doute la monarchie absolue avait parmi
« nous des racines profondes; les mœurs de la
« nation s'étaient accommodées complétement à
« cette forme de gouvernement. Cependant il
« suffit des scandales du règne de Charles IV

« pour disposer le peuple espagnol à entendre « sans trop d'alarme, au commencement de la « guerre de l'indépendance, qu'il convenait de « fixer des barrières nouvelles à l'autorité royale. « A mon sentiment, si les hommes qui for- « mèrent en 1812 l'Assemblée de Cadix avaient « compris que la nation, lassée des excès du favo- « ritisme, n'entendait point pour cela se soumettre « à la tyrannie des philosophes, ni aux folles « maximes du dix-huitième siècle, ces hommes « n'auraient point vu le sentiment national se « dresser contre eux, et des torrents de larmes « et de sang eussent été épargnés à notre mal- « heureuse patrie. Telle est la source de nos « maux. Un mur de division a été élevé entre la « religion et la politique. Toute nouveauté est de- « venue synonyme d'impiété, toute réforme sy- « nonyme de destruction, toute liberté synonyme « de licence. Plus d'une fois ce peuple généreux, « que si peu de nations sauraient imiter, ce peuple « traité de barbare par de misérables *parleurs* « incapables de le comprendre, a dit : « Vous « voulez la liberté et des institutions politiques « nouvelles; soit. Mais prenez garde de me trom- « per, je connais ma force et je saurai l'em- « ployer[1]. »

[1] *Consideraciones politicas*, cap. XIV.

V.

De l'Aristocratie en Espagne.

« Il n'existe pas un seul pays au monde où les classes soient plus nivelées qu'en Espagne. Chez nous la plus haute noblesse ne jouit d'aucun privilége, ne se trouve séparée du peuple par aucune barrière sociale ni politique. Si tel ou tel noble, tel ou tel grand d'Espagne exerce une influence particulière, il ne doit point cette influence à ses titres, mais à sa richesse, à son savoir, aux mérites acquis par lui dans sa carrière. Qu'un homme sorti des derniers rangs du peuple possède des richesses égales à celles du grand d'Espagne, et des qualités rares, il occupera dans la société la même position; l'obscurité de son berceau ne le placera pas plus bas d'un degré.

« Les mœurs de l'Espagne sont entièrement d'accord avec cette organisation sociale et politique. Nos grands n'ont rien de la vanité des familles aristocratiques d'Angleterre et de quelques autres pays, lesquelles semblent se croire d'une autre espèce que le reste du genre humain. L'Espagne ne connaît point cette étiquette qui sépare ailleurs les classes les unes des autres, souvenir perpétuel de supériorité, ostentation des avantages de la naissance.

Chez nous, dans la conversation, les personnes d'un rang supérieur dispensent tout d'abord des formules cérémonieuses. Si elles ne s'empressaient de le faire, leur interlocuteur, afin de donner à l'entretien un tour plus libre, se croirait autorisé à les supprimer. Dans nos rues ou sur nos promenades, l'homme du rang le plus modeste ne craindra pas d'aborder le plus grand seigneur. En un mot, l'aristocratie de naissance n'existe que de nom, et l'aristocratie de mérite, si on la compare à celle des autres pays, se montre, de son côté, peu exigeante.

« Si l'on y fait attention, la révolution n'est pour rien là-dedans. Bien avant la révolution, on voyait les premiers postes de l'État confiés à des hommes d'une naissance fort obscure; ce qui, sous certains rapports, n'était pas sans de graves inconvénients. L'enseignement de tous les publicistes est qu'il faut à la monarchie l'appui d'une classe intermédiaire qui d'une part la soutienne, et de l'autre l'empêche de dégénérer en tyrannie. Cette classe intermédiaire a fait défaut en Espagne, et de là des maux nombreux. A la vérité le pouvoir du clergé la suppléait jusqu'à un certain point, ce qui n'empêche pas qu'un vide s'est fait sentir en Espagne, vide qui ne pouvait être rempli que par une aristocratie laïque. Notre monarchie s'est faite démocratique à l'excès, grand encouragement au despotisme des ministres et des favoris. La démocratie n'avait point autrefois assez de force

pour contenir les excès de l'autorité. Le monarque en abattant la noblesse et en appelant à lui le peuple, savait qu'il trouverait dans le peuple un serviteur, non un rival.

« Lorsqu'on s'occupera sérieusement de replacer notre société sur ses bases, il faudra, comme l'ont fait, comme le font tous les pays du monde, chercher des éléments qui puissent former une aristocratie. Le haut clergé et les grands propriétaires du sol sont les deux seules classes qui présentent un fondement solide. Nous ne disons pas que certaines fortunes d'une autre nature ne puissent honorablement se combiner avec la propriété du sol. Le mérite acquis pendant le cours d'une longue carrière, la capacité prouvée dans l'exercice de hautes fonctions, sont aussi des titres dignes d'attention. Cependant tout ceci ne doit être employé que d'une manière accessoire et en quantité restreinte, si l'on veut que l'aristocratie ne soit point altérée, détruite ou improvisée par le caprice d'un ministre.

« Puisque dans notre pays la naissance ne saurait être prise pour base unique d'une aristocratie, il faut avoir recours à la richesse. La richesse, d'ailleurs, est une aristocratie de tous les temps. Elle fournit le moyen de satisfaire les besoins de qui la possède, et permet de soulager les nécessités d'autrui. Ainsi, d'une part elle assure l'indépendance, de l'autre elle donne des clients. Le riche

aura des moyens d'influence auxquels le pauvre ne pourra prétendre; cette différence entre les fortunes marque d'avance l'inégalité qui se retrouvera, toutes choses étant égales d'ailleurs, entre l'influence de l'un et l'influence de l'autre. Le riche se trouve au-dessus des tentations, filles de la nécessité; or la faiblesse habituelle du cœur de l'homme oblige de demander à la richesse une garantie. Un des vices essentiels de notre constitution actuelle est que la richesse du pays n'entre pour rien dans le jeu de la machine politique. L'Espagne étant par-dessus tout un pays agricole, le rôle principal devrait être réservé chez nous à la propriété territoriale, aussi bien dans les municipalités que dans les corps législatifs. Il n'en est point ainsi [1]. »

Balmès, dans un autre écrit, revient sur cette question. « Former un banc de sénateurs héréditaires est assurément une idée profonde en politique. En général il est avantageux pour la tranquillité et le bien-être des États que certaines institutions, représentant les grands intérêts du pays, soient placées à l'abri des caprices de l'homme. Tout ce qui reste confié à la volonté humaine demeure dans un certain état d'instabilité; dès lors, plus de racines enfoncées profondément dans le sol, plus d'action s'exerçant d'une manière régulière et salutaire. Si cette vérité s'applique aux

[1] *Escritos politicos*, page 184.

peuples, elle s'applique aussi aux gouvernements. N'a-t-on pas vu des rois, aveuglés par l'orgueil, trompés par des adulateurs perfides, employer leurs prérogatives à saper les fondements mêmes du trône qu'ils prétendaient agrandir?

« Nous n'avons donc aucune objection à élever contre l'institution des sénateurs héréditaires, considérée en elle-même. Telle que l'*Estatuto* l'établissait, cette institution n'aurait peut-être pas rempli son objet. Nous avons dit précédemment que deux cent mille réaux de rente (environ cinquante mille livres de notre monnaie) nous paraissait peu de chose pour une dignité si élevée. Il ne s'agit point uniquement de soutenir le rang de *grand* d'Espagne, ni de sénateur; il ne s'agit pas même de présenter des garanties d'indépendance; il faut, de plus, se trouver en mesure de répandre de larges bienfaits, de figurer au premier rang dans des associations ayant pour but l'intérêt public. En un mot, chaque maison de grand héréditaire devrait être un point central duquel partiraient des ramifications nombreuses enveloppant comme d'un filet une portion considérable du pays. Sans cela l'institution sera éphémère; elle figurera dans les articles d'une loi, mais n'influera pas efficacement sur la société[1]. »

[1] *Escritos politicos*, page 265.

VI

Devoirs de l'Aristocratie.

« Les nations, aussi bien que les individus, ont besoin qu'on leur dise la vérité, qu'on leur fasse comprendre leur situation véritable, qu'on dissipe leurs illusions et leurs espérances vaines. Si une classe parmi nous obtenait, à un titre quelconque, de figurer en vertu d'un droit héréditaire dans l'une de nos assemblées, cette classe devrait se convaincre qu'il lui serait impossible de conserver ce rang, à moins de payer au pays, par de laborieux bienfaits, le privilége dont la loi l'aurait investie. Rendre de grands services à la patrie et obtenir d'elle un rang distingué sont choses presque toujours inséparables : l'histoire et l'expérience l'enseignent. Dès qu'une classe dans la société s'est placée fort au-dessus des autres, on peut en inférer tout d'abord que cette classe, par son intelligence ou par ses vertus, a exercé une influence très-avantageuse. Lorsque l'on voit, au contraire, le premier rang d'une société perdre le prestige, les honneurs, la considération dont il a joui jusque-là, on doit supposer que ce premier rang s'est laissé enlever, par ceux qui s'élèvent à ses côtés, le sceptre de l'intelligence ou la palme de la vertu.

Rien dans l'ordre social, pas plus que dans la nature, n'arrive sans cause. Les anomalies proprement dites n'existent pas. Si nos regards, pénétrant le fond des choses, découvraient les rapports intimes qui les lient entre elles, nous comprendrions que maint événement, dû en apparence au hasard, est produit régulièrement par des causes naturelles et profondes. »

Ces observations de Balmès rappellent à notre pensée ce que Bossuet écrivait pour l'instruction de son royal élève : « Vous devez, Monseigneur, « accoutumer votre esprit à rechercher les effets « dans leurs causes les plus éloignées. Par là vous « apprendrez ce qu'il est nécessaire que vous sa« chiez, qu'encore qu'à ne regarder que les ren« contres particulières, la fortune semble seule « décider de l'établissement et de la ruine des « empires, à tout prendre il en arrive à peu près « comme dans le jeu, où le plus habile l'emporte « à la longue. — En effet, dans ce jeu sanglant « où les peuples ont disputé de l'empire et de la « puissance, qui a prévu de plus loin, qui s'est le « plus appliqué, qui a duré le plus longtemps dans « les grands travaux, et enfin qui a su le mieux « ou pousser ou se ménager suivant la rencontre, « à la fin a eu l'avantage, et a fait servir la fortune « même à ses desseins [1]. »

[1] *Discours sur l'Histoire universelle*, 3e partie, II.

L'expérience prouve que la jouissance d'un pouvoir héréditaire entraîne, à la longue, l'affaiblissement des talents ou des vertus par lesquels ce pouvoir a été primitivement créé. Le système entier des leçons de Balmès tend à prévenir, chez les dépositaires de l'autorité, noblesse ou royauté, l'amollissement du caractère et de l'esprit. Si l'on y fait attention, sa doctrine touchant l'origine du pouvoir civil, doctrine exposée par nous en plus d'un endroit, réunit le double avantage d'assurer au pouvoir une durée paisible, et de tenir en éveil l'activité, la sagesse, le courage, en un mot les diverses facultés humaines, par le concours desquelles le pouvoir a mérité une consécration divine. Il n'en serait pas de même d'une doctrine qui attribuerait trop exclusivement à l'action de la Providence l'établissement de l'autorité. Voici en quels termes Balmès complète son enseignement sur les devoirs de l'aristocratie :

« Il fut un temps où une attitude fière, un bras de fer, un cœur résolu et hardi suffisaient pour assurer à une classe de la société un ascendant puissant. Pourquoi cela? parce que la société soumise alors à la loi de la force, ou obligée par les circonstances à user constamment de force afin de repousser des invasions, cherchait naturellement ce qui répondait à ses besoins les plus essentiels, les plus urgents. Le plus vaillant devait être, dans ce temps-là, le plus noble. Les signes de chaque blason étaient autant

de trophées de victoires. L'influence sur les affaires publiques appartenait naturellement au bras le plus capable de soutenir sur le champ de bataille l'avis émis dans le conseil.

« A mesure que la société, moins souvent obligée de combattre, éprouva davantage l'utilité d'une intelligence élevée et d'une énergie purement morale, la royauté, qui satisfaisait complétement à ces conditions, acquit sur toutes les institutions politiques une prépondérance plus marquée. Les classes jalouses de conserver leur ancien ascendant, devaient, dans ces circonstances, se grouper autour du monarque, mais sans troquer pour cela leurs prérogatives aristocratiques contre des distinctions de cour. Elles n'avaient qu'un moyen d'y réussir : c'était de prendre l'initiative des réformes exigées par l'esprit du temps, et de défendre leur propre élévation, en la justifiant par la supériorité de l'intelligence, par l'énergie d'une activité consacrée aux intérêts communs. Ce n'est point, il faut l'avouer, ce qu'on vit en Espagne, soit qu'on s'en prenne à la politique des rois, aux conditions particulières de notre état social ou à l'imprévoyance des nobles eux-mêmes. L'aristocratie qui a le mieux entendu sa position, est celle d'Angleterre. Les lords ne se sont point bornés à jouir de leurs gros revenus, à se chamarrer de rubans et de croix, à briguer un regard du monarque, à intriguer dans le palais. Ils se sont appliqués constamment à

commander les armées, les escadres, à diriger la diplomatie, à remplir les hauts emplois, à fomenter l'industrie et le commerce, à obtenir, avant tout le reste de la nation, le prix du mérite personnel, la palme du dévoûment à la grandeur de la patrie. Ce n'est pas tout : comprenant que les races vont s'affaiblissant et disparaissant à travers le cours des siècles, voyant d'un autre côté que certains individus des classes moyennes ou même des rangs les plus infimes s'élèvent par leur talent et leur labeur au-dessus du niveau où la naissance les a placés, l'aristocratie anglaise s'est efforcée d'attirer à soi et de s'assimiler les éléments nouveaux propres à lui donner vigueur et prestige, éléments qui, laissés dans une autre sphère, auraient formé tôt ou tard un contre-poids et une rivalité.

« A la vérité, de telles institutions ne s'improvisent pas. L'esprit du siècle, si fort porté au nivellement et à la démocratie, ne permet point qu'une aristocratie semblable à celle de la Grande-Bretagne s'établisse de nos jours en aucun pays du monde. Mais de nos jours, comme dans l'avenir, il n'en est pas moins certain qu'on verra se réaliser au sein de la société un principe éternellement vrai, savoir : que toute classe civilisatrice finira par devenir une classe élevée, et que toute classe élevée se trouvera soumise au devoir, à la nécessité d'être civilisatrice, sous peine de déchoir sans retour. Sa chute, dans ce cas, sera tout à la fois un effet naturel

du cours des choses et un châtiment providentiel.

« Si le principe que nous venons d'énoncer présente dans ses applications une diversité pareille à la variété même de l'état social, on le voit néanmoins se réaliser d'une manière admirable à chaque époque de l'histoire du genre humain. Assurément de grands efforts sont nécessaires à qui prétend diriger la société actuelle, dont le développement en tout sens est si extraordinaire. Trois devoirs, correspondant à trois nécessités sociales, doivent fixer l'attention de toute classe qui aspire à conserver ou à conquérir de nos jours quelque ascendant : en premier lieu, étendre sa propre intelligence; en second lieu, raffermir et développer la moralité; en troisième lieu, favoriser le progrès des intérêts matériels, en le conciliant avec le bien-être général. »

Balmès explique en quoi consiste l'accomplissement de ces devoirs. S'il eût vécu parmi nous, avec quelle force n'aurait-il point, en particulier, rappelé aux classes qui gardent un reste d'empire sur notre société, l'obligation d'apporter un remède prompt, un remède énergique à la dissolution des mœurs. Le progrès de l'immoralité en Espagne inspire à Balmès des plaintes fréquentes. Quels seraient ses gémissements si sa patrie, comme la nôtre, eût présenté à ses regards le spectacle d'une société dans laquelle tout tombe en ruine, honneur privé, liens de la famille, liens sociaux?

En terminant, Balmès résume sa pensée sur les devoirs de l'aristocratie : « A quoi servent, dit-il, un nom illustre, les richesses, les décorations et le haut rang dans l'État, si le personnage signalé par ces distinctions n'est pourvu ni de lumières intellectuelles, ni de zèle pour le progrès moral de la nation, ni de dévoûment pour les autres intérêts publics? La société prétend palper de ses mains des bienfaits, non admirer sottement ou ce vain oripeau ou ces trésors stériles. Elle mesure chaque personnage et chaque classe d'après le profit qu'elle-même retire de leur action, non d'après l'éclat qu'ils jettent[1]. »

VII

Opinion sur la Démocratie.

« *Progresser, c'est marcher en avant*. En quel cas est-il juste de dire que la société progresse? Uniquement lorsqu'elle *marche vers sa perfection*. Vient-elle à perdre quelque chose de sa perfection, elle rétrograde. La question du progrès social est simplement celle de savoir si la

[1] *Escritos politicos*, pages 266 et sq.

société a obtenu ou non un degré nouveau de perfection. Le mot *progrès* est employé par certaines gens comme synonyme de *tendance démocratique.* Il serait nécessaire de prouver que les lois et les institutions sont d'autant plus parfaites qu'elles sont plus démocratiques, et que la perfection consiste dans l'empire absolu de la démocratie. Propositions insoutenables, car l'histoire et la philosophie se réuniraient pour les contredire. La perfection de la société exige que l'élément démocratique soit, suivant les circonstances, tantôt restreint, tantôt développé.

« A l'époque où la féodalité domine l'Europe, certains maux, suite inévitable du système féodal, provoquent l'affranchissement des communes, c'est-à-dire une extension de l'élément populaire. Est-ce un progrès? Oui, car la condition du peuple s'en améliore; la force excessive de la féodalité se voit par là contenue, neutralisée; le pouvoir royal, si faible à cette époque, reçoit un appui; les gouvernements trouvent des facilités nouvelles pour régulariser leur action; le règne de la justice, la sécurité et le bonheur public ont fait un pas. A leur tour les communes, faisant alliance avec les restes inquiets de la féodalité, suscitent de toute part l'anarchie. Alors se manifeste une tendance à centraliser le pouvoir, à fortifier les trônes. La conséquence de ce mouvement nouveau est de réduire, de limiter la force des

municipalités. Voici une tendance contraire à la démocratie, et néanmoins, qui doute que cette tendance ne soit un progrès? Dans des sociétés vastes et organisées comme le sont celles de l'Europe, les intérêts généraux ont besoin d'être protégés, favorisés par un pouvoir central, puissant, élevé. Tout le monde le sent. On reconnaît donc, dans l'histoire européenne, deux tendances contraires, l'une favorisant le pouvoir royal, l'autre favorisant le pouvoir populaire, toutes les deux méritant le nom de progrès, car toutes les deux amènent un degré nouveau de perfection sociale [1]. »

« Quelques personnes, nous dit un biographe de Balmès, ont remarqué avec un certain étonnement qu'il témoigne dans tous ses écrits un respect extraordinaire pour la royauté, en même temps que les intérêts populaires trouvent en lui un avocat libéral et chaleureux. C'est que Balmès, d'un côté, comprend à quel point l'autorité royale est nécessaire, dans la forme qu'elle a revêtue jusqu'à ce jour en Europe, et que, d'un autre côté, il est entraîné par ses sympathies vers la classe populaire, dont il se plaît à vanter l'activité laborieuse. « La monarchie, disait-il souvent, est dans ma tête, la démocratie dans mon cœur [2]. »

[1] *Consideraciones politicas*, cap. XI.
[2] *Vida de Balmes*, por D. B. Garcia de los Santos, page 757.

Un chapitre du livre sur le *Protestantisme* met en parallèle deux sortes de démocratie. D'après Balmès, il est facile de montrer dans la constitution, ou du moins dans les habitudes et dans les mœurs de chaque nation européenne, un ensemble de droits populaires garantis, développés par les formes mêmes de nos anciens gouvernements. On pourrait affirmer que cette liberté populaire a été l'un des grands objets des institutions politiques de l'Europe, de la monarchie aussi bien que des institutions démocratiques proprement dites. Entendu en ce sens, l'avénement de la démocratie a été constamment dans les désirs et dans l'espérance des gens de bien. Mais Balmès signale une autre espèce de démocratie. Celle-ci, faite à l'image des passions perverses qui agitent la société, méconnaît tous les principes de justice, attaque l'Église, ou s'il la juge trop forte pour la combattre directement, s'efforce insidieusement de l'asservir. Cette démocratie se crée à elle-même une justice propre, une morale particulière, une philosophie à l'instar de ses pensées grossières. Dès les siècles du moyen âge, l'Europe a été troublée par les premiers ferments de ce principe de dissolution. Développé de nos jours par l'action successive du protestantisme et du rationalisme, ce même principe menace de détruire les bases les plus essentielles de l'édifice social.

On a dit avec justesse que l'autorité pourrait

être définie : *une organisation donnée à la liberté*. Dans la pensée de Balmès, la démocratie elle-même ne saurait trouver de nos jours une organisation plus conforme aux intérêts de tous que la monarchie appuyée sur des institutions propres à la contenir tout en la fortifiant. Comme on le voit, cette théorie est fort éloignée de celle qui s'exprime par ces mots : *Gouvernement de tous par tous*. Balmès conseille à son pays de concentrer le plus possible l'autorité entre les mains d'un seul, et de communiquer au pouvoir, par le moyen de l'hérédité, une permanence qui lui fasse traverser les siècles. Quelques maximes tirées des *Écrits politiques* achèveront de mettre sa pensée dans tout son jour.

« Selon nous, le programme du parti national devrait être de consolider et de fortifier le pouvoir royal, ce qui ne saurait s'obtenir sans un changement profond introduit dans nos institutions politiques. Autant que possible, les anciennes lois de la monarchie espagnole doivent être rétablies, lois qui s'opposent tout à la fois au despotisme ministériel, au despotisme des favoris, à celui des armées, à celui des révolutions, à celui des assemblées. Au roi le pouvoir souverain, ainsi que le déclarent tous nos codes ; à la nation le droit d'intervenir, par l'intermédiaire des cortès, dans l'établissement de l'impôt et dans les affaires ardues. Il convient d'ailleurs que les cortès soient composées d'hommes

choisis et distingués, représentant les grands intérêts de la nation, non de fonctionnaires ni d'aventuriers. On ne saurait leur reconnaître le droit révolutionnaire de voter l'impôt chaque année, et de refuser, s'il leur plaît, les fonds nécessaires à la conservation de l'État. Le monarque ne doit point être tenu de réunir les cortès dans un temps déterminé, surtout après qu'il aura jugé nécessaire de dissoudre une assemblée pour en convoquer une nouvelle. Le roi décidera si telle ou telle séance sera publique ou secrète. La validation des pouvoirs devra être soumise à des règles invariables, non livrée au caprice des premiers arrivants. Enfin le monarque donnera lui-même un règlement à l'assemblée, et désignera ceux qui présideront à ses travaux[1]. »

Une certaine école, non contente de proclamer, dans le domaine de la théorie, la forme démocratique comme le gouvernement le plus parfait, se persuade que la raison des peuples permettra d'inaugurer tôt ou tard le règne absolu de ce gouvernement. Il est manifeste que Balmès incline peu vers cette opinion. Interrogez-le sur l'avenir réservé en Europe aux formes démocratiques : il restera muet. Sur cette question, ses écrits expriment le doute ou laissent percer une conviction contraire aux espérances de l'école démocratique. Sans doute, à

[1] *Escritos politicos*, page 282.

ses yeux, le bon sens, la sagesse humaine sont sujets à trop d'incertitudes, à trop d'aberrations. D'accord avec plusieurs des grands docteurs des écoles théologiques, Balmès (on l'a vu pa. mainte citation) considère la forme habituelle et traditionnelle des gouvernements de l'Europe, c'est-à-dire une monarchie mélangée, à des degrés divers, d'aristocratie et de démocratie, de fixité et de progrès, comme la plus propre à garantir les biens sociaux. L'Église catholique, dans sa hiérarchie, présente un type assez complet de cette sorte de gouvernement.

Un passage de saint Augustin, sous forme de dialogue, résume avec clarté les principes d'après lesquels se règle l'opinion de Balmès. On verra ci-après que la pensée de saint Augustin est aussi celle qui inspire l'éloquence brillante du marquis de Valdegamas :

« *Augustin*. Les hommes ou les peuples sont-ils, par hasard, éternels, et d'une nature telle qu'ils ne puissent ni périr, ni changer? — *Évode*. Indubitablement ils sont muables et sujets à l'action du temps. — *Augustin*. Si le peuple est grave, modéré; si d'ailleurs il a un tel souci du bien commun que chacun préfère la convenance publique à son utilité propre, n'est-il pas vrai qu'il sera bon d'établir dans la loi que ce peuple choisira lui-même les magistrats pour l'administration de la république? — *Évode*. Assurément. — *Au-*

gustin. Mais si ce même peuple vient à se pervertir de telle façon que les citoyens placent le bien puplic après le leur propre; s'il vend ses votes; si, corrompu par des ambitieux, il livre le commandement de la république à des hommes pervers, criminels comme lui, n'est-il pas vrai que s'il se trouve un homme droit et d'ailleurs puissant, cet homme fera bien d'ôter à ce peuple le pouvoir de distribuer les honneurs, afin de concentrer ce droit dans les mains d'un petit nombre de gens de bien, ou même d'un seul? — *Évode.* Cela est indubitable. — *Augustin.* Cependant, comme ces lois paraissent très-opposées, l'une accordant au peuple le droit de conférer les honneurs, l'autre le lui ôtant; comme d'ailleurs elles ne peuvent être en vigueur en même temps, devrons-nous dire, par hasard, que l'une de ces lois est injuste, ou qu'il n'a pas été convenable de l'établir. —*Évode.* En aucune façon[1]. »

Après avoir cité ce passage, Balmès ajoute : « Tout se trouve dans ce peu de mots. La monarchie, l'aristocratie, la démocratie, peuvent-elles être légitimes, convenables? Oui. Que faut-il considérer pour décider de cette légitimité, de cette convenance? les droits existants et les circonstances dans lesquelles se trouve placé le peuple auquel il s'agit d'adapter un gouvernement. Ce qui

[1] *Du Libre-arbitre*, liv. Ier, chap. VI.

autrefois a été bon, pourra-t-il devenir mauvais? Certainement, car toute chose humaine est sujette à changer. Ces réflexions, aussi solides que simples, préservent de tout enthousiasme exagéré pour telles ou telles formes. Ceci n'est point, en effet, une simple question de théorie, c'est aussi une question de prudence.....

« Je crois avoir démontré que l'Église ne s'est opposée au développement légitime d'aucune forme de gouvernement; qu'elle a pris tous les gouvernements sous sa protection; et que, par conséquent, on n'a pu, sans la calomnier, prétendre qu'elle est l'ennemie naturelle des institutions populaires.

« J'ai mis également hors de doute qu'en fomentant une démocratie impie ou aveuglée par le fanatisme, les sectes ennemies de l'Église, loin de contribuer à l'établissement d'une liberté raisonnable, ont placé les peuples dans l'alternative de choisir entre une licence effrénée ou les facultés illimitées du pouvoir suprême. Cette leçon donnée par l'histoire se trouve confirmée par l'expérience; l'avenir ne la démentira point. L'homme sera d'autant plus digne de liberté qu'il sera plus religieux et plus moral; il aura d'autant moins besoin d'un frein extérieur, qu'il en trouvera un plus puissant dans sa propre conscience. Un peuple irréligieux, immoral, ne saurait se passer de tuteurs qui règlent ses affaires. Abusant

à chaque instant de ses droits, il méritera de les perdre [1]. »

VIII

De l'Hérédité royale en Espagne.

La question de l'hérédité royale, telle qu'elle s'est trouvée posée en Espagne à la mort du roi Ferdinand VII, n'est pas simplement une affaire de droit public, un débat entre les jurisconsultes; avant tout, c'est une question de politique; Balmès ajouterait : une question de croyances et d'intérêts. Quelques-uns de nos lecteurs ont consulté peut-être sur ce sujet les écrits répandus dans l'Europe entière par les partisans d'Isabelle ou ceux de don Carlos. Nous-même, dans un recueil français [2], avons publié un résumé des arguments produits de part et d'autre. Il serait trop long d'énumérer ici les lois, les faits, les actes contradictoires des cortès, les documents de toutes sortes analysés par nous dans ce précédent travail. Toutefois, afin d'apprécier le sentiment de Balmès, il convient de

[1] *El Protestantismo comparado con el Catolicismo*, c. LXVIII.

[2] *De l'Hérédité royale en Espagne, à propos du mariage de la reine. Correspondant*, numéro du 25 février 1847.

savoir en quels termes se présente la question aux regards d'un juge impartial.

A l'époque où le petit-fils de Louis XIV revendiqua l'héritage de la maison d'Autriche, l'hérédité féminine formait incontestablement une des lois de la monarchie espagnole. Toute diversité de coutumes ou de traditions à cet égard, entre les différentes parties de la monarchie, avait disparu, puisque Jeanne-la-Folle, fille d'Isabelle-la-Catholique et de Ferdinand d'Aragon, transmit, au commencement du seizième siècle, la totalité de l'héritage de son père et de sa mère, à son fils Charles-Quint. On sait que Philippe V, afin de rester paisible possesseur du trône d'Espagne, dut renoncer à tout droit sur la couronne de France. En compensation de ce sacrifice, Louis XIV prétendit assurer dans la descendance masculine de son petit-fils la possession du trône espagnol. Le principe de l'hérédité féminine pouvait, dès la seconde génération, ôter la couronne de la maison de Philippe V pour la transporter à une dynastie étrangère. Conseillé par l'intérêt de sa maison et par la politique de son aïeul, le jeune roi introduisit en Espagne le principe salique, avec une modification qui le rapprochait de la tradition castillane[1].

[1] La loi nouvelle reconnaissait aux femmes le droit de régner, à l'extinction de toute la descendance masculine du roi fondateur.

Cette innovation dans le droit public fut sanctionnée, tant bien que mal, par des cortès et acceptée sans trop de résistance par l'Espagne entière. Le lendemain de sa vaillante lutte en faveur de Philippe V, l'Espagne se donnait à ce monarque à peu près comme une fiancée engage sa foi à l'époux désiré sans regarder aux clauses du contrat. Soixante-quinze ans après l'établissement du principe salique, en 1789, des cortès, convoquées par le roi Charles IV, détruisent l'œuvre de Philippe V. Toutefois, la décision de ces cortès reste secrète; le roi, qui l'avait sollicitée, s'abstient de la promulguer. La loi de Philippe V demeure donc inscrite au frontispice de la législation nationale jusqu'au jour où l'intérêt de la révolution réclame que don Carlos, prince attaché aux maximes de l'autorité absolue, soit privé des droits que cette loi lui assure. Alors apparaît une pragmatique sanction qui, donnant vigueur à la cédule des cortès de 1789, restaure l'antique loi d'hérédité féminine. Après des oscillations diverses dans la volonté de Ferdinand VII, des cortès, convoquées par lui peu de temps avant sa mort, jurent fidélité à sa fille en qualité de princesse des Asturies, c'est-à-dire en qualité d'héritière présomptive de la couronne.

Nous passons sous silence les intrigues qui se mêlent à ces grands faits. D'une part, les discordes, les haines, qui arment les uns contre les

autres les membres de la famille royale; d'autre part, les sourdes manœuvres du génie de la révolution, habile à se créer des armes. Enfin, la politique anglaise, faisant tourner toutes les haines, tous les événements à servir ses desseins séculaires contre l'édifice fondé par Louis XIV.

Balmès, nous l'avons déjà dit, n'a traité cette question de la succession au trône qu'avec des ménagements infinis. Sur ce sujet, à notre connaissance, ses écrits ne contiennent rien de plus précis que les pages suivantes :

« La révolution en Espagne rongeait le frein que lui imposait la double force du principe religieux et du principe monarchique. Cette main qui pesait sur elle avait une puissance irrésistible. Retenant sa voix et son souffle, n'osant pas même lever les yeux, la révolution se tenait en silence et dans une apparente tranquillité. Le roi était sans enfants; mais son successeur immédiat nourrissait une aversion profonde pour toute innovation dangereuse. Cet héritier avait des fils nombreux. L'Espagne pouvait se croire à l'abri de tous les dangers qu'entraîne à sa suite, soit une régence, soit une guerre de succession. Espérance vaine! Tout à coup la reine Amélie meurt, le roi épouse Marie-Christine, une princesse vient au monde : dès ce jour, la régence, la guerre de succession, la révolution deviennent non-seulement possibles, mais probables...

« Vingt fois j'ai réfléchi sur cette question de succession au trône, qui, depuis 1832, agite l'Espagne; vingt fois je me suis demandé quelles causes avaient rangé secrètement les différents partis sous l'une ou l'autre bannière. En général les hommes imbus de principes libéraux, tous ceux qui, à des degrés divers, désiraient des réformes, se décidèrent pour la légitimité d'Isabelle; d'un autre côté, une grande partie des royalistes, de ceux qui tremblaient pour le sort de la religion et des institutions antiques, soutinrent la légitimité de don Carlos. Autant que qui que ce soit nous respectons la conviction de ceux qui, dans l'un et l'autre camp, se sont livrés à un examen approfondi de la question au point de vue légal; nous savons que plus d'un homme, dans l'une et dans l'autre cause, est incapable de sacrifier la justice à la convenance; et toutefois nous ne craignons pas d'assurer que l'immense majorité (nous ne parlons pas seulement du vulgaire) obéit à des intérêts sociaux et politiques plutôt qu'à des raisons tirées de la légalité. Maints partisans d'Isabelle, maints défenseurs de don Carlos, vont se récrier contre cette assertion; nous demandons aux uns et aux autres de peser les réflexions que voici :

« Comment se fait-il que, précisément, tous les hommes attachés à certaines opinions sociales et politiques aient jugé de la même manière la ques-

tion de légalité, tandis que les hommes opposés à ces opinions l'ont jugée d'une façon contraire? N'est-il pas clair que la question de *personne* l'emportait, dans l'esprit de tous, sur la question de légalité?

« Autre réflexion : supposons que don Carlos, au lieu d'être un prince profondément religieux, ennemi déclaré de toute innovation périlleuse, se soit fait connaître depuis longtemps par son scepticisme en matière de religion, par son éloignement du clergé et ses tendances libérales; supposons, au contraire, que la veuve de Ferdinand VII soit liée intimement avec le clergé, que son aversion connue pour toute idée constitutionnelle et son caractère inflexible ne laissent aucune espérance d'innover à la faveur de son autorité, que se passera-t-il à la mort de Ferdinand VII? Nous n'hésitons point à le dire, les rôles seront changés : autour de don Carlos se grouperont les hommes du libéralisme; autour du berceau d'Isabelle on verra se presser les phalanges royalistes. Observez bien d'ailleurs que nous n'accusons personne de mauvaise foi. Nous ne disons point qu'on ait soutenu comme légitime ce qu'on savait être illégitime. La plupart des hommes sont incapables d'étudier même une telle question, et parmi ceux qui entreprendraient de l'étudier, fort peu parviendraient à la comprendre. Enfin, au nombre de ceux dont l'esprit saurait étudier et comprendre,

on en trouve à peine quelques-uns qui se tiennent en garde contre le désir de voir la vérité du côté où il est de leur intérêt qu'elle se trouve. C'est ainsi que l'esprit d'imitation, l'esprit de prosélytisme, l'instinct de l'égoïsme, la passion, décident des opinions sur les points les plus importants. Or, une fois qu'on a saisi les armes et que le sang est venu poser un sceau sur la conviction ou sur l'illusion, on cesse d'examiner : quiconque combat la cause que l'on a embrassée est traité d'aveugle ou de traître.....

« Il faut donc se convaincre que la question qui domine parmi nous est par-dessus tout une question de croyances et d'intérêts. Placez sur le trône un roi impie, les hommes religieux vont protester contre l'absolutisme et invoquer avec ardeur la liberté. Supposez des cortès ennemies de la révolution et entreprenant de réparer les injustices que la révolution a commises; supposez ces cortès en contradiction avec un roi ami des réformes révolutionnaires, tous les royalistes se déclareront pour les cortès; bon nombre de libéraux se déclareront en faveur de la royauté [1]. »

D'après les pages qu'on vient de lire, est-on autorisé à penser que Balmès préfère la cause de don Carlos à celle de la reine? — Pour répondre à cette question il suffit, peut-être, de

[1] *Escritos politicos*, pages 146 et 228.

se demander si l'intérêt de la stabilité sociale ne lui paraît pas d'un prix infiniment supérieur à l'intérêt de certaines réformes, d'une utilité plus ou moins contestable. Pour notre compte, nous sommes portés à croire que si Balmès, à une certaine époque de sa vie, inclina vers les réformes, la maturité, l'expérience de ses dernières années, achevèrent de tourner son esprit vers les maximes dont le parti carliste s'était déclaré le défenseur. L'ensemble de ses écrits, et sa conduite dans l'affaire du mariage de la reine, ne permettent guère de doute à cet égard.

Au mois de novembre 1843, peu de temps après l'expulsion d'Espartero, j'eus l'occasion d'entretenir Balmès sur ce point si important de la politique de l'Espagne. Dès ce moment, dans le camp d'Isabelle, plusieurs hommes, d'une brillante et juste renommée, ne craignaient pas d'appeler hautement de leurs vœux une alliance entre la reine et l'héritier de don Carlos. Leur langage, que je traduisis à Balmès, parut le frapper vivement. Cependant, fidèle à sa circonspection accoutumée, il émit, si je ne me trompe, l'idée qu'un prince allemand et catholique satisferait aux besoins multipliés de la société espagnole.

Peu de temps après, *el Pensamiento de la Nacion* était fondé. Sans aucun doute, l'un des motifs de cette entreprise était de favoriser le mariage de l'héritière de Ferdinand VII avec le

fils du prince exilé. Je ne revis Balmès qu'en 1845, deux années après la rencontre dont je viens de parler. Il regagnait sa patrie, après avoir coopéré à l'abdication de don Carlos et au manifeste du comte de Montemolin. La question de l'hérédité royale se présenta de nouveau dans notre entretien. Quelques éclairs jaillissant de son esprit me permirent de croire que le principe salique lui apparaissait dès lors avec une puissance et une beauté qui ne s'étaient pas d'abord révélées à sa pensée. Un biographe nous apprend quelle conviction, à ce moment-là, occupait l'esprit du publiciste.

« Pendant le séjour qu'il fit à Paris, dans l'été de 1845, nous dit don B. Garcia de los Santos, Balmès reçut une visite de la part du comte de Montemolin. Le messager était un officier général. Cet envoyé exprima au publiciste la gratitude du prince pour les services qu'il rendait à sa cause. Balmès ne déguisa point le respect profond avec lequel il recevait cette marque d'honneur de la part de l'illustre exilé. Il pria l'envoyé d'assurer au prince qu'il ne faisait nul sacrifice en soutenant une cause liée, à ses yeux, aux seuls principes par lesquels le pays pût être sauvé. Je n'ai, ajoutait-il, aucun mérite à défendre un prince dans lequel se personnifie le système le plus convenable aux intérêts de mon pays. »

Plus on réfléchira sur l'ensemble des pensées

de Balmès, plus on sera convaincu que le principe salique devait, à la longue, gagner ses sympathies. Ce principe, pour l'Espagne aussi bien que pour la France, est un principe d'unité. L'hérédité féminine, aux époques reculées de l'histoire d'Espagne, eut l'avantage de contribuer à l'unité de la monarchie et de seconder peut-être la liberté, qui se fût trouvée trop comprimée par l'action permanente d'une royauté virile. Mais à l'époque où Philippe V introduit en Espagne le principe salique, ce principe semble apporter un complément providentiel à l'unité de la civilisation espagnole.

Rappelons à ce sujet une belle pensée de M. de Bonald. Il établit un parallèle entre le développement de la société et le développement de chaque homme en particulier. Chez l'enfant, tout est incohérent, mobile, dénué de forme arrêtée. L'être humain, pour ainsi dire, cherche en tâtonnant, pendant l'enfance, l'organisation, la figure qu'il présentera dans l'âge mûr. Il en est de même de chaque société. Les formes démocratiques, aristocratiques, sont le plus souvent un acheminement à l'unité de pouvoir, à la monarchie. Une fois parvenue à ce gouvernement, la société continue de suivre une direction qui, de la monarchie élective, la mène à la monarchie héréditaire. En poursuivant le développement de la loi indiquée par M. de Bonald, il serait facile de montrer

que l'hérédité masculine mise en regard de l'hérédité féminine est un progrès nouveau. Ce principe, en effet, donne à la monarchie une forme plus ferme et plus précise ; la règle nationale se trouve dès lors confiée à l'homme, non à la femme ; elle se perpétue comme le type même de la race, dont la conservation paraît appartenir en propre à l'homme.

D'ailleurs les effets du principe salique, substitué en Espagne à l'antique loi d'hérédité, ne se bornaient point à ce pays. Ce principe était une garantie nouvelle de stabilité introduite dans la politique européenne. Tant que la péninsule Ibérique présenta plusieurs royaumes, et par conséquent diverses races royales, entre lesquelles pouvaient se consommer des alliances propres à opérer l'unité de la monarchie, la royauté des femmes en Espagne fut sans inconvénient pour le reste de l'Europe. A dater de Charles-Quint, il n'en pouvait plus être de même. Dès lors, le mariage des reines d'Espagne, ainsi que l'élection des rois de Pologne, devenait pour l'Europe entière une source de conflits. Le génie de Louis XIV supprima cette cause de dissension. Un principe nouveau de discipline internationale se trouva inscrit dans les traités qui mirent fin à la guerre de Succession. La pensée de Balmès s'était placée assez haut pour embrasser ces vastes intérêts.

Cependant, quels que soient les avantages conte-

nus dans le principe salique, certains esprits se demanderont si l'intérêt de l'Espagne n'exigeait pas, de nos jours, une altération dans la forme monarchique, telle que Philippe V l'avait établie. Mais dans quel temps vient-on proposer d'affaiblir, d'effacer le caractère de force et de stabilité communiqué à l'institution royale en Espagne? Dans un temps où l'Europe entière se voit menacée d'un nivellement qui renverserait l'édifice de la civilisation jusqu'à la base. Le trait distinctif de la politique de Balmès, c'est de soustraire, autant que possible, la société aux chances imprévues. Non-seulement il s'efforce d'enlever toute liberté aux passions, mais il s'attache avec persévérance à restreindre dans les choses humaines le jeu périlleux du hasard. Il veut que les institutions, mises une fois d'accord avec l'intérêt public, soient placées à l'abri de l'instabilité des événements, comme au-dessus des caprices de notre volonté [1]. Il nous semble facile d'inférer de là quel était son sentiment secret touchant l'hérédité royale.

Au surplus, sur cette question, sa prudence, son silence nous commandent une réserve extrême. En aucune façon il ne nous convient de substituer notre jugement au sien. Depuis le mariage de la reine Isabelle, de grandes leçons ont été données à

[1] Le vague, le conditionnel lui déplaisaient en tout. Un biographe rapporte de lui ce mot plaisant : « Je finirai par écrire une grammaire qui n'aura pas de subjonctif. »

l'Espagne. Plus d'une fois, dans le cours de notre travail, nous avons rendu hommage aux nobles actions par lesquelles le gouvernement de Madrid témoigne qu'il sait être docile aux enseignements de la Providence. Il y a deux mois à peine, l'héritière de saint Ferdinand donnait une marque nouvelle de générosité en rouvrant les portes de la patrie devant les débris de cette armée carliste, dont le courage et la persévérance ont été l'un des beaux exemples de notre temps. Ne dirait-on pas que les inspirations de Balmès ont dicté cet acte, non moins habile que magnanime? L'Espagne n'a point franchi ses dernières épreuves. Les doctrines du publiciste catholique, consultées avec loyauté et discernement, deviendraient pour elle, dans l'avenir, une règle sage et profitable [1].

[1] Le lendemain du mariage de la reine, Balmès, ébranlé un instant par les prédictions fastueuses qui remplissaient les journaux de Madrid, se demanda s'il n'avait pas poussé trop loin son zèle pour la candidature du comte de Montemolin. Il eut besoin de repasser dans son esprit les principes d'après lesquels sa conviction s'était formée et établie. Il dit enfin ces mots : « La félicité que l'on promet à l'Espagne ne se réalisera point, *parce qu'elle ne peut se réaliser.* » Ses longues réflexions sur les suites probables du mariage de la reine se terminent par ces deux lignes empruntées à Cicéron : « *Magna enim consolatio est, cum recordere, etiamsi secùs acciderit, te tamen rectè verèque sensisse.* » (*Escritos politicos,* page 784.)

IX

Alliances de l'Espagne.

En un autre endroit de notre livre, nous avons fait remarquer que le mariage de la reine Isabelle offrait à l'Espagne une occasion favorable pour rentrer dans l'ordre régulier de ses relations avec l'étranger. Cette pensée était l'une de celles qui préoccupaient le plus vivement l'esprit de Balmès.

L'histoire des relations extérieures de l'Espagne, depuis plus de cent ans, se résume en un petit nombre d'alternatives entre l'alliance de la France et celle de l'Angleterre. A nos yeux, il est hors de doute que les *intérêts permanents* de ce pays le ramèneront habituellement vers notre alliance. La consanguinité des deux familles qui régnaient, au dix-huitième siècle, l'une à Madrid, l'autre à Versailles, fut simplement le signe d'une alliance basée sur des intérêts communs aux deux nations. Afin de savoir quelle part se trouvait réservée à l'Espagne dans les avantages du *Pacte de famille*, il suffit de jeter un regard sur ces régions immenses du continent américain, enlevées de nos jours à l'autorité du sceptre espagnol, et livrées sans défense au double envahissement du trafic anglais et d'une barbarie nouvelle.

Il est naturel que l'Espagne, dans ses rapports

avec les diverses puissances, se propose pour objet constant d'assurer sa propre indépendance. Le souvenir de notre amitié se lie, dans ses annales, à des tableaux de félicité et de grandeur. Malheureusement, la démence de la révolution française et la perfidie de Napoléon, perfidie justement châtiée, ont laissé aussi une empreinte dans sa mémoire. La révolution de Juillet ne s'est pas montrée plus habile que sa devancière, à replacer sur ses fondements véritables l'édifice de notre alliance avec l'Espagne. Balmès, plaidant pour l'indépendance de son pays, est attentif à nous rappeler nos fautes ou nos malheurs.

« Nous n'avons, nous dit-il, nulle prévention injuste contre la France. La rancune que certains hommes professent contre ce pays nous paraît également éloignée de la raison et de l'impartialité. La France est jugée par nous comme le serait toute autre nation. Nous sommes d'avis qu'aucun peuple, considéré dans son ensemble, n'est digne d'aversion. Mais avant de prendre parti pour telle ou telle alliance, sachons peser toutes les circonstances et prévoir les résultats. Si nous regardons comme funeste pour les intérêts de l'Espagne un rapprochement trop intime avec la France, c'est que l'état politique, et encore plus l'état social de ce pays, est loin de nous inspirer de la confiance. Prétendrait-on baser notre intimité avec la France sur une similitude entre le principe de son gouver-

nement et le principe du nôtre? Cette base même, cette similitude de principes ne ferait que redoubler nos appréhensions. Notre patrie, en effet, n'a nul besoin d'un gouvernement pusillanime, n'ayant ni le courage de se déclarer révolutionnaire, ni celui de défendre les grandes traditions de notre histoire. Notre ambition pour la monarchie d'Isabelle-la-Catholique, de Charles-Quint, de Philippe II, aspire plus haut. Assurément de nombreuses difficultés nous pressent; nous ne désespérons pas néanmoins d'un avenir brillant, et cette espérance est l'unique consolation de nos présentes infortunes. Or nous ne croyons pas que notre prospérité dépende d'une alliance quelconque, non plus que d'une imitation servile. Au sein de la nation subsiste un principe de vie, de force, d'énergie qu'il suffit d'employer pour replacer l'Espagne dans le rang qui lui appartient. En attendant des circonstances favorables, nourrissons, fomentons dans les esprits le pressentiment d'une ère plus fortunée. Gardons-nous de paralyser l'essor des pensées nationales en acceptant le protectorat d'un peuple étranger[1]. »

Dans un appendice ajouté à ses *Écrits politiques*, Balmès formule ainsi le devoir imposé aux gouvernements par l'intérêt de chaque nationalité. « Les gouvernements, dit-il, doivent s'attacher,

[1] *Escritos politicos*, page 108.

en chaque pays, à développer les forces propres de la nation. A cet effet, il leur est commandé de fomenter les bons principes et d'appuyer sur ces principes un système de sages réformes, de légitime progrès. S'en tenir à la résistance absolue, et se confier à la protection de quelque puissance étrangère, c'est courir le risque de se voir abandonné au moment le plus inattendu [1]. »

Balmès, comme on l'a vu par une citation précédente, ne se faisait point illusion sur les forces actuelles de son pays. « L'Espagne, dit-il en un endroit, doit s'efforcer de reprendre son rang parmi les grandes nations. Mais il est de son intérêt d'éviter toute participation aux affaires qui ne la touchent point. Sachons nous tenir en garde contre toute illusion flatteuse. Alors que l'Espagne possédait de vastes provinces en Italie et dans le nord de l'Europe, il était juste, il était naturel qu'elle se trouvât mêlée à toutes les grandes questions soulevées sur le continent. Des armées imposantes appuyaient, dans ce temps-là, le crédit de ses négociateurs. Renfermés aujourd'hui dans nos limites naturelles (condition avantageuse peut-être pour notre repos et notre prospérité), pourquoi nous ingérerions-nous dans les questions européennes qui n'affectent pas directement nos intérêts [2] ? »

[1] *Escritos politicos*, page 796.
[2] *Escritos politicos*, page 107.

Ainsi le patriotisme du publiciste, attristé par le spectacle du présent, cherchait un refuge dans l'avenir. Les lignes qu'on vient de lire ne conseillent à l'Espagne ni l'oubli des nobles souvenirs, ni le sacrifice des espérances fécondes; elles conseillent uniquement une temporisation habile. Grâce à sa situation géographique et à ses colonies, l'Espagne, une fois pourvue d'un gouvernement conforme à son génie, pourrait, d'après Balmès, recouvrer l'influence qu'elle exerça jadis sur les destinées européennes.

X

La Centralisation.

Combiner l'unité du gouvernement avec le jeu de la liberté individuelle, rattacher fortement tous les intérêts à un centre, laisser en même temps une sphère d'action à chaque force locale, est l'un des grands problèmes de la science de l'homme d'État. Toute exagération dans le sens de l'indépendance, toute rigueur inutile dans le lien de l'unité sont des excès également funestes. Sur ces questions, Balmès ne se montre ni moins prudent, ni moins éclairé que dans tout le reste de sa politique. Il comprend et expose avec lucidité

l'avantage de l'unité du gouvernement; en même temps il considère avec joie, dans son pays, cet épanouissement de libertés locales, provinciales, qui sont partout un signe de la santé générale du corps social. Cette vérité, indiquée par lui, se trouvera ci-après développée avec une supériorité admirable par le marquis de Valdegamas.

« Dès le premier regard, nous dit Balmès, un Espagnol qui visite la France et étudie l'organisation administrative de ce pays, demeure charmé au spectacle de cette machine immense, fonctionnant avec une régularité parfaite, et conservant encore l'empreinte du génie qui l'a mise en mouvement. Faire tout partir d'un point, ramener tout à ce point, est un phénomène qui émerveille l'observateur. Tout esprit d'une certaine étendue subit inévitablement l'ascendant de ces grandes idées d'ordre et d'unité; de là vient la propension de beaucoup d'hommes d'État à régler tout d'après le type qu'ils admirent. De là, pour quelques-uns, le danger de rêver un certain ordre impossible, et de chercher dans un excès d'unité des avantages qui ne s'y trouvent point.

« Deux nations en Europe, la France et la Prusse, se distinguent par la centralisation, par l'unité de leur administration. Ces deux pays sont cités comme des modèles, et l'on ne songe point que l'un et l'autre se sont trouvés soumis à des conditions

tout exceptionnelles, sans rapport avec la situation de l'Espagne. La Prusse est un établissement militaire au sein d'un pays civilisé, de même que la Russie est un établissement militaire au milieu d'un pays barbare. La France, il est vrai, ne s'est point organisée de la même façon, puisqu'elle compte quatorze siècles de monarchie. Toutefois, on peut dire que la France actuelle est une nation nouvelle. Au début de sa grande révolution, les éléments constitutifs de son ancienne société formèrent, avec les éléments de la société moderne, une sorte de chaos. Une lutte, un conflit sanglant s'établit entre ces forces contraires; il fallut, pour ainsi dire, précipiter tous ces éléments dans le même creuset, afin que le feu en fît sortir un composé nouveau. Telle fut l'œuvre de la Convention. Bonaparte reçut des mains de la Convention ce bloc informe; il le polit, il le cisela.

« Dans une telle conjoncture, la centralisation n'est pas seulement possible, elle se trouve nécessaire pour le salut de la société. Lorsque les liens sociaux ont été rompus, il est indispensable qu'une administration *vigoureuse* et *une* les supplée. Jamais la discipline n'est plus rigoureuse dans une armée que lorsque l'insubordination est un danger patent et permanent.

« Entre la France et l'Espagne, il existe cette différence remarquable, que la force, en France, réside aux mains de l'État, tandis que, chez nous,

elle réside dans la société. L'administration, chez nos voisins, est chose principale; chez nous, chose accessoire. Je serais tenté de dire que la société française se conserve *provisoirement* par la force de l'administration, tandis que notre société dure et demeure, en l'absence de tout système administratif. Une régence, un échec dans le crédit du gouvernement, un désordre pareil au désordre de nos affaires, suffirait pour amener en France une révolution soudaine, dont les conséquences ne sauraient se calculer. Ces observations, de notre part, ne sont ni un éloge, ni un blâme; elles n'ont point d'autre objet que de faire comprendre la distance immense qui sépare les deux pays. Serait-il possible d'établir en Espagne une centralisation pareille à celle que nous présente la France? Notre pays se trouve-t-il en des conditions qui le rendent propre à une telle institution? Évidemment non[1]. »

Maint publiciste a tenté d'expliquer les agitations modernes de l'Espagne, par le peu d'unité qu'on croit remarquer encore entre les diverses provinces de cette monarchie. Balmès s'attache à détruire cette opinion. « A chaque instant, dit-il, nous entendons nos compatriotes, aussi bien que les étrangers, discourir sur une disposition qu'on suppose répandue dans nos provinces et qui serait contraire à l'unité, à la bonne organisation du royaume.

[1] *Escritos politicos*, page 107.

Si cette supposition était fondée, il s'ensuivrait que la monarchie proprement dite manque, en Espagne, de racines profondes, puisque l'*unité* du gouvernement, réalisée dans le trône, ne saurait se combiner avec cette *multiplicité*. Notre monarchie, dans ce cas, n'exercerait sur la société qu'une influence faible; on la pourrait comparer à ces monarchies féodales dont la souveraineté n'était guère qu'un nom, et dont la puissance se voyait paralysée par une infinité de forces indépendantes.

« Il serait fort malheureux pour nous que les idées, les mœurs, les sentiments de la société espagnole fussent, à ce point, contraires au véritable principe de la monarchie; nous devrions renoncer dès lors à l'espérance d'établir parmi nous un gouvernement stable. Heureusement une telle opinion n'a rien de solide. Cette opinion cependant se trouve trop généralement professée, principalement à l'étranger; elle s'appuie sur des apparences trop propres à faire illusion, pour qu'il soit superflu de la réfuter.

« Durant la guerre de 1808, considérons l'attitude de la nation d'une extrémité à l'autre de la Péninsule. De toutes parts, au cri de *Vive le roi!* la nation se lève. La lutte dure six années, le monarque est absent, rien cependant n'affaiblit la force de ce cri magique. Des *juntes* innombrables se forment sur toute l'étendue du royaume. Mais,

oin d'indiquer un esprit de division, l'apparition même de ces *juntes* contribue à prouver l'énergie du principe monarchique; bientôt, en effet, on voit une *junte* centrale s'organiser et obtenir l'obéissance de la péninsule entière. Ce seul fait démontre que l'attachement de chaque province à ses intérêts particuliers ne détruit aucunement l'unité de la monarchie.

« Il est même à remarquer que les différentes provinces, avant de s'être entendues, et bien que séparées quelquefois les unes des autres par les armées de l'usurpateur, se trouvèrent debout et rangées sous un unique étendard. La Catalogne, l'Aragon, la Navarre, Valence et les provinces basques, sans s'occuper de leurs *fueros*, inscrivirent dans leurs manifestes, dans leurs proclamations, la même devise que le reste de la monarchie : ***Religion, Patrie, Roi, Indépendance.***

« Pendant cet interrègne de la monarchie, il était assurément naturel que les anciennes divisions reparussent : on vit, au contraire, le sentiment de la nationalité éclater avec une vivacité nouvelle; jamais unité plus fraternelle ne rassembla les différents peuples de l'Espagne. Les armées françaises ne rencontrèrent partout que des Espagnols, les uns ombrageant leur sombre regard du long bonnet rouge de la Catalogne, les autres ornant leur tête du prétentieux chapeau andalou.

« A une époque plus récente, les soulèvements partiels, connus sous le nom de *pronunciamientos*, les *juntes* improvisées de toutes parts durant le cours de nos discordes civiles, prouvent simplement, selon nous, les deux faits que voici : premièrement, la faiblesse du gouvernement; secondement, l'attachement de la nation à l'unité même du pouvoir.

« Si le gouvernement s'était appuyé de nos jours sur des éléments nationaux, doués de force et de stabilité, on n'aurait point vu une poignée de dissidents rompre si facilement les liens qui assurent l'obéissance générale. D'un autre côté, si l'Espagne eût nourri en son sein un esprit de division, une tendance au fédéralisme, ces liens que la violence venait de briser, ne se seraient point renoués avec tant de promptitude. Tenons compte de ce double fait : d'une part, faiblesse du gouvernement; de l'autre, tendance vers la monarchie : tout pour nous se trouvera expliqué. Il est faux que l'Espagne soit travaillée par des forces essentiellement ennemies du principe d'une unité centrale. L'exemple même des provinces du Nord, soulevées en faveur de don Carlos, ne prouve rien contre notre opinion. En effet, les gens qui ont vu les choses de près savent parfaitement qu'un même cri de guerre domina dans la Navarre, dans les provinces basques, en même temps que dans le *Maeztrazgo* et les montagnes

de la Catalogne, » c'est-à-dire dans des provinces dont les intérêts sont certainement divers [1].

XI

Discours du marquis de Valdegamas.

Ce discours, dont le retentissement dure encore, non-seulement en Espagne, mais en Europe, a été prononcé le 4 janvier dernier [2], à Madrid, dans le congrès des députés. Rarement il est donné au talent oratoire de s'élever à une telle hauteur. Depuis plusieurs années, l'imagination brillante du publiciste avait reflété successivement la plupart des grandes idées qui, dans le passé, ont inspiré la politique de son pays. Elle devait enfin recevoir une illumination sur cette vérité catholique, pour le triomphe de laquelle la Providence, au quinzième et au seizième siècle, plaça dans les mains de l'Espagne l'empire de la civilisation. Voici le résumé des pensées de l'orateur :

« Messieurs, le long discours auquel je vais répondre n'a été, en dépit de ses vastes dimensions, qu'un épilogue : l'épilogue des erreurs du parti

[1] *Escritos politicos,* page 165.

[2] Le 4 janvier 1849.

progressiste, lesquelles ne sont elles-mêmes que l'épilogue des erreurs inventées depuis trois siècles et qui troublent aujourd'hui plus ou moins toutes les sociétés humaines. Avec cette bonne foi qui donne tant de relief à son talent, M. Cortina nous a confessé, au début de son discours, qu'il se prenait lui-même quelquefois à douter de la justesse de ses principes, en considérant que ces principes ne sont jamais au pouvoir, se trouvent toujours dans l'opposition. Pour peu qu'il y réfléchisse, M. Cortina verra ce doute se changer en certitude. Ces idées, en effet, ne sont jamais au pouvoir et se trouvent dans l'opposition, précisément pace que ce sont des idées d'opposition, non des idées de gouvernement. Idées stériles, idées désastreuses, que nous devons combattre jusqu'à ce qu'elles soient enterrées ici, dans leur cimetière naturel, sous ces voûtes, au pied de cette tribune. (*Applaudissements.*)

« Messieurs, quel est le principe de M. Cortina? En analysant bien son discours, on trouvera que c'est celui-ci : Dans la politique intérieure, la *légalité,* tout par la légalité, la légalité toujours, en toutes circonstances. Et moi, Messieurs, qui crois que les lois ont été faites pour les sociétés, non les sociétés pour les lois, je dis : « La société, tout pour la société, la société toujours, en toutes circonstances. » (*Bravo.*)

« Lorsque la légalité suffit pour sauver la so-

ciété, la légalité; lorsqu'elle ne suffit point, la dictature. Messieurs, ce mot terrible, moins terrible toutefois que celui de révolution, le plus terrible de tous, est prononcé ici par un homme que tout le monde connaît, aussi incapable d'exercer la dictature que de la condamner. Certes, on le sait, je ne suis point *du bois* dont on fait les dictateurs. Mais si je suis inhabile à les imiter, je suis, du moins, capable de les comprendre.

« La vie sociale, Messieurs, comme la vie humaine, se compose de l'action et de la réaction, du flux et du reflux de certaines forces envahissantes et de certaines forces de résistance. Ces forces envahissantes, appelées *maladies* dans le corps humain, et d'un autre nom dans le corps social, ont une double manière d'être : ou bien elles se trouvent répandues dans la société entière et disséminées dans les individus; ou bien (ce qui constitue un état de maladie très-grave) elles sont concentrées, accumulées dans des associations. Les forces de résistance doivent nécessairement se proportionner à ce double état. Tant que les forces envahissantes restent diffuses, la résistance s'opérera par les moyens accoutumés, les magistrats, les tribunaux. Mais aussitôt que les forces agressives viennent à se concentrer, les forces de résistance doivent nécessairement se concentrer aussi, se précipiter, sans que rien les arrête, dans une seule main.

« Telle est, Messieurs, dans l'ordre rationnel, la théorie de la dictature ; la dictature est en même temps un fait constant dans l'histoire. La démocratie athénienne eut l'ostracisme ; l'aristocratie de Rome eut ses dictateurs. En France, la première république ne fut qu'une dictature gigantesque, pleine de sang et d'horreurs. La Restauration elle-même chercha un asile dans l'art. 14 de la Charte. Nous ne parlerons point de la république actuelle. A-t-elle été, jusqu'à ce jour, autre chose qu'une dictature parée d'un autre nom ? Quant à la constitution anglaise, elle confère au Parlement, dans certains cas, tous les pouvoirs, tous les droits imaginables, sauf, comme parlent les jurisconsultes, *celui de faire d'une femme un homme et d'un homme une femme*. Mais, Messieurs, j'irai plus loin : Dieu, qui s'est réservé en propre le gouvernement de l'univers, et qui le régit d'habitude, s'il m'est permis d'employer ici cette expression, selon la forme constitutionnelle, puisqu'il l'a soumis à des lois fixes, invariables, appelées *causes secondes ;* Dieu, quelquefois, manifeste directement, clairement sa volonté souveraine en brisant les lois qu'il s'est imposées lui-même, en rompant le cours naturel des choses. Dans ces cas-là, Messieurs, n'est-il pas évident que Dieu agit en dictateur ? Ce qui doit nous faire comprendre combien est insensé un parti qui prétend gouverner avec moins de moyens que Dieu...

« Messieurs, la révolution de Février survint, comme la mort, à l'improviste. A cette grande nouvelle, nous restâmes stupéfaits, consternés! Dix mois se sont écoulés. Eh bien! demandez à cette révolution comment elle a vaincu, par qui et par quelle force elle a vaincu; elle ne saura vous répondre. Ah! ce n'est pas la république qui a vaincu. La république n'a été que l'instrument victorieux d'un pouvoir plus haut. Et ce pouvoir qui a été si fort pour détruire la monarchie avec un *scrupule* de république, ne le sera pas moins pour détruire la république avec un *scrupule* d'empire ou un *scrupule* de monarchie. Messieurs, quand des catastrophes sont aussi complètes, aussi soudaines et imprévues, n'y voyez point autre chose qu'un acte de la Providence. Ces caractères-là sont les caractères des œuvres de Dieu. Le 24 février a été le jour de la grande liquidation de toutes les classes de la société par-devant la Providence, et toutes se sont trouvées en déficit.

« Si l'on en croit le parti progressiste, les causes de la révolution sont, d'un côté la misère, de l'autre la tyrannie. Messieurs, cette théorie est absolument contraire à l'histoire. Qu'on me cite un seul exemple d'une révolution faite, menée à terme par des peuples esclaves ou des peuples mourant de faim. Les révolutions sont des maladies des peuples riches, des peuples libres. Les esclaves de l'antiquité purent bien essayer quel-

ques guerres serviles; mais toujours les révolutions furent faites par des aristocrates opulents. Non, Messieurs, ni l'esclavage, ni la misère ne sont le germe des révolutions; ce germe, vous le découvrirez toujours dans les désirs surexcités de la multitude, désirs surexcités par des tribuns qui les exploitent pour en profiter. *Vous serez comme les riches* : telle est la formule des révolutions socialistes contre les riches. *Vous serez comme les nobles* : telle est celle des révolutions des classes moyennes contre les classes nobiliaires. *Vous serez comme les rois* : voilà celle des révolutions des classes nobiliaires contre les rois. Enfin, Messieurs, *vous serez comme des dieux,* fut la formule de la première révolte de l'homme contre Dieu. Telles furent les formules de toutes les révolutions, depuis Adam, le premier rebelle, jusqu'à Proudhon, le dernier impie.

« La liberté, Messieurs, on nous parle encore de la liberté! Hélas! ne savez-vous pas qu'elle vient d'expirer? N'avez-vous point assisté comme moi à sa passion douloureuse? Ne l'avez-vous point vue outragée, déchirée, frappée traîtreusement par tous les démagogues du monde? Après avoir traîné successivement ses angoisses dans les montagnes de la Suisse, aux bords de la Seine, du Rhin, du Danube, du Tibre, elle est enfin montée au Quirinal, qui a été son calvaire. Messieurs, il est douloureux de le dire : La liberté a expiré.

(*Sensation profonde.*) Et elle ne ressuscitera point le troisième jour, ni le troisième an, ni peut-être le troisième siècle...

« Toutes vos erreurs, Messieurs (*en se retournant vers les bancs de la gauche*), viennent de ce que vous ignorez dans quelle direction marchent la civilisation et le monde. Vous êtes persuadés que la civilisation et le monde avancent lorsqu'ils reculent. Pour moi, Messieurs, je vous dis que le monde marche d'un pas précipité à l'établissement d'un despotisme gigantesque, tel que l'histoire n'en a point encore vu.....

« Il n'y a que deux sortes de répressions possibles, l'une intérieure, l'autre extérieure, la *religion* et la *politique*. Or, ces deux répressions sont entre elles dans un rapport tel, que le thermomètre religieux ne saurait monter sans faire baisser le thermomètre de la répression politique, de même que le thermomètre religieux ne saurait descendre sans faire monter la répression politique jusqu'à la tyrannie. C'est là une loi de l'humanité et de l'histoire. Et si vous en doutez, regardez ce qu'était le monde avant le Calvaire, dites-nous ce qu'était la société lorsqu'il n'existait aucune répression intérieure, aucune répression religieuse : d'une part la tyrannie, de l'autre la servitude. La liberté véritable, la liberté de tous et pour tous n'est venue au monde qu'avec le Sauveur. C'est un fait reconnu de tous, proclamé par les socialistes

eux-mêmes. — Oui, car les socialistes appellent Jésus un homme divin, et ils osent se dire ses continuateurs. Ses continuateurs, grand Dieu! Eux, les hommes de sang et de vengeance, les continuateurs de celui qui ne vécut que pour faire le bien, qui n'ouvrit la bouche que pour bénir! et qui, en trois années, acheva la plus étonnante révolution qu'aient vue les siècles et l'acheva sans verser une seule goutte de sang, autre que le sien! (*Applaudissements unanimes.*)

« Messieurs, veuillez suivre avec attention le spectacle que nous présente l'histoire. Vous venez de voir que, dans le monde antique où la répression religieuse n'existait même pas, la répression politique s'éleva jusqu'au plus haut point, jusqu'à la tyrannie. Jésus-Christ vient; avec lui la répression religieuse prend naissance : la répression politique disparaît. En effet, Jésus-Christ forma une société avec ses disciples, et cette société est la seule qui ait subsisté sans gouvernement. Entre Jésus et ses disciples il n'exista d'autre gouvernement que l'amour du maître pour les disciples et l'amour des disciples pour le maître : c'est-à-dire que, lorsque la répression intérieure fut complète, la liberté fut absolue.

« Pendant les temps apostoliques, que nous prolongerons jusqu'à la conversion de Constantin, que voyons-nous dans la société chrétienne? La religion, c'est-à-dire la répression intérieure, en-

core dans toute sa force, et néanmoins un germe de licence, de liberté religieuse commençant à poindre. Eh bien! ce mouvement de baisse dans le thermomètre religieux amène aussitôt un commencement de hausse dans le thermomètre politique; si l'on ne voit point encore un gouvernement, on trouve déjà un germe de gouvernement. Les premiers chrétiens n'eurent pas, il est vrai, des magistrats, mais ils eurent des arbitres, d'amiables pacificateurs, en un mot, l'embryon d'une magistrature. C'est ainsi que la force du gouvernement va croissant avec la corruption.

« Surviennent les temps féodaux. Déjà un gouvernement réel, effectif, est nécessaire; mais il suffit du plus faible de tous : on voit s'établir la monarchie féodale, la plus faible de toutes les monarchies.

« Arrive enfin le seizième siècle. Ici, Messieurs, remarquez quelles institutions coïncident avec l'hérésie luthérienne, ce grand scandale du monde politique et social, aussi bien que du monde religieux. Tout d'abord, au premier instant, les monarchies, de féodales qu'elles étaient, deviennent absolues. Cependant, le thermomètre religieux continuant de baisser, il faut que la répression politique monte plus haut : et, en effet, voici l'institution des armées permanentes qui nous présentent le soldat devenu un esclave sous l'uniforme. Il ne suffisait plus aux gouvernements d'être abso-

lus ; ils demandèrent et obtinrent d'être absolus et d'avoir un million de bras.

« Ce n'est pas tout : comme le thermomètre religieux baisse encore, il faut que la répression politique, déjà armée d'un million de bras, soit pourvue d'un million d'yeux. La police générale est créée. Par la centralisation administrative, la répression acquiert en même temps un million d'oreilles. Mais tant de ressources ne lui suffisent point ; elle a bientôt besoin de se trouver partout en même temps : le télégraphe est inventé.

« Telle était, Messieurs, la situation de l'Europe et du monde lorsque le bruit soudain de la dernière révolution est venu nous annoncer qu'il n'y avait point encore assez de despotisme, car le thermomètre religieux était descendu au-dessous de zéro... Et maintenant, Messieurs, il ne reste plus qu'une alternative : ou bien la réaction religieuse aura lieu, et dans ce cas, à mesure que le thermomètre religieux remontera, vous verrez redescendre naturellement le thermomètre politique jusqu'au niveau où respire la liberté des peuples. (*Bravo !*) Ou bien....., pardonnez mon langage, la gravité des circonstances le rend nécessaire...., si le thermomètre religieux doit encore baisser, je ne sais où nous allons, je n'y puis penser sans frémir..... Si les vérités que je viens de dérouler sont certaines, si le frein religieux doit achever de se briser, où trouvera-t-on une forme suffisante de gouver-

nement, où trouvera-t-on assez de despotisme? (*Profonde sensation.*)

« Messieurs, vous avez maintenant le doigt sur la plaie. Voilà la question pour l'Espagne, pour l'Europe, pour l'humanité, pour le monde.

« Oui, tout est préparé pour l'avénement d'un tyran gigantesque, colossal, universel, immense. Faites-y attention, Messieurs, il n'existe plus de résistances ni physiques ni morales. Plus de résistances physiques, car la vapeur et les chemins de fer ont fait disparaître les frontières; le télégraphe électrique a supprimé les distances. Plus de résistances morales, car tous les esprits se trouvent divisés, tous les patriotismes sont morts. Dites maintenant si ce n'est point à bon droit que je me préoccupe de l'avenir prochain du monde? Une seule chose peut détourner la catastrophe, c'est que toutes nos forces, tous nos efforts se réunissent pour provoquer une réaction salutaire, une réaction religieuse. Or, Messieurs, cette réaction est-elle possible? Sans aucun doute elle est possible. Mais, est-elle probable? Je le dis avec une tristesse profonde, je ne le crois pas.....

« Depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, on a discuté la question de savoir si le système de la résistance réussit plus sûrement que le système des concessions, à éloigner les bouleversements politiques. Heureusement, Messieurs, en l'an de grâce 1848, cette question n'admet plus

de doute, elle se trouve résolue. Il me suffit de vous rappeler deux faits : en France, la monarchie, qui ne résistait point, a été vaincue par la République, dont la force était quasi imperceptible; et cette République, si faible, n'a eu qu'à résister pour vaincre le socialisme.

« L'autre fait, c'est de Rome que je le tire. Pie IX, Messieurs, comme son divin Maître, a voulu être généreux, magnifique. Rome avait des enfants proscrits, Pie IX leur rendit la patrie. Rome présentait des esprits passionnés pour les réformes, Pie IX donna des réformes; aux libéraux il accorda la liberté; chaque parole de sa bouche fut un bienfait. Et maintenant, Messieurs, décidez si ses bienfaits sont restés au-dessus ou au-dessous de ses ignominies...

« Ah! si d'un côté se présentait la liberté, de l'autre la dictature, et qu'il s'agît de faire un choix, lequel d'entre nous délaisserait la liberté pour s'agenouiller devant la dictature? Mais telle n'est point la question, Messieurs. En réalité, la liberté a disparu de la surface de l'Europe. Presque partout les gouvernements constitutionnels, qui la représentaient naguère, ne sont plus qu'un mannequin, un squelette. Rappelez-vous ce qu'était Rome sous les empereurs. Dans cette Rome asservie subsistait encore la figure de la République. On y voyait et le dictateur tout puissant, et les tribuns inviolables, et les familles sénatoriales, et

les consuls. Oui, mais il y manquait quelque chose, et j'y trouve quelque chose de trop. J'y trouve de trop un homme, et il y manquait la république. (*Bravo !*)

« Eh bien ! Messieurs, tels sont presque partout en Europe les gouvernements constitutionnels. Majorités légitimes toujours vaincues par des minorités factieuses; ministres responsables qui ne répondent de rien; rois inviolables sans cesse violés ! La question n'est donc plus entre la liberté et la dictature : elle se trouve posée entre deux sortes de dictatures; celle de l'insurrection et celle du gouvernement. Pour ma part je choisis cette dernière comme moins lourde et moins injurieuse. A la dictature qui vient d'en bas, je préfère une dictature qui vient d'en haut, qui descend d'une région plus pure et plus sereine. Enfin, puisqu'il faut opter entre la dictature du poignard et la dictature du sabre, mon choix est fait; je choisis celle du sabre, c'est la plus noble. »

XII

Lettres du même.

Dans une lettre adressée à M. de Montalembert, le marquis de Valdegamas explique par quels liens sa doctrine politique se rattache au problème de la destinée humaine :

« Les sympathies d'un homme tel que vous, sont la plus belle récompense terrestre des humbles efforts que j'ai faits pour replacer à sa juste hauteur le principe catholique, conservateur et vivificateur des sociétés humaines. Jusqu'à présent je n'avais point eu l'occasion de dire tout ce que je pense sur ces graves problèmes qui préoccupent aujourd'hui les esprits les plus éminents. La destinée de l'humanité est un mystère profond, qui a reçu deux explications contraires : celle du Catholicisme et celle de la Philosophie [1]. L'ensemble de chacune de ces explications constitue une civilisation complète. Entre les deux civilisations il y a un abîme insondable, un antagonisme absolu. Les tentatives faites pour amener entre elles une transaction ont été, sont et seront toujours vaines. Ceux

[1] Par *Philosophie*, le marquis de Valdegamas entend ici une doctrine philosophique ennemie ou séparée de la foi.

qui flottent entre les deux, acceptant les principes de l'une et les conséquences de l'autre, les éclectiques, enfin, sont tous hors de la catégorie des grandes intelligences et condamnés irrémissiblement à l'absurde.

« La civilisation catholique enseigne que la nature de l'homme est corrompue, déchue, d'une manière radicale dans son essence et dans tous les éléments qui la constituent. La raison humaine ne peut voir la vérité, si une autorité enseignante ne la lui montre. La volonté humaine ne peut ni vouloir ni faire le bien, si elle n'est réprimée par la crainte de Dieu. Quand la volonté s'émancipe de Dieu et quand la raison s'émancipe de l'Église, l'erreur et le mal règnent sans obstacle dans le monde..... Cela étant, il est clair que la liberté de discussion[1] conduit nécessairement au mal.

« La civilisation philosophique, au contraire, enseigne que la nature de l'homme est parfaite et saine : saine et parfaite dans son essence et dans les éléments qui la constituent. Cela supposé, la raison abandonnée à elle-même arrivera à connaître la vérité, toute la vérité ; et la volonté, par elle seule, réalisera forcément le bien absolu. Dès lors il est clair que la solution du grand problème social est de rompre les liens qui compriment, as-

[1] Considérée en un sens absolu, à la façon du Protestantisme et du commun des philosophes de notre temps.

sujétissent la raison et le libre arbitre de l'homme. Le mal ne réside que dans ces liens; il ne se trouve ni dans le libre arbitre ni dans la raison. La perfection consistera à n'avoir de liens d'aucune espèce. L'humanité sera parfaite quand elle niera Dieu, son lien divin; quand elle niera le gouvernement, qui est son lien politique; quand elle niera la propriété, qui est son lien social, et quand elle niera la famille, qui est son lien domestique. Or, quiconque n'accepte pas toutes ces conclusions, se met en dehors de la civilisation philosophique; et quiconque se met en dehors de la civilisation philosophique, sans entrer dans le sein du Catholicisme, marche dans le désert du vide.

« Du problème théorique passons au problème pratique. De ces deux civilisations, laquelle remportera la victoire dans le cours du temps? Sans que ma plume hésite, sans que mon cœur tremble, sans que ma raison se trouble, je réponds : La victoire appartiendra incontestablement à la civilisation philosophique. Je tiens pour prouvé et évident qu'ici-bas le mal finit toujours par triompher du bien; et que le triomphe sur le mal est réservé, si l'on peut s'exprimer ainsi, à Dieu *personnellement*.

« Aussi n'y a-t-il aucune période historique qui ne vienne aboutir à une catastrophe. La première période de l'histoire commence à la création et aboutit au déluge. Que signifie le déluge? Deux

choses : le triomphe *naturel* du mal sur le bien et le triomphe *surnaturel* de Dieu sur le mal, par le moyen d'une action *directe, personnelle* et *souveraine.*

« Les hommes ruisselaient encore des eaux du déluge, quand la même lutte recommença. Les ténèbres s'amoncellent à tous les horizons. A la venue de Notre-Seigneur, la nuit régnait partout, une nuit épaisse, palpable. Le Seigneur est élevé en croix, et le jour revient pour le monde. Que signifie cette grande catastrophe? Deux choses : le triomphe *naturel* du mal sur le bien et le triomphe *surnaturel* de Dieu sur le mal, par le moyen d'une action *directe, personnelle* et *souveraine.*

« Enfin, que disent les Écritures sur la fin du monde? Elles annoncent que l'Antechrist sera le maître de l'univers, et qu'alors viendra le jugement dernier avec la dernière catastrophe. Que signifiera cette catastrophe? Comme les autres, elle signifiera le triomphe *naturel* du mal sur le bien, et le triomphe *surnaturel* de Dieu sur le mal, par une action *directe, personnelle* et *souveraine.*

« Telle est pour moi toute la philosophie de l'histoire. Vico fut sur le point de voir la vérité, et s'il l'eût vue, il l'eût exposée mieux que moi; mais perdant bientôt la trace lumineuse, il se trouva enveloppé de ténèbres. Dans la variété infinie des événements humains, il a cru découvrir un nombre toujours fixe et restreint de formes politiques

et sociales. Pour démontrer son erreur, il suffit de considérer les États-Unis, qui ne s'ajustent à aucune de ces formes. Si Vico fût entré plus profondément dans les mystères catholiques, il aurait vu que la vérité se trouve dans cette même proposition prise à revers. La vérité réside dans l'identité substantielle des événements, voilée et comme cachée par la variété infinie des formes.....

« Et qu'on ne me dise pas que si la défaite est certaine, la lutte est inutile. En premier lieu, la lutte peut atténuer, adoucir la catastrophe; en second lieu, pour nous qui nous faisons gloire d'être catholiques, la lutte est un devoir, non une spéculation. Quant à la manière de combattre, je n'en vois qu'une qui puisse donner aujourd'hui des résultats avantageux : c'est de combattre par la presse périodique..... Dans cette espèce de confession générale, je dois déclarer ingénûment que mes idées politiques et religieuses d'aujourd'hui ne ressemblent point à mes idées politiques et religieuses d'un autre temps. Ma conversion aux bons principes est due d'abord à la miséricorde divine, ensuite à l'étude profonde des révolutions. Les révolutions sont les fanaux de la Providence et de l'histoire. Sous un certain aspect et jusqu'à un certain point, les révolutions, comme les hérésies, sont bonnes, parce qu'elles confirment dans la foi et rendent la foi plus resplendissante. Je n'avais jamais compris la révolte gigantesque de Satan, jusqu'au moment

où j'ai vu de mes propres yeux l'orgueil insensé de Proudhon. »

Certaines assertions contenues dans cette lettre ayant donné lieu à des interprétations erronées, le marquis de Valdegamas a développé sa pensée dans deux écrits nouveaux :

« La civilisation catholique peut être considérée de deux façons : ou en elle-même, comme formant un certain ensemble de principes religieux et sociaux ; ou dans sa réalité historique, alors que ses principes se combinent avec la liberté humaine. Considérée sous le premier point de vue, la civilisation catholique est parfaite. Considérée sous le second point de vue, la civilisation catholique, dans son développement au sein du temps et son extension au sein de l'espace, se trouve assujétie aux imperfections, aux vicissitudes de tout ce qui s'étend dans l'espace et se prolonge à travers le temps. Dans ma première lettre, je n'ai considéré la civilisation que sous le premier point de vue. Si je la considère sous le second, c'est-à-dire dans sa réalité historique, je dirai que ses imperfections venant uniquement de sa combinaison avec la liberté humaine, le véritable progrès aurait consisté à assujétir l'élément humain qui la corrompt à l'élément divin qui la purifie. La société a suivi une voie différente. En tenant pour anéanti l'empire de la foi, et en proclamant l'indépendance de la raison et de la volonté de l'homme, elle a rendu

absolu, universel et nécessaire, le mal, qui restait relatif, exceptionnel et contingent. Cette période de rétrogadation rapide a commencé en Europe avec la restauration du paganisme littéraire, qui a successivement amené les restaurations du paganisme philosophique, du paganisme religieux et du paganisme politique. Aujourd'hui le monde est à la veille de la dernière de ces restaurations : celle du paganisme socialiste.....

« Du reste, ce grand retour en arrière était dans la loi, sage et mystérieuse en même temps, par laquelle Dieu dirige et gouverne le genre humain. Si la civilisation catholique avait suivi un progrès continu, la terre eût fini par être le paradis de l'homme : Dieu aurait été socialiste. Alors qu'eût été Proudhon ? Chacun est bien là où il est : Dieu dans le ciel et Proudhon sur la terre; Proudhon cherchant toujours, sans le rencontrer jamais, un paradis dans une vallée de larmes, et Dieu plaçant cette vallée de larmes entre deux paradis, afin que l'homme puisse se trouver constamment entre un grand souvenir et une grande espérance.....

« Je suis purement catholique, je crois et professe ce que professe et croit l'Église catholique, apostolique, romaine. Afin de savoir ce que je dois croire, ce que je dois penser, je ne me tourne point vers les philosophes, je porte mon regard vers les docteurs de l'Église. Interroger le savant

ou le sage serait superflu, ni l'un ni l'autre ne pourrait me répondre. J'interrogerai plutôt la femme pieuse et l'enfant, vases de bénédiction l'un et l'autre, l'un purifié par les larmes, l'autre encore embaumé du parfum de l'innocence. J'ai vu deux édifices gigantesques, deux tours hautes comme Babylone, deux civilisations splendides élevées par la sagesse de l'homme. La première est tombée au son des trompettes apostoliques, la seconde va crouler au son des trompettes socialistes. Et en présence de ce spectacle effroyable, je me demande à moi-même, avec terreur, si la sagesse de l'homme est autre chose que vanité et affliction d'esprit. Je n'ignore pas qu'il est des hommes d'un optimisme invincible, aux regards desquels il est évident que la société ne tombera pas, attendu qu'elle n'est point tombée encore, et qui croient que le nuage va se dissipant dans les airs, au lieu de s'étendre. A leurs yeux, la révolution de février a été le châtiment, et ce qui vient est la miséricorde. Qui vivra verra, et qui verra sera épouvanté de reconnaître que la révolution de février n'a été qu'une menace, et que maintenant s'avance le châtiment.....

« Mes opinions, dit-on, sont contraires à la philosophie, à la raison. — A quelle raison? à quelle philosophie? — La raison, telle qu'elle est sortie des mains de Dieu, et la philosophie telle qu'elle est sortie de la religion catholique, sa

mère, sont pour moi vénérables et sacrées..... Me demande-t-on en particulier mon opinion sur l'éclectisme? Je dirai que..... dans tous les cas, l'éclectisme ne saurait être considéré que comme un rameau pâle et défeuillé du grand arbre rationaliste, planté au milieu de la société, comme cet arbre du Paradis terrestre qui amena la mort dans le monde. Du rationalisme sont sortis le *spinosisme*, le *voltairianisme*, le *kantisme*, l'*hégelianisme* et le *cousinisme,* toutes doctrines de perdition, qui, dans l'ordre politique, religieux et social, sont, pour l'Europe, ce que, dans l'ordre physique, est pour le céleste empire l'opium des Anglais.

« Oui, la société européenne se meurt : les extrémités sont froides, le cœur le sera bientôt. Or, savez-vous pourquoi elle se meurt? — Parce qu'elle a été empoisonnée. Elle se meurt, parce que Dieu l'avait faite pour se nourrir de la substance catholique, et que des médecins empyriques l'ont alimentée de la substance rationaliste. Elle se meurt, parce que, de même que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, de même les sociétés ne périssent pas uniquement par le fer, mais par toute parole anticatholique sortie de la bouche des philosophes. La société européenne se meurt, parce que l'erreur tue, et que cette société est fondée sur des erreurs.

« Sachez que tout ce que vous tenez pour incontestable est faux. La force vitale de la vérité est telle que, si vous étiez en possession d'une vérité, d'une seule, cette vérité pourrait vous sauver. Mais votre chute est si profonde, votre décadence si radicale, votre aveuglement si complet, votre nudité si absolue, votre infortune tellement sans exemple, que cette seule vérité vous ne l'avez pas. Voilà pourquoi la catastrophe qui doit venir sera, dans l'histoire, la catastrophe par excellence! Les individus peuvent encore se sauver, parce qu'ils peuvent toujours se sauver; mais la société est perdue; non qu'elle se trouve dans une impossibilité radicale de se sauver, mais parce que, selon moi, il est évident qu'elle ne veut pas se sauver. Il n'y a point de salut pour la société, parce que nous ne voulons point faire de nos fils des chrétiens, et que nous-mêmes ne sommes pas de vrais chrétiens. Il n'y a point de salut pour la société, parce que l'esprit catholique, seul esprit de vie, ne vivifie pas tout, l'enseignement, le gouvernement, les institutions, les lois, les mœurs. Changer le cours des choses dans l'état où elles sont, serait, je ne le vois que trop, une entreprise de géants. Point de pouvoir sur la terre qui, à lui seul, en puisse venir à bout. A peine tous, agissant de concert, consommeraient-ils l'entreprise. Je vous laisse à juger si ce concert est possible, et jusqu'à quel point il est possible; je vous laisse

aussi à décider si même, cette possibilité admise, le salut de la société ne resterait pas, de toute façon, un véritable miracle [1]. »

XIII

Pie IX. — Citations.

L'opuscule de Balmès sur Pie IX semble inspiré par le génie de l'espérance chrétienne. Rapproché des pages qu'on vient de lire, cet écrit brille comme un rayon de lumière succédant à une nuée orageuse. Toutefois, entre les prévisions qui alarment le marquis de Valdegamas et celles qui consolent Balmès, on ne saurait signaler une contradiction absolue. Aux regards de l'un, la société temporelle d'une partie de l'Europe va subir un cataclysme; aux regards de l'autre, la barque de Pierre, surnageant au milieu du naufrage, recueillera les débris pour les reporter à la rive. L'un, rempli de terreur au souvenir des vengeances divines que l'histoire lui rappelle, retrace ces tableaux formidables, et fait apparaître en

[1] Ces lettres, dont nous ne donnons qu'un abrégé, ont été publiées dans leur entier par le journal l'*Univers* (nos du 22 juin et du 13 août 1849). Pour le texte original, consulter la feuille de Madrid *El Pais*, n° du 29 juillet.

même temps la catastrophe finale par laquelle la justice de Dieu consommera ici-bas son triomphe ; le second, au contraire, tient son regard fixé sur les jours de miséricorde qui seront encore prêtés à la terre.

Au surplus, M. de Valdegamas lui-même, dans un entretien intime, a exprimé un jugement sur l'écrit de Balmès. Ce jugement, à la vérité, porte plutôt sur le mérite de l'écrivain que sur le fond des pensées contenues dans le *Pio IX*. Nous laisserons à nos lecteurs le soin de placer en parallèle les opinions des deux publicistes.

« Le dernier ouvrage de Balmès, a écrit M. de Valdegamas, mérite encore l'attention à un autre point de vue. Balmès, qui fut toujours un grand penseur, n'avait point été un grand artiste. Chez lui les études littéraires n'allaient point de pair avec les études philosophiques. Exclusivement occupé de l'idée, il en négligeait l'expression. L'habitude de la polémique, cette exterminatrice de styles, avait rendu Balmès verbeux. Mais dans son écrit sur Pie IX, il élève tout à coup l'expression à la hauteur de la pensée. Pour la première fois sa grande pensée brille revêtue d'un magnifique langage. Lorsque Balmès est mort, l'écrivain était devenu digne du philosophe ; la critique, en les mesurant, les trouvait égaux. »

Notre propre jugement, à la suite de ces lignes, serait superflu. L'écrit sur Pie IX mériterait

d'être traduit dans sa totalité. Nous devons nous contenter d'en transcrire quelques pages. Dans un chapitre intitulé : *Le gouvernement pontifical et les grandes puissances*, Balmès peint ainsi la situation de l'Europe[1] :

« La clef de la politique du Nord n'est point dans les mains de l'Autriche ni de la Prusse, elle se trouve aux mains de la Russie. Or cette puissance n'a certainement donné aucun gage au Saint-Siége. Tant que le *statu quo* sera conservé en Europe, le protectorat de l'Autriche, protectorat humiliant, pourra du moins être réel. Au jour d'un conflit en Europe, ce protectorat n'aurait plus de valeur. La Russie, à ce moment-là, apparaîtrait ce qu'elle est en réalité, la seule puissance du continent, capable d'affronter les fureurs d'une nouvelle révolution française et de traverser les vicissitudes d'une conflagration générale. Supposez la Prusse et l'Autriche vaincues, la révolution débordant en Allemagne et en Italie : la Russie demeure encore debout. Sa puissante marine de la mer Baltique et de la mer Noire, ses armées, ses trésors de Sibérie, ses peuples barbares dont elle dispose avec tant d'intelligence, son territoire immense, ses remparts de neige, aux pieds desquels s'est engloutie la plus nombreuse et la meilleure armée des temps modernes, telles sont les

[1] Rappelons que l'écrit sur Pie IX porte la date de 1847.

forces qui lui permettent de défier les conflits européens. Que cet empire fasse alliance avec les États-Unis d'Amérique, il bravera, du fond du septentrion, l'effort de toutes les puissances coalisées, y compris l'Angleterre. Il suffit de quelques journées de marche à une armée française, pour s'emparer de la capitale de l'Autriche; la moindre étincelle révolutionnaire mettra le feu à l'Allemagne et à l'Italie; jugez s'il est sage d'appuyer la tranquillité du Saint-Siége sur l'Autriche. La victoire même de cette puissance ne serait que le triomphe du czar.

« Sur le terrain de la diplomatie et dans l'ordre habituel de la politique, la prépondérance de la Russie en Europe est telle, que tout équilibre serait rompu sans le contre-poids qu'oppose l'Angleterre. Mais, en dehors de l'action régulière des gouvernements, s'étend le champ des idées. Mobiles, rapides, les idées exercent déjà une grande influence sur la politique et la diplomatie; indubitablement, cette influence, dans l'avenir, ne fera que s'accroître. La force des idées ne réside point en Russie, mais en Allemagne et en France; ce dernier pays est chargé du rôle de la propagande. Une langue parlée ou du moins entendue partout; une expression vive et brillante; l'art de populariser les idées les plus abstraites, en séduisant l'imagination et en flattant délicatement le cœur; le talent de la satire; la louange ou la mo-

querie prodiguées avec excès : telles sont les armes placées aux mains de la France, cette Grèce des temps modernes. Si le sort des combats devait un jour assujétir cette Grèce à des Macédoniens nouveaux, elle ne tarderait point à subjuguer ses vainqueurs en leur inoculant ses propres idées. Endormi dans les bras de sa belle captive, le géant du Nord commencerait à parcourir la voie fatale qui attend tous les pouvoirs du monde : après l'apogée le déclin, et finalement la mort. Déjà la culture de l'esprit en Russie est toute française. La France a fait sentir fortement son influence à la noblesse russe. Si les effets de cette influence sont encore nuls dans l'ordre politique, c'est que l'immense majorité du peuple moscovite reste intacte, et que l'action étrangère et dissolvante, au sein de la noblesse, se trouve contenue par cette ambition qui forme et conserve les aristocraties, l'ambition de la conquête.

« Une double lutte, dans l'avenir, attend l'Europe : la lutte des gouvernements, celle des idées. Dans la première de ces luttes, le prix appartient d'avance à l'Angleterre et à la Russie, puissances anticatholiques; dans la lutte des idées la victoire appartient à la propagande française, laquelle reste infectée de l'incrédulité de Voltaire sous un déguisement moderne. Que suit-il de là? que la papauté aurait tort de compter sur un appui étranger; qu'elle doit s'attacher à développer ses forces

propres. Son sort ne pourrait, sans détriment, se lier au sort d'un pouvoir politique quelconque. Il est urgent qu'elle se place, autant que possible, par son attitude, à l'abri des vicissitudes auxquelles l'Europe est réservée. Sa prudence doit choisir ce que l'esprit moderne renferme de bon, afin d'imprimer aux idées une direction sage, et de préparer, dans la région des faits, une transformation paisible. »

XIV

Pronostics.

Les concessions *faites à temps* paraissent à Balmès le moyen le plus sûr pour opérer sans secousse les transformations de l'ordre politique. Selon lui, Grégoire XVI dut refuser toute concession ; il n'en pouvait accorder sans plier par cela même devant les exigences révolutionnaires, exigences présentées plus d'une fois, sous son règne, à main armée. Pie IX, mettant à profit, pour accomplir ses réformes, un instant où l'Europe est en paix et Rome en repos, prévenait habilement les périls attachés au système de la résistance absolue.

Balmès, du reste, analysait avec une sagacité prévoyante les divers dangers que l'autorité ponti-

ficale allait traverser. Il ne recule pas même devant l'hypothèse d'un renversement passager de la souveraineté temporelle du Saint-Siége. « Cette souveraineté absente, dit-il, laisserait un vide que rien ne saurait combler. Un tel événement produirait une perturbation si profonde que la restauration même du pouvoir tombé, deviendrait indispensable. Oui, si l'Europe était condamnée à revoir le spectacle donné déjà une fois au commencement de ce siècle, il serait dès ce moment permis de pronostiquer une restauration nouvelle. En certains cas, l'excès du mal amène forcément le remède. Le domaine de saint Pierre n'occupe qu'un point sur la carte, mais ce point est d'une telle importance, que nulle puissance européenne, même du premier ordre, n'intéresse le monde à un si haut degré. Faites disparaître l'une des grandes puissances, le monde en sera moins troublé que de la ruine de l'autorité temporelle du pontife. »

On nous saura gré de résumer ici les pages qui terminent le *Pio IX* :

« Le Protestantisme, dit Balmès, a faussé le cours de la civilisation européenne. Sans ce schisme, l'Europe serait tout autre qu'elle n'est. Au sein du Protestantisme résident deux principes fondamentaux : l'un est l'examen privé en matière de foi, l'autre la suprématie religieuse attribuée au pouvoir civil. Le premier de ces principes

aboutissait à l'impiété; posé par Luther, il reçut son complément de Voltaire. Le second principe, établi sans déguisement en Allemagne et en Angleterre, contribua, jusque dans les pays catholiques, à développer un esprit d'insubordination à l'égard de l'autorité pontificale, esprit voilé sous l'apparence d'une obéissance passionnée envers les princes. Cette seconde sorte de rébellion, dont la semence avait déjà germé dans les âges précédents, eut pour effet final, au dix-huitième siècle, cette coalition insensée des princes qui abreuva d'amertume le Vicaire de Jésus-Christ.

« A la même époque, la semence du Protestantisme portait ses derniers fruits. A la place de la démocratie religieuse se présentait une démagogie impie. La révolution française éclata. Les princes, précipités dans la poussière, comprirent que la religion n'était pas le plus grand péril que leur trône eût à redouter. De là le préambule célèbre du traité de la *Sainte-Alliance*. Malheureusement, les maux du monde ne se guérissent point avec une feuille de papier, et les gouvernements ont plutôt signé un traité que renoncé à leurs instincts. Il fut facile de s'apercevoir bientôt que le chef du Catholicisme, le Vicaire de Jésus-Christ, n'avait été compté pour rien dans le traité. Au congrès de Vienne, les notes et les protestations du cardinal Consalvi n'empêchèrent point les puissances

de régler à leur fantaisie les droits temporels des églises d'Allemagne. La protection promise par l'empereur d'Autriche aux députés de certains diocèses resta vaine. Les Pays-Bas, dont la population présentait une immense majorité de catholiques, furent livrés à une famille protestante, la maison d'Orange. Dès le commencement de l'année 1815, le Catholicisme y reçut des atteintes, qui ne contribuèrent pas peu à la révolution de Bruxelles, en 1830. Quant au pape, il recouvra ses possessions; mais en dépit de toutes les réclamations, l'Autriche se réserva le droit de tenir garnison dans les places de Comachio et de Ferrare.

« Comme on le voit, la Sainte-Alliance n'était point aussi sainte qu'on l'aurait pu penser. A peine délivré de Napoléon, l'empereur de Russie appréhende que le Catholicisme ne lui enlève ses États. Au mois de janvier 1816, alarmé de quelques conversions, il lance un ukase pour chasser de son empire la Compagnie de Jésus. En 1820, lorsque la démagogie trouble de nouveau le midi de l'Europe, le czar s'occupe à redoubler ses rigueurs contre la même Compagnie. On sait le reste. La révolution de 1830 en France renverse, sur toute la surface de l'Europe, l'édifice de 1815. Cet événement dissipait sans doute plus d'une espérance précieuse; mais Dieu tenait à montrer aux princes qu'il n'a nul besoin de leur pouvoir pour sauver la religion.....

« A peine élevé sur le trône de saint Pierre, Pie IX commence des réformes dans l'Église. Tout révèle en lui un pape porté aux réformes. L'Église, d'ailleurs, a toujours réformé. Les conciles nous présentent une longue suite d'assemblées occupées de réformes. Leurs décrets sont autant de codes réformateurs. Tandis que les institutions humaines, dénuées de la force nécessaire pour se guérir elles-mêmes, finissent par succomber à leurs maladies, l'Église, quelles que soient ses plaies, les guérit constamment ; elle est douée d'un sens qui lui indique toujours le remède et d'une vigueur qui la rend capable de le supporter. Caractère distinctif des êtres robustes, preuve que l'Église vivra jusqu'à la consommation des temps.

« Le monde civilisé est intelligent, opulent, puissant, mais il est malade ; il manque de moralité et de croyances. L'impiété s'efforce d'établir un divorce funeste entre la religion et le double progrès matériel et intellectuel : grave péril suspendu sur l'avenir des sociétés modernes. Outre que le Christianisme apporte à l'homme le salut éternel, il a sauvé une fois le monde d'une ruine complète ; seul il le peut sauver de nouveau des maux qui le menacent. Le monde attendra-t-il son salut des diplomates, qui ne parviennent pas même à préserver leur propre pays ? L'attendra-t-il des rois, que les révolutions emportent comme une paille légère ? L'attendra-t-il des démagogues, qui

couvrent partout le sol de ruines et de sang? Non, le salut se trouvera dans l'accord de l'esprit de progrès avec la religion, et l'entreprise ne réussira qu'autant qu'elle sera conduite par un pontife.....

« Il ne faut point se laisser abuser par le cri de liberté ; mais ne nous laissons pas abuser non plus par les mots d'*ordre social* et de conservation des monarchies, lorsque sous ces mots s'abrite un despotisme brutal ou des intérêts pervers. La propagande révolutionnaire s'agite en Pologne, en Belgique, en Irlande ; cela est certain. Plusieurs invoqueront la religion uniquement comme un moyen de soulever les peuples ; cela est encore certain. Cependant sera-t-il juste que nous prenions toujours parti pour les Russes en Pologne, pour la maison d'Orange en Belgique, pour les ultra-torys en Irlande?..... Les destructions révolutionnaires offrent un spectacle affreux ; mais certes le pouvoir qui emploie sa force à opprimer n'a rien de beau. La religion n'a besoin ni de bouleversement, ni d'oppression. Ce qu'elle établit, c'est l'ordre, mais l'ordre avec la bénignité. Ce qu'elle demande des peuples, c'est l'obéissance ; ce qu'elle veut pour eux, c'est un joug léger.

« Même dans sa vie terrestre, l'humanité se voit conduite par la Providence vers un but mystérieux et par des chemins ignorés. Méconnaître le changement qui s'opère en tout, c'est fermer les yeux à la lumière. S'en tenir uniquement aux formes

du passé, c'est se fier à un faible arbrisseau pour se retenir sur une pente rapide. Ayons du respect pour le passé, mais ne croyons point que notre désir stérile le puisse rétablir. Tout en conservant avec amour ce qui en reste, n'allons point jusqu'à maudire toute chose présente et future. Eh quoi! ce qui passe aujourd'hui n'a-t-il point été autrefois nouveau? Ce qui va disparaître n'a-t-il point, à une autre époque, occupé la place d'autres choses depuis longtemps disparues? La vie du genre humain présente une transformation continue; l'histoire est une succession de tableaux magnifiques dans lesquels se peint, à chaque instant, quelque nouveauté surprenante. Gardons intactes les vérités éternelles, impérissables parce qu'elles s'appuient sur des promesses divines; mais le reste, voyons-le tel qu'il est, passager.

« Peuple d'Espagne, ta confiance dans les promesses divines doit t'assurer que le pontife réussira jusque dans les choses temporelles. Tout en faisant la distinction entre l'humain et le divin, tu comprendras que l'humain, ici, est bien près du divin, et que cette Chaire auguste, de laquelle tant de bienfaits, même temporels, ont découlé sur la société, n'est point occupée par un pontife destiné à troubler le monde. Assistons avec calme au spectacle qui se déroule à nos regards. Ne perdons point courage pour quelques contrariétés passagères. N'arrêtons pas notre vue sur l'heure

présente; rappelons-nous l'histoire, songeons à l'avenir. L'humanité n'accomplit chaque progrès qu'au prix d'une lutte; elle ne s'améliore point sans douleurs. Unis de cœur avec l'Église qui, dans toute l'étendue du monde, prie pour le pontife, ayons la confiance que Dieu lui donnera lumière et force, et que les difficultés, les périls, les revers, seront compensés par une surabondance de bien, dans l'œuvre entreprise par Pie IX. »

Ouvrages philosophiques.

I

Jugements portés sur la Philosophie de Balmès.

On sait déjà quel est le caractère des livres philosophiques de Balmès. Lui-même a dit, au sujet de son ouvrage intitulé *Philosophie fondamentale :* « Ceci n'est que la philosophie de saint Thomas, appropriée aux besoins du dix-neuvième siècle. » Parole modeste à l'excès, si elle donnait à croire que Balmès, en traitant les matières philosophiques, manque d'originalité. La philosophie véritable n'est jamais une invention pure. Le mérite d'un philosophe est assez rare, lorsque ce philosophe, dans ses écrits, présente une compréhension vaste, une explication pénétrante et lucide des vérités d'ordres divers qui forment l'apanage commun des intelligences. Les bornes prescrites à notre travail nous interdisent une analyse détaillée des livres philosophiques de Balmès. Grâce au concours de deux amis, nous ne tarderons point

à offrir au public la traduction intégrale de plusieurs de ces ouvrages. Les pages suivantes sont de simples notes destinées à faire sentir le prix de notre prochaine publication.

Dans un discours dont on a lu précédemment quelques lignes, le docteur Manuel Martinez, professeur au séminaire de Saragosse, résume l'enseignement philosophique de Balmès :

« L'esprit fertile de l'écrivain catholique se proposa un labeur nouveau, non moins utile, non moins ardu. Assurément l'Espagne est restée en arrière de plusieurs peuples dans le développement des arts et de l'industrie. Mais la science principale d'un peuple consiste dans les connaissances morales et métaphysiques. Or, s'il est vrai, comme l'a dit M. de Bonald, qu'une nation qui sait le Christianisme, possède, par cela seul, toute l'essence de la morale et de la métaphysique, que manque-t-il à notre patrie, enseignée par d'illustres philosophes chrétiens? A la vérité, ces mêmes sciences, en d'autres pays, ont accompli certains progrès légitimes. Mais que d'erreurs funestes mêlées à ces trésors nouveaux de l'esprit! La philosophie véritable, fille du ciel, n'a jamais été considérée qu'avec amour par l'Église... Oui, toujours quelque plage nouvelle et brillante lui reste à découvrir. Mais, dans sa navigation périlleuse, qu'elle se garde de perdre de vue le phare des vérités révélées!

« J'ai été conduit à publier mon livre, » écrit Balmès, dans le prologue de sa *Philosophie fondamentale*, « par le désir d'étendre en Espagne, au « delà de ses bornes actuelles, le champ des études « philosophiques. En même temps j'applique mes « faibles efforts à prévenir un péril qui nous me« nace : l'invasion d'une philosophie infectée des « plus graves erreurs. »

« La philosophie n'a qu'un objet, la vérité. Toute vérité créée n'est autre chose qu'une étincelle de la vérité éternelle, de Dieu. Depuis dix-huit siècles, les philosophes les plus éminents se sont élevés vers Dieu par le chemin de la philosophie; pourquoi donc tant d'autres esprits, au lieu d'arriver à Dieu par cette voie, excitent-ils contre Dieu, suivant une expression de saint Grégoire de Nazianze, les créatures que Dieu même a formées? — Parce que ces esprits débiles, avant de toucher le terme, se sont arrêtés au milieu des causes secondes, ou que, charmés d'eux-mêmes, ils se sont imaginé qu'ils trouveraient en eux-mêmes le principe du vrai. Demi-savants, accusés par Pascal de bouleverser le monde.

« La forte intelligence de Balmès pénètre jusqu'au fond des choses, et y trouve partout des règles posées de la main de Dieu. La question de la *certitude*, pierre d'achoppement pour la philosophie, occasion perpétuelle d'erreur et de chute, est résolue par lui avec une justesse habile. A la

différence de certains philosophes qui semblent rejeter leur propre nature et cesser d'être hommes, il inculque sans cesse une maxime que Tertullien enseigne en ces mots : « *Prior homo ipse quam* « *philosophus*. » A la suite de saint Augustin et de saint Thomas, Balmès démontre que l'esprit de l'homme, même dans l'ordre naturel, obéit forcément à l'obligation de *croire*. En effet, ce que l'homme *comprend* est bien peu de chose comparé à ce qu'il est tenu de croire. Balmès parcourt le cercle entier de la création ; il cherche le principe de la vérité ; il ne le trouve qu'en Dieu, océan de lumière, dans lequel il se voit précipité par une irrésistible logique, dès qu'il s'élève à la notion d'une raison universelle. Cette démonstration de l'existence de Dieu est d'autant plus concluante et d'autant plus précieuse, que le philosophe y aboutit en partant des faits les plus intimes de la conscience intellectuelle.

« Après avoir combattu le scepticisme avec une supériorité admirable, il étudie profondément les sens et les sensations. L'école sensualiste est jugée par lui avec la justice sévère qu'elle mérite. Disciple du grand Thomas d'Aquin, il distingue soigneusement l'ordre *sensible* de l'ordre *intellectuel*. Attentif à définir, à classer toutes les notions qui ont trait aux idées, il a l'honneur d'étendre la doctrine de son maître, de la rectifier sur quelques points, et de la dégager d'accessoires superflus.

« Si la théorie des idées innées prise en un sens rigoureux se trouve combattue justement par saint Thomas d'Aquin et répudiée par Descartes, néanmoins, de saint Augustin jusqu'à M. de Bonald, presque tous les maîtres de la philosophie chrétienne ont éprouvé une vive sympathie pour une théorie qui présente un caractère si grandiose. Leurs explications diverses n'ont pas été toujours exactes. Marquer le point précis vers lequel tous les grands esprits s'acheminaient par des sentiers distincts, semblait une gloire réservée à Balmès.

« Les nuages de la philosophie allemande n'ont point rebuté sa critique. Certaines doctrines en vogue chez nos voisins de France ont été passées aussi à son creuset. Embryons dépourvus de vitalité, qui naissent et meurent sans sortir de l'esprit malade au sein duquel ils ont été formés; travaux stériles, comparables au labeur d'un ouvrier qui consumerait sa vie à limer et polir l'instrument de son art[1]. Balmès, dans sa longue carrière philosophique, ne perd pas une occasion de combattre les tendances funestes de notre époque vers le panthéisme.

« Il aborde enfin l'étude des grandes idées métaphysiques : l'étendue, l'espace, l'Être, l'unité, le nombre, le temps, l'infini, la substance, la nécessité et la causalité dans leur rapport avec la

[1] Pensée de M. de Bonald.

morale. Cet esprit vigoureux analyse, fouille, décompose les idées simples, les notions compliquées de la science; il démasque le faux, il fait resplendir le vrai. Puis, réunissant les vérités qu'il a reconnues pures, il les replace dans leur ordre, il les lie par un travail puissant et créateur; il élève un édifice aussi simple que majestueux. Chaque fois que la main divine se manifeste à ses regards, son front s'incline. Balmès, dans sa philosophie, est libre comme Descartes, mais plus attentif que Descartes à prévenir le danger du scepticisme; profond comme Malebranche, mais plus en garde contre des illusions sublimes. J'irai plus loin, Messieurs, j'oserai dire que Balmès nous présente une image de saint Augustin écrivant au dix-neuvième siècle.

« Toute investigation humaine aboutit à un vide, à un abîme : cet abîme n'est comblé que par Dieu. Pour Balmès, comme pour saint Grégoire de Nazianze, Dieu est le point culminant de la philosophie. Fidèle à cette loi de *sobriété* recommandée par l'Apôtre, Balmès conserve, au milieu même des entraînements de la science, une modération admirable. Ses écrits philosophiques sont mêlés partout d'une douce saveur de piété. Combien de fois, méditant sa *Philosophie fondamentale*, ai-je éprouvé en mon âme la vérité du mot célèbre de Bacon : « Un peu de science éloigne de la religion, beaucoup de science y ramène. »

« La rigueur de l'esprit philosophique aurait

dû, ce semble, éteindre chez Balmès l'imagination et le sentiment. Il n'en est rien. Son commerce avec les livres ne l'a point empêché de pénétrer à fond la science pratique du cœur humain. Sa plume privilégiée sait revêtir de belles images les idées les plus abstraites, et son langage touche les fibres les plus sensibles du cœur. Aussi sa parole a-t-elle remué la génération présente, et ce mouvement se transmettra aux générations à venir. Malheur aux hommes dont la plume se prostitue à l'erreur et au vice ! Le remords les accompagnera dans le tombeau. Mais toi, esprit illustre, tu es descendu tranquille dans le cercueil. Que t'importait une vie plus longue? L'âme, chez toi, agitée par la passion de la vérité, détruisait un corps débile. Tu avais atteint ce point de la science où notre faible esprit comprend qu'il existe mille vérités inaccessibles. Placé sur l'extrême frontière des ténèbres d'ici-bas, tu aspirais à une région de lumière et de vérité. « Nous nous trouvons, as-tu dis toi-même, « entre deux infinis qui tous les deux nous échappent. Qui nous permettra de saisir l'identité de « l'origine, l'unité du but, la simplicité du chemin? Alors seulement la science véritable, celle « qui renferme toutes les sciences, nous sera manifestée : chimère pour notre esprit tant que « nous habitons ici-bas, réalité pour d'autres « esprits d'un ordre plus relevé, réalité pour « nous-même lorsque, délivrée du corps mortel,

« notre intelligence s'élèvera dans l'empire de la « lumière [1]. »

En s'asseyant au fauteuil que Balmès laissait vide dans l'Académie de Madrid, M. de Mora présentait à son tour un résumé de la *Philosophie élémentaire et fondamentale*. Il commence par louer la noblesse et la clarté du langage de Balmès. Selon lui cet écrivain doit être rangé parmi ceux qui ont su perpétuer le mieux, dans ce siècle, le génie de la langue castillane. « Altéré de vérité, mû par une conviction profonde, ajoute M. de Mora, Balmès conçoit un plan de philosophie qui, d'une part, s'éloigne entièrement de la philosophie allemande et, de l'autre, ne présente rien de commun avec l'école des sensualistes. Le péril qu'il voit suspendu sur les sociétés modernes lui inspire une vive sollicitude. D'un côté l'ontologie, dans ses excès, aboutit presque inévitablement au panthéisme; d'un autre côté, l'abus de la méthode analytique pousse l'école sensualiste jusqu'au matérialisme. Balmès s'écarte heureusement de ce double précipice. Appuyé sur ses croyances, il pénètre hardiment, dans le domaine de la métaphysique, jusqu'aux dernières limites posées par la foi; il ne craint pas d'attribuer en même temps aux organes la part qui leur revient légitimement dans les opérations de l'esprit.

[1] *Oracion fúnebre, etc., por don M. Martinez.* Zaragoza.

La philosophie de Balmès a le mérite précieux de s'adapter aux besoins de notre patrie et de notre époque. Si l'étude de la philosophie, parmi nous, était autre chose qu'une simple formalité, requise à l'entrée de certaines carrières, Balmès aurait fondé en Espagne une école puissante, propre à régénérer nos études et à nous préserver des erreurs qui causent de nos jours tant de ravages dans les pays les plus éclairés de l'Europe [1]. »

« Il est difficile, écrit don J. Roca y Cornet, de réunir, au même degré que Balmès, l'étendue, la profondeur, la connaissance de l'homme et du siècle, de l'individu et de la société. » — « La profondeur avec laquelle il examinait chaque question, ajoute un de ses biographes, et le vaste essor qu'il donnait à ses considérations, auraient certainement rendu ses écrits confus, si son intelligence n'eût été douée d'une clarté et d'une précision merveilleuses. La science coulait de sa plume sans effort.

« Les études scolastiques et l'habitude des mathématiques avaient accoutumé Balmès à n'avancer jamais une proposition, même incidente, sans la prouver de tout point. Examinée d'abord au point de vue de la raison, chaque vérité était ensuite contrôlée par lui avec les faits. Sa méthode dans

[1] *Discurso pronunciado en la real Academia española, el 10 de diciembre de 1848, por don J.-J. de Mora.* Madrid.

les discussions était celle-ci : exposer la question avec la plus grande clarté, présenter exactement les opinions contraires, développer ensuite sa propre opinion. Une telle méthode, empruntée à l'école, et notamment à saint Thomas, peut paraître de nos jours fort surannée. Balmès, toutefois, s'attache à déguiser les formes arides du syllogisme. Il doit à la solidité de ses raisonnements un de ses plus grands avantages sur les autres écrivains de notre temps [1]. »

II

El Criterio [2].

Cet excellent livre se trouve résumé dans sa dernière page :

« Nous avons intitulé ce livre *Criterio* ou, si l'on veut, *art d'arriver au vrai*. La vérité, dans les choses, est la réalité même des choses. Dans l'entendement, la vérité est la connaissance des choses telles qu'elles sont.

« La vérité, dans la volonté, c'est vouloir les choses telles qu'elles doivent être conformément

[1] *Vida de Balmes*, por don B. Garcia de Los Santos.
[2] *El Criterio*, 1 tomo in-8°. Barcelona. Ultima edicion, 1848.

aux règles de la saine morale. La vérité, dans la conduite, c'est agir sous l'impulsion de cette volonté droite. La vérité pour celui qui se propose une fin, c'est choisir une fin convenable, juste, eu égard aux circonstances. Enfin, dans le choix des moyens, la vérité consiste à préférer les moyens qui se trouvent conformes à la morale et qui conduisent le plus convenablement à la fin proposée.

« Vérités de différentes sortes, parce qu'il existe différentes sortes de réalités. — Moyens divers de parvenir au vrai. — Toutes choses ne doivent point être considérées de la même manière, chacune doit l'être par le côté qui permet de la mieux saisir.... L'homme a reçu des facultés multiples. Aucune n'est inutile. Aucune n'est mauvaise en soi. Mais par l'usage que nous en faisons, les facultés peuvent devenir stériles, ou pernicieuses. Une bonne logique devrait embrasser l'homme entier, car la vérité présente des relations avec toutes ses facultés. Développer extrêmement une de ces facultés, en négliger une autre, c'est parfois annuler celle-ci, tout en gâtant la première. L'homme est un petit monde, un *microcosme*. Ses facultés sont nombreuses et fort diverses. Il a besoin d'harmonie. Point d'harmonie sans une juste combinaison de toutes choses; point de juste combinaison, à moins que chaque chose ne soit à sa place. Si les puissances de l'homme ne sont point mises en mouvement, ou arrêtées, dans le temps opportun; si l'homme

laisse dans l'inaction quelqu'une de ses facultés, ou l'emploie mal, l'homme n'est plus qu'un luth mutilé, mal accordé, ou touché par une main inhabile. La raison est froide, mais elle est clairvoyante; échauffez-la, sans l'obscurcir. Les passions, au contraire, sont aveugles, mais puissantes; dirigez-les, mettez leur puissance à profit.

« L'entendement assujéti à la vérité; la volonté assujétie à la morale; les passions soumises à l'entendement et à la volonté; toutes les facultés éclairées, dirigées par la religion : voilà l'homme complet, l'homme par excellence. La raison est son flambeau. L'imagination lui sert de pinceau. Le cœur le vivifie, la religion le divinise. »

III

Pensées sur l'Unité.

« Pourquoi certaines vérités simples ne se présentent-elles pas à toutes les intelligences? Comment se fait-il que le genre humain soit tenu de considérer comme un homme extraordinaire, tel qui a su voir le premier des choses que tout le monde (il le semble du moins) aurait pu voir aussi bien que lui? C'est demander la raison d'un secret de la Providence. C'est chercher pourquoi

le Créateur accorde à certains esprits une force supérieure d'intuition, ou si l'on veut une *vision intellectuelle immédiate*, refusée au plus grand nombre.

« Ceci nous rappelle une doctrine admirable de saint Thomas. Suivant ce saint docteur, *discourir*, c'est-à-dire penser longuement, est un signe de peu d'étendue dans l'esprit..... Les anges comprennent, mais sans discourir. Plus une intelligence est élevée, plus le nombre de ses idées se trouve restreint, parce qu'elle enferme en un petit nombre d'idées ce que les intelligences d'un degré inférieur distribuent en un nombre d'idées plus grand. Ainsi les anges d'un degré sublime, embrassent à l'aide de quelques idées un cercle immense de connaissances. Le nombre des idées va se réduisant dans les intelligences créées, à mesure que ces intelligences se rapprochent davantage du Créateur. Quant à lui, l'Être infini, l'intelligence sans bornes, il voit tout en une seule idée, idée unique, idée d'une simplicité absolue, idée infinie, qui n'est autre que son essence même. Théorie sublime! connaissance admirable des secrets de l'esprit!

« Les hommes supérieurs ne se distinguent point par la quantité de leurs idées. Ils n'en possèdent qu'un petit nombre, dans lesquelles est contenu le monde. L'oiseau des plaines se fatigue à raser la terre; il passe et repasse aux mêmes

lieux, ne franchissant jamais les sinuosités ni les limites de la vallée. L'aigle, dans son vol majestueux, s'élève, et ne s'arrête que sur la cime des Alpes. De là son œil contemple les montagnes, les vallées, les vastes plaines couvertes de cités populeuses, les campagnes embellies d'abondantes moissons.

« Au faîte de chaque question se trouve un point de vue culminant. C'est là que le génie se place. Là est la clef. De là le génie domine et embrasse l'ensemble. S'il n'est pas donné au commun des hommes de s'élever, d'un premier essor, à ce point de vue culminant, du moins doivent-ils y tendre par un travail persévérant. Les résultats payeront l'effort au centuple[1]. »

Dans son traité de *Philosophie fondamentale* Balmès reproduit et étend ces considérations sur l'unité :

« Existe-t-il une vérité de laquelle découlent toutes les autres? Dans la réalité, dans l'ordre des êtres, oui... La vérité n'est autre chose que la réalité même; or il existe un Être, auteur de tous les êtres. Cet Être est une vérité; il est la vérité même, la plénitude du vrai, en même temps que la plénitude de l'Être. Cette unité d'origine a été, de façon ou d'autre, reconnue par toutes les écoles...

[1] *El Criterio*, cap. XVI, 7.

« La science transcendante, celle qui embrasse et explique toutes les sciences, reste, pour notre esprit, une chimère durant le cours de notre passage ici-bas. Mais pour des esprits d'un ordre plus relevé, cette science est une réalité. Elle deviendra réalité pour nous-même alors que, dégagé du corps périssable, notre esprit s'élèvera dans les régions de la lumière.....

« *Unité d'idée*, tel est le but auquel tend l'ambition de l'intelligence humaine. Les plus beaux génies n'ont eu d'autre gloire que d'en approcher. Chaque progrès de la science a été un progrès vers cette unité. Viete expose le principe de l'expression générale des quantités arithmétiques; Descartes en fait autant par rapport aux quantités géométriques; Newton établit le principe de la gravitation universelle; en même temps que Leibnitz, il invente le calcul infinitésimal : éclairées d'une nouvelle et brillante lumière, les sciences naturelles et exactes marchent rapidement dans des voies jusque-là inconnues. Quelle est la raison de ce progrès? C'est que l'intelligence s'est approchée de l'unité, s'est emparée d'une idée-mère, dans laquelle se trouve contenu un nombre infini d'autres idées [1]. »

[1] *Filosofia fundamental*, lib. I, cap. IV.

IV

Lettres à un Sceptique [1]. — L'Eclectisme français.

« Vous me dispensez d'entrer dans de plus amples détails sur la philosophie allemande et sur cette philosophie française importée d'outre-Rhin; recevez-en tous mes remercîments. Je pressentais bien que votre esprit naturellement juste, porté au vrai, ennemi des abstractions, s'accommoderait mal de ce langage symbolique et de ces pensées fantastiques, ornement bizarre que la philosophie devra aux braves gens d'Allemagne. Mais, dites-vous avec raison, comment se fait-il qu'une telle école ait pris faveur en France, dans ce pays où les esprits tendent au positivisme des sens, au matérialisme? Une sorte de nécessité, vous répondrai-je, l'a voulu ainsi. Un discrédit complet avait fait justice, en France, de la philosophie de Voltaire. Les beaux esprits de ce pays, en quête d'une réputation de philosophes, devaient chercher un habit plus grave et plus majestueux. Nulle envie de remonter aux écrivains excellents des âges précédents; il fallut donc se tourner vers le Rhin; aux regards d'un peuple toujours curieux de nou-

[1] *Cartas á un Escéptico*, 1 tomo in-8°. Barcelona, 1846.

veautés, on fit apparaître les inventions merveilleuses de Schelling et de Hegel.

« Au surplus, il n'est guère probable que le génie français et la philosophie allemande aillent longtemps de compagnie. Sans s'arrêter à discuter sur la *substance universelle et unique*, l'esprit de nos voisins marchera droit à la conséquence, au pur athéisme. Sous les formules mystérieuses des novateurs, il ne trouvera rien de plus neuf que l'enseignement suranné du dix-huitième siècle. Aussitôt il deviendra nécessaire de découvrir une source nouvelle d'illusions. Il faudra derechef contenter la curiosité des écoles et la vanité des maîtres. Toujours la vieille histoire de l'esprit humain, le radotage de tous les siècles...

« Vous comprenez désormais ce que valent ces systèmes philosophiques, ces prétendus chefs-d'œuvre de spiritualisme, si conformes, disait-on, à l'enseignement de l'Église. Jugez maintenant si le clergé catholique de France, en élevant sa voix contre certains chefs de l'Université, obéissait, comme vous avez été tenté de le penser, au fanatisme, à l'intolérance... Heureusement l'Espagne se trouve pourvue d'un fond de bon sens qui ne permettra point que ces opinions monstrueuses d'Allemagne, accueillies si promptement en d'autres pays, s'introduisent, ou du moins prennent racine parmi nous. Ces erreurs ne causeront donc point en Espagne les ravages qu'elles ont

produits ailleurs. Toutefois, les études philosophiques sont tellement négligées parmi nous, un si petit nombre de gens en Espagne se trouve au niveau de l'état actuel de la science, que certains novateurs, trompés eux-mêmes, pourraient s'emparer de l'enseignement, avant que les hommes véritablement éclairés et bien intentionnés eussent prévenu ce péril [1]. »

V

Philosophie fondamentale [2]. — Plan.

« Le titre de *Philosophie fondamentale*, nous dit Balmès dans le prologue de son livre, n'exprime point une prétention vaniteuse, mais simplement le sujet que je vais traiter. Je ne me flatte aucunement de *fonder* sur le terrain de la philosophie, je n'ai d'autre objet que d'examiner les questions *fondamentales* de cette science. De là le titre donné à mon ouvrage. En dépit des agitations de notre temps, les intelligences en Espagne se développent avec vigueur. Dans quelques années on sentira la portée de ce mouvement. Il faut empêcher que certaines erreurs, introduites par mode

[1] *Cartas á un Escéptico*, lettres XI, X, VIII.

[2] *Filosofia fundamental*, 4 tom. in-8°. Barcelona, 1846.

au milieu de nous, ne prennent racine et ne deviennent principes. Cette calamité ne peut être prévenue que par un ensemble d'études solides et bien dirigées. La répression seule, à notre époque, ne suffit plus à contenir le mal; il faut, de plus, le combattre par l'abondance du bien. Notre livre portera-t-il ce fruit? Le public en jugera. »

Le premier volume de la *Philosophie fondamentale* traite de la *certitude*. Les divers principes sur lesquels s'appuie la certitude humaine y sont discutés, mis en parallèle. Chaque système moderne, depuis celui de Descartes jusqu'à celui de M. de Lamennais, s'y trouve analysé, jugé. Presque à chaque page de l'ouvrage, les doctrines de l'Allemagne exercent la critique de Balmès. Saint Thomas intervient fréquemment dans cette lutte du philosophe catholique contre les erreurs multiples de notre temps.

Le second volume contient deux livres, l'un intitulé *Des sensations*, l'autre, *De l'étendue et de l'espace*. Le traité *Des idées* occupe une partie du volume suivant. L'idée de *l'Être, l'Unité et le Nombre*, enfin, *le Temps*, forment la matière de trois autres livres. Le quatrième tome de l'ouvrage contient trois traités, l'un sur l'*Infini*, l'autre sur la *Substance*, le dernier sur la *Nécessité* et la *Causalité*. Comme on le voit, l'ouvrage entier se divise en dix livres ou traités; chacun de ces livres se subdivise en chapitres généralement brefs. En-

fin, un ordre suivi de numération sert à relier les divers paragraphes, afin de marquer l'enchaînement rigoureux des pensées. Toutes les qualités de l'esprit de Balmès sont portées, dans cet ouvrage, à leur plus haut point de développement.

VI

Bases de la certitude d'après Balmès.

« Lorsque la philosophie se trouve en présence d'un fait nécessaire, son devoir est de le constater. La *certitude* est un de ces faits. Disputer sur l'existence de la certitude, c'est mettre en question la splendeur du soleil en plein midi. Le genre humain possède la certitude d'un grand nombre de choses. Les philosophes, les sceptiques eux-mêmes ont cette certitude aussi bien que le vulgaire. Impossible de parvenir au scepticisme absolu.

« Ainsi la certitude est naturelle et précède toute philosophie; elle est indépendante des opinions humaines. C'est pourquoi toute question sur la certitude reste et restera perpétuellement stérile en résultats pratiques. Il importe d'être fixé à cet égard : du haut des régions de l'abstraction rien de nuisible ne doit descendre sur la société ou sur l'individu. Ainsi, dès le début de l'investigation

philosophique, la science et le bon sens, se donnant la main, jurent de n'être jamais ennemis...

« Toute dispute sur le point de savoir lequel des principes de la certitude mérite le premier rang, accuse une confusion d'idées. Entre des choses d'une nature différente, nulle comparaison n'est possible. Trois principes de certitude se trouvent à notre usage : la conscience ou sens intime, l'évidence, et l'instinct intellectuel, autrement appelé *sens commun*.

« La conscience embrasse tous les faits immédiatement présents à notre âme avec la qualité de faits *subjectifs*. La juridiction de l'évidence s'étend à toute vérité *objective* sur laquelle s'exerce notre raison. L'instinct intellectuel est cette inclination qui, naturellement, nous porte à donner notre assentiment dans les cas placés en dehors du double domaine de la conscience et de l'évidence... Or, ces trois principes nous sont nécessaires, chacun en son ordre et d'une façon différente. Aucun, d'ailleurs, n'est absolument indépendant des autres. On n'en saurait détruire un seul sans amener un bouleversement dans notre intelligence...

« Toute philosophie qui se contente de considérer l'homme sous un seul aspect est une philosophie incomplète, qui court le risque de devenir une philosophie erronée. Qu'on analyse tant qu'on voudra les sources de la vérité, mais qu'on se garde, en les étudiant isolément, de perdre de vue leurs

rapports réciproques. Privé de sensations, l'homme manquerait de matériaux indispensables à son intelligence; dans cet état, son esprit manquerait aussi de l'aiguillon propre à le mettre en action... Admettons au contraire les sensations, mais supprimons la raison, l'homme n'est plus qu'une brute. Les principes divers de la connaissance se fortifient, se complètent en nous réciproquement; et il est à remarquer que les vérités sur lesquelles tous les hommes se trouvent d'accord, sont appuyées à la fois, par quelque côté, sur chacune des bases de la certitude...

« C'est ainsi que, sans accorder la moindre part au scepticisme, je comprends l'examen philosophique. Je ne supprime point l'examen, bien au contraire, je l'étends et le complète. Cette méthode présente un autre avantage, celui de couper court aux extravagances de certains philosophes et de les obliger à rester dans la règle commune de l'humanité. La philosophie, je le sais, ne parviendra point à se généraliser au point de devenir chose populaire; mais il ne faut pas non plus que ses folles prétentions isolent le philosophe à la façon du misanthrope. La philosophie, dans ce cas, ne serait plus que du *philosophisme*. Constater les faits, examiner avec patience et loyauté, s'exprimer avec clarté, telles sont les conditions de la philosophie véritable, laquelle n'en sera pas moins profonde, à moins que profondeur ne si-

gnifie ténèbres. Les rayons du soleil portent leur clarté dans les profondeurs les plus reculées de l'espace... [1]. »

VII

Principe de Descartes.

« La maxime célèbre de Descartes « je pense, donc je suis, » a été maintes fois combattue. L'attaque serait légitime si le philosophe eût donné à sa maxime le sens rigoureux que l'école a coutume d'appliquer aux termes. Présenté comme un enthymème, l'argument de Descartes pécherait par sa base, il ne serait appuyé sur rien. Votre enthymème, lui dirait-on, se réduit à ce syllogisme : « Tout ce qui pense existe; or je pense; donc j'existe. » Raisonnement dépourvu de toute espèce de valeur...

« Il est probable que Descartes prêtait à sa maxime un sens fort différent. Supposant un instant qu'il doute de tout et rejetant la certitude de tout ce qu'il sait, Descartes se concentre en lui-même; il cherche au fond de son âme un point d'appui sur lequel puisse reposer l'édifice des connaissances humaines. Dans cet état de concentration, au sein de ce doute universel, la première

[1] *Filosofia fundamental*, lib. 1°, cap. XXXIV.

certitude qui se présente à sa pensée est l'existence des actes de son âme, la conscience même de la pensée.

« La maxime de Descartes n'est donc point un enthymème ; c'est la simple expression d'un fait. Ce philosophe illustre aurait pu donner plus d'exactitude à cette expression. Son langage donnerait à croire qu'il *argumente ;* il est surtout important de comprendre qu'il *constate.* Toutefois il suffit de le lire avec attention pour interpréter sainement sa pensée. On nous permettra de dire que Descartes n'eut point une conscience assez claire de l'opération qui s'accomplissait dans son esprit...

« Or, si l'on se donne la peine d'y réfléchir, Descartes en établissant son doute universel, n'agissait point d'autre sorte que tous les philosophes. Quelle est, au fond, sa méthode? Elle se réduit à deux termes : 1° Je veux douter de tout. 2° En dépit de ma volonté, je ne puis douter de moi-même. Quelque étrange que paraisse notre assertion, l'école diamétralement opposée à l'école de Descartes n'emploie pas une autre méthode. Descartes prenait pour point de départ sa propre conscience. Locke et Condillac ont bien été forcés d'en faire autant... L'homme a beau renverser, bouleverser, anéantir, il se retrouve toujours en présence de lui-même ; c'est lui-même qui renverse, bouleverse, anéantit. Chaque effort qu'il fait pour détruire à ses propres yeux son existence,

ne sert qu'à rendre cette existence plus visible : fantôme qu'aucun coup ne peut tuer et qui répand par chaque blessure un torrent nouveau de lumière. L'homme vient-il à douter qu'il sente? il sent du moins qu'il doute. Doute-t-il de ce doute? il sent qu'il doute de son doute. En sorte que, mettant en doute ses actes directs, il entre dans une série interminable d'actes réfléchis, qui s'enchaînent nécessairement l'un à l'autre et se déroulent à son regard intérieur comme les plis d'une toile sans fin.

« Considéré comme enthymème, le principe de Descartes ne saurait prétendre au titre de principe fondamental. Mais si l'on envisage ce principe comme la simple manifestation d'un fait, la question change; il convient dès lors d'examiner si sa prétention n'a rien de légitime [1]... »

VIII

Erreur de M. de Lamennais.

« L'homme se sent porté par une foi instinctive vers l'autorité humaine. C'est un fait que l'expérience atteste et qu'aucun philosophe ne saurait mettre en doute. Dirigée convenablement par la

[1] *Filosofia fundamental*, lib. 1°, cap. XVII, XVIII, XIX.

raison, cette foi constitue l'une des bases de la vérité...

« Un écrivain célèbre a prétendu réduire tous les principes de la connaissance au seul principe de l'autorité humaine. Pour lui le consentement commun, *sensus communis*, est le sceau apposé à la vérité; il n'en existe pas d'autre [1]. Ce système aussi étrange qu'erroné, s'est trouvé défendu avec l'exagération éloquente propre à celui qui l'inventa; éloquence, il est vrai, qui ne déguise point, chez l'écrivain, le peu de profondeur philosophique.

« Se fier à l'autorité d'autrui en tout et pour tout, c'est ôter à l'individu tout moyen de discerner le vrai; c'est anéantir tous les principes de sa connaissance, sans excepter celui même qu'on prétend établir par là...

« En premier lieu, comment le témoignage de la conscience pourrait-il s'appuyer sur l'autorité d'autrui? Manifestement, ce témoignage précède tout autre *criterium* de vérité, puisque discerner et juger serait impossible à qui ne penserait pas. Au point de vue scientifique, rien de plus faible que la prétendue réfutation du principe de Descartes par M. de Lamennais...

« Un principe qui prétend être principe unique devrait assurément réunir ces deux conditions :

[1] Voyez l'*Essai sur l'Indifférence en matière de Religion*, tome II, chap. XIII.

ne point dépendre d'un principe antérieur et s'appliquer à tous les cas. Précisément le principe du consentement général se trouve, plus qu'aucun autre, dépourvu de cette double condition. Nous venons de voir que le témoignage de la conscience le précède; le témoignage des sens le précède aussi... Comment, en effet, connaître le consentement d'autrui sans une notification perçue par nos organes? A quel point, d'ailleurs, le consentement commun est-il nécessaire? Faudra-t-il recueillir les voix de l'humanité entière? Combien d'êtres humains faudra-t-il compter? Quel nombre de contradicteurs suffira pour détruire la légitimité du consentement public?

« M. de Lamennais ne s'est point aperçu qu'il prenait l'effet pour la cause, et la cause pour l'effet. Telle est son erreur. Il a remarqué que certaines vérités réunissent le consentement universel; il en tire cette conséquence que l'opinion de chacun se trouve garantie par le consentement de tous. Le jugement individuel, s'est-il dit, tire sa certitude du consentement général. Avec plus de réflexion il aurait compris que ce consentement même, formé par tous, n'est qu'un résultat de l'assentiment que chacun, en particulier, se sent obligé de donner. Dans ce consentement général du genre humain, chaque vote s'est trouvé déterminé par une impulsion naturelle; tous éprouvant une impulsion identique ont voté dans le même

sens. Chacun, dit M. de Lamennais, a voté dans ce sens parce que tous ont voté ainsi; et il ne songe pas qu'un tel vote ne saurait jamais ni commencer ni finir...

« M. de Lamennais prétend donner pour base aux sciences exactes le consentement commun : sur ce point son opinion n'est pas moins insoutenable. Certaines notes de son livre destinées à démontrer l'incertitude intrinsèque des mathématiques, sont d'une faiblesse extrême. Tel argument employé par l'éloquent écrivain laisse soupçonner qu'il avait approfondi bien peu l'étude des mathématiques...[1]. »

IX

S'il existe des Idées innées ?

« Qu'entend-on par le mot *inné?* ce qui n'a point pris naissance; — lorsqu'il s'agit d'idées, celles que l'esprit possède, non par son propre travail, ou par des impressions venues de l'extérieur, mais par un don immédiat de Celui qui a créé l'esprit. Existe-t-il des idées innées? c'est demander si quelque idée se trouve en notre esprit avant toute impression reçue, et antérieurement à tout acte opéré par l'intelligence.

[1] *Filosofia fundamental*, lib. 1°, cap. XXXIII.

« En premier lieu, on ne saurait soutenir que les *représentations sensibles* soient innées. Sans l'impression reçue par nos organes, la représentation qui correspond à l'impression nous fera défaut; dès que l'organe, au contraire, se trouvera convenablement mis en action, la représentation suivra infailliblement. Telle est l'histoire de toute sensation, des sensations actuelles aussi bien que des sensations rappelées par la mémoire. L'expérience atteste ce phénomène. Prétendre que la représentation sensible existe en notre âme, antérieurement à toute impression reçue par les organes, c'est soutenir une opinion qui ne s'appuie ni sur l'expérience, ni sur la moindre raison *à priori*...

« L'idée intuitive qui ne se rapporte point à la sensibilité; l'idée, par exemple, qui se produit en nous lorsque nous réfléchissons sur l'acte *comprendre* ou l'acte *vouloir*, ne présente pas davantage le caractère d'*innée*. En effet, cette idée n'est autre chose que l'acte même de la compréhension ou de la volonté, se présentant à notre perception dans la conscience. Affirmer qu'une telle idée est innée, ce serait prétendre que l'acte dont il s'agit *existait avant même d'exister*. Ce qui s'applique à l'idée intuitive rappelée par la mémoire, aussi bien qu'à l'idée ayant pour matière un acte présent. Donc nulle idée intuitive n'est innée.

« Quant aux idées générales, elles sont de deux sortes : l'idée générale *déterminée* est celle qui se

rapporte à une intuition. Elle ne saurait exister avant l'intuition même. Or cette intuition n'étant possible que par un acte, il est manifeste que l'idée générale *déterminée* ne saurait être innée.

« Reste l'idée générale *indéterminée*, c'est-à-dire celle qui, par elle seule, n'offre à l'esprit rien d'existant, ou même rien de possible. En approfondissant le caractère de cette idée, on découvrira qu'elle est simplement la perception d'un *certain* aspect des objets considérés sous une raison générale. Mais pourquoi nous figurerions-nous cette idée comme une forme préexistante en notre esprit et distincte de l'acte par lequel s'exerce notre faculté de percevoir, sorte de tableau enfoui au fond d'un musée, et soustrait, jusqu'à un jour donné, au regard curieux du spectateur?...

« Au lieu de nous abandonner à ces vaines hypothèses, bornons-nous à reconnaître dans notre esprit une activité innée, laquelle se trouve soumise à certaines lois tracées par l'intelligence infinie et créatrice.... [1]. »

X

Aspirations de l'Ame humaine.

« L'observation attentive des phénomènes internes nous apprend que les aspirations de notre

[1] *Filosofia fundamental*, lib. IV°, cap. XXX.

âme vont infiniment au delà du domaine que l'âme possède actuellement. Les objets qui tombent sous son intuition immédiate ne la satisfont point. Elle s'élance à la recherche d'objets d'un ordre supérieur; et dans ceux qui s'offrent immédiatement à elle, il ne lui suffit pas de la surface qui apparaît, elle prétend savoir ce que ces objets sont en eux-mêmes.

« Fixé sur un point de l'échelle immense des êtres, notre esprit ne se borne point à percevoir les phénomènes qui l'entourent, à parcourir l'atmosphère au sein de laquelle il vit. Il aspire à connaître les êtres qui le précèdent, ceux qui le suivent; il prétend saisir l'ensemble et découvrir la loi qui produit l'ineffable harmonie de la création. Les jouissances les plus pures de cet esprit se trouvent par-delà les bornes fixées à ses facultés. Son activité dépasse ses forces, ses désirs sont supérieurs à son être.

« Ce phénomène que nous remarquons dans l'intelligence se retrouve dans le sentiment et dans la volonté. A côté des affections convenables à sa nature bornée, l'homme éprouve des sentiments plus hauts. Il se trouve enlevé, pour ainsi dire, hors de son orbite, et sent son individualité s'absorber dans l'océan de l'infini. Que l'homme se mette en contact intime avec la nature, considérée dans sa propre essence, il éprouvera un sentiment indéfinissable, une sorte de pressentiment de l'infini.

« Asseyez-vous au bord de la mer, sur une plage solitaire ; prêtez l'oreille au sourd mugissement des vagues ; pendant le silence de la nuit contemplez le firmament, considérez ces astres accomplissant leur cours avec une tranquillité que les siècles n'ont point troublée : vous sentirez se former en votre âme des émotions profondes ; votre pensée s'élèvera au-dessus d'elle-même, elle ira se perdre dans l'immensité. Votre propre *individualité* semblera disparaître pour vous. Vous percevrez l'harmonie qui préside à ce tout immense dont votre être forme une partie.

« Ce sentiment grave, profond, plein d'un calme puissant, est une expansion de l'âme qui s'ouvre au contact de la nature, comme la fleur au soleil du matin. C'est une attraction par laquelle l'auteur de la création nous élève au-dessus de cet amas de poussière sur lequel nous traînons nos courtes journées. En ceci, l'intelligence et le cœur se trouvent d'accord. L'un pressent ce que l'autre entrevoit. Tout nous avertit que l'exercice de nos facultés ne sera point borné à l'étroite sphère d'*ici-bas*. Préservons donc notre cœur du souffle du scepticisme ; mettons à l'abri de ce souffle glacé la flamme de notre intelligence, destinée à une durée immortelle [1]. »

[1] *Filosofia fundamental*, lib. IV°, cap. XVIII.

XI

Cours élémentaire de Philosophie [1].

Complément et résumé de l'ouvrage précédent, le *Cours élémentaire de Philosophie*, rédigé par Balmès dans les deux langues espagnole et latine, se divise en quatre parties. La première forme un traité de logique simple et abrégé. L'auteur a conservé dans ce traité divers échantillons des formules usitées dans la dialectique au moyen âge.

La seconde partie, intitulée *Métaphysique*, comprend à la fois l'*Esthétique* ou traité de la sensibilité, l'*Idéologie* pure, un traité de grammaire générale, enfin la *Théodicée*. Le troisième cahier contient l'*Éthique* ou *Morale*.

L'ouvrage se termine par une *Histoire de la Philosophie*. « En présentant cette courte histoire, nous dit Balmès, je dois avertir que je n'ai point cherché péniblement à marquer des rapports entre les diverses écoles, non plus qu'à faire entrer ces écoles dans des cadres systématiques. Chaque fois que j'ai cru découvrir une filiation entre certaines idées, j'ai indiqué cette filiation ; hors ce cas, j'ai supprimé un apparat de classification dont l'exactitude

[1] *Curso de Filosofia elemental*, 4 cuadernos. Madrid, 1847. — Version latine. Barcelone, 1849.

m'aurait paru fort douteuse. L'histoire de la philosophie est l'histoire des évolutions de l'esprit de l'homme, dans ses mouvements les plus multipliés et les plus libres. Cet esprit n'est point resté enfermé dans une seule orbite ; il en a parcouru mille fort diverses, fort irrégulières. S'attacher à décrire ces orbites au moyen de contours arrêtés et précis, c'est courir le risque de tracer un dessin de fantaisie. Lorsqu'il s'agit de reproduire un modèle vague et changeant, le moyen de peindre avec vérité, c'est de peindre avec liberté. »

Dans ce peu de lignes apparaît tout le bon sens de Balmès.

XII

Éthique ou Morale. — Théorie du Pouvoir public.

Quelques lignes empruntées au troisième cahier du *Cours élémentaire de Philosophie* compléteront ces indications sur la philosophie de Balmès, et mettront fin à notre travail.

« Obligés de chercher la source de l'ordre moral en dehors de l'homme et du reste des créatures, nous ne la trouvons qu'en Dieu, c'est-à-dire dans la source de tout être, de toute vérité, de tout bien... Je me suis efforcé de présenter chaque question de morale sous l'aspect qui convient le

mieux aux besoins de notre temps. Si cette règle est sage quelque part, c'est assurément en cette matière. L'idéologie, la psychologie n'occupent guère que nos académies; mais partout se discutent les grandes questions sur la *société*, le *pouvoir public*, la *propriété*, le *suicide*. Il importe que nous ayons des idées fixes sur ces divers points. Aussi ces questions doivent-elles être traitées d'après la méthode et dans le langage de l'époque, sans quoi la vérité, trop enveloppée de voiles, ne répandrait pas assez abondamment ses clartés fécondes...

« Les rapports des hommes entre eux ne peuvent rester bornés à la société domestique. Sans l'autorité paternelle, nul ordre stable entre les individus d'une même famille; sans l'autorité politique, nul ordre entre les différentes familles. Dieu ayant fait l'homme pour vivre en société, a voulu nécessairement tout ce qui est indispensable pour que la société soit possible. Il suit de là que l'existence d'un pouvoir public est de droit naturel; de droit naturel aussi est l'obéissance envers ce pouvoir. L'homme se nourrit, s'habille, se met à l'abri de l'intempérie des saisons; tout cela sous peine de cesser de vivre. Il se réunit en famille, car il lui est impossible de vivre seul; les familles entre elles forment une société, car elles ne sauraient demeurer isolées; elles se trouvent dès lors assujetties à la nécessité d'un pouvoir pu-

blic, sans quoi elles ne tarderaient pas à se disperser ou à périr. A quoi bon inventer des théories pour expliquer des faits si naturels?

« Cependant, s'il est incontestable que l'existence d'un pouvoir public est d'une nécessité absolue, il est bon d'ajouter que ce pouvoir, dans ses formes, présente une diversité pareille à la diversité des costumes, des aliments en usage parmi les hommes. Mille circonstances, les mœurs, le climat, l'état social contribuent à cette variété, laquelle ne saurait d'ailleurs rien prouver contre la nécessité du fait fondamental. En chaque contrée, l'homme se nourrit, s'habille, bâtit sa demeure d'une différente façon; il ne s'ensuit pas que ces moyens divers d'assurer son existence ne lui soient partout indispensables. Le philosophe qui, à l'aspect des formes multipliées des gouvernements, forge l'hypothèse d'un contrat primitif, me paraîtrait tout aussi bien fondé à s'imaginer que les hommes, assemblés un beau jour, ont fait entre eux la convention de s'habiller, de bâtir des demeures, de donner à leurs vêtements ou à leur demeure telle ou telle figure.

« Comment donc le pouvoir public, en chaque société, s'est-il organisé? Comme toutes les grandes choses, lesquelles ne sont jamais soumises à la régularité étroite des procédés établis par l'homme. La puissance paternelle, les mariages, la richesse, la force, la sagacité, les traités, les conquêtes, le

besoin de protection, telles sont les causes qui ont fondé naturellement la suprématie d'un individu, d'une famille, d'une caste, et qui, ce pouvoir une fois établi, en ont déterminé, étendu, limité les fonctions... Considérez de quelle façon se sont formés les États modernes, vous comprendrez quelle fut l'origine des États de l'antiquité. A-t-on vu les gouvernements en Europe se constituer d'après un principe fixe, selon une règle unique et constante? Conquêtes, successions, révolutions, choix volontaires : telles sont les origines multiples du pouvoir public dans les sociétés modernes. A leur origine comme dans leur développement successif, ces gouvernements nous présentent un mélange continuel du droit, de la violence et de la fraude. Que de transformations accomplies de nos jours! ici, sous l'influence de la diplomatie; là, par l'ascendant d'une assemblée; ailleurs, par la force des baïonnettes ou par l'effet d'une commotion populaire. Cette transformation incessante des sociétés, ces révolutions par lesquelles Dieu les amène à réaliser ici-bas les destins qu'il a marqués à l'humanité, tout cela sort à chaque instant des cadres mesquins imaginés par la philosophie. Contemplez la société d'un point de vue élevé, vous comprendrez la futilité de ces théories chétives qui prétendent, à l'aide de quelques fables, expliquer et régler le monde. »

Quel est l'objet du pouvoir? — Le bien public.

Par quels moyens le pouvoir opère-t-il le bien public? — Premièrement, en protégeant le bien; secondement, en le fomentant. Ainsi, la première fonction du pouvoir est de protéger la liberté; c'est-à-dire le mouvement par lequel l'individu se porte librement vers le bien; favoriser, encourager ce mouvement n'est que la seconde fonction du pouvoir.

En quels termes définirons-nous la perfection sociale? — Lorsque, dit Balmès, la plus grande somme d'intelligence possible, la plus grande somme de moralité possible, enfin la plus grande somme de bien-être possible sera procurée au plus grand nombre d'hommes possible. Perfection intellectuelle, morale, matérielle : tel est le but triple et un vers lequel doit tendre la société. Protéger et seconder cette marche est l'unique fin du pouvoir public; par où l'on voit que le précepte en vertu duquel l'individu se courbe devant l'autorité publique, est un précepte dicté par l'intérêt de celui qui obéit.

TABLE DES MATIÈRES.

OUVRAGES DE JACQUES BALMÈS.

ÉCRITS POLITIQUES. — PIO IX.

OUVRAGES PHILOSOPHIQUES.

« *les mystères de Notre-Seigneur* et de la *sainte Vierge* et sur toutes « les diverses *cérémonies* en usage dans l'Église, des explications pleines « d'intérêt et de lumière. L'auteur y a joint des instructions sur *l'orai-* « *son mentale,* avec quelques *sujets d'oraison* que les fidèles liront avec « beaucoup d'utilité.

« Marchant sur les traces de l'un de nos vénérables prédécesseurs, « nous ne nous bornons pas à approuver cet ouvrage, mais nous expri- « mons le désir de le voir dans les bibliothèques de toutes les familles « chrétiennes, et nous le recommandons aux *prêtres et à tous ceux qui* « *sont chargés de l'instruction religieuse* dans notre diocèse, pour lequel « nous l'adoptons de nouveau. Ils y trouveront répandus, avec une riche « profusion, les éléments propres *à éclairer la foi, à nourrir et à diriger* « *la piété.* »

Ce qui le rend surtout utile aux ecclésiastiques et aux personnes qui désirent approfondir ce qu'on leur enseigne, c'est le soin que M. de Lantages a pris d'indiquer presque à chaque phrase de nombreux passages de nos livres saints en preuve, ou du moins pour l'explication de ce qu'il avance; chacun peut ainsi remonter aux sources et y étudier les vérités qu'il lui importe le plus de connaître. Et cependant ce livre si pieux, si exact, écrit dans un style d'une naïveté charmante, et honoré à son apparition d'un succès éclatant, était tombé dans une sorte d'oubli, lorsqu'un vénérable ecclésiastique, digne enfant de M. Ollier, comme M. de Lantages, a eu l'heureuse pensée de nous restituer ce trésor. Sans toucher en rien au fond de la doctrine, il a corrigé avec soin ce qu'il y avait de trop suranné dans le style, rempli des lacunes regrettables, veillé attentivement à l'exactitude des citations, et ajouté quelques matières négligées par l'auteur.

Nous offrons avec confiance cette nouvelle édition aux personnes pieuses, comme un manuel très-utile pour les encourager dans la pratique de la vertu; aux âmes qui désirent s'avancer dans les voies de la perfection, comme un guide sûr, dans lequel elles trouveront *tous les jours* une *lecture pratique et affectueuse*, et des *sujets d'oraison* sur tous les points de la doctrine chrétienne, propres à les élever rapidement et sans illusion aux plus hauts degrés de la vie contemplative; nous l'offrons enfin à toutes les familles comme un bouclier impénétrable aux traits incessants que l'esprit d'irréligion dirige contre la pureté de leur foi et la sainteté de leurs mœurs.

CULTE DE MARIE,

ORIGINES, EXPLICATIONS, BEAUTÉS,

Contenant : Précis historique sur le Culte de Marie. — Notices sur toutes les Fêtes et Dévotions, Messes, Vêpres (rit romain et parisien); — Office de la sainte Vierge, office de l'Immaculée-Conception; — Prières diverses de l'Église et de saints personnages; — Antiennes; — Proses; — Hymnes; — Litanies; — Dévotions, Confréries, Pélerinages, Neuvaines; — Nouvel Office de l'Immaculée-Conception, etc.; — Indulgences. (Les offices et prières sont en latin et en français.) — Ouvrage approuvé par Monseigneur l'Archevêque de Bordeaux.

Un fort vol. grand in-18 compacte de 550 pages. — Prix : 3 fr. 50 c.;

Et par la poste : 4 fr. 30 c.

LE MÊME OUVRAGE, orné de 9 belles gravures : **5 fr.**

L'auteur de ce livre, homme de foi et d'esprit, a réuni dans un seul volume tout ce qui est relatif au culte dont l'auguste Vierge est l'objet dans l'Église catholique. Il en a recherché, avec un profond amour filial, toutes les origines, qu'il décrit dans un Précis historique où l'érudition le dispute à la grâce du style; il en expose toutes les beautés, et il accompagne tous les textes qu'il cite de notes explicatives du plus grand mérite. Rien de ce qui peut intéresser la piété n'a été oublié dans ces quelques chapitres; puis viennent tous les jours consacrés par l'Église à solenniser la gloire ou les vertus de la Reine des cieux. Les offices y sont complets et toujours précédés de réflexions dont le charme fait passer dans l'âme du lecteur l'émotion pieuse de l'écrivain. C'est un livre de tous les temps, mais qui doit avoir un puissant attrait d'actualité à notre époque de troubles, de désolation, de scepticisme religieux où nous avons un si pressant besoin de nous concilier, par nos prières, la protection de notre Mère qui est dans les cieux.

Mgr l'Archevêque de Bordeaux, en le revêtant de son approbation, en garantit l'orthodoxie : « Tout l'ensemble des dévotions envers l'auguste « Mère de Dieu, telles que prières, fêtes, offices, chants, pélerinages, « indulgences, etc., est présenté avec ordre et détaillé avec intérêt. « L'ouvrage renferme d'une manière assez étendue tout ce qui se rattache au culte de la très-sainte Vierge, de sorte qu'il peut servir tout « à la fois et de livre d'instruction et de manuel de piété. L'esprit de foi « et l'onction qui respirent dans toutes ses parties, en rendront la lecture aussi utile qu'intéressante aux véritables serviteurs de Marie. » Ainsi s'exprime le pieux prélat. Nous ne doutons pas que sous un si illustre patronage il ne pénètre dans les grands et petits séminaires, auprès des Sœurs de la charité, auxquelles il est spécialement dédié, dans les maisons religieuses, et enfin auprès de toutes les personnes qui se font un devoir d'honorer la douce Mère de notre aimable Rédempteur.

LYRES CATHOLIQUES, recueil général de cantiques, renfermant la *Lyre pieuse*, la *Lyre de Jésus*, la *Lyre de Marie*, cantiques nouveaux ou refaits par M. l'abbé Le Guillou. 1 vol. grand in-32 de 700 pages. 3 fr. 50

Chacune de ces *Lyres* forme 2 v. gr. in-18 dont l'un contient la musique à trois voix et l'autre le texte avec des Élévations. 10 fr.

Le volume de musique seule. 7 fr.

NEUVAINES A MARIE et livre complet de prières, par M. Le Guillou. 3e édit. 1 fort vol. grand in-18. 2 fr. 75

TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU, par le comte de Stolberg. 1 volume in-18. 1 fr. 20

CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN, trad. par L. Moreau. 1 volume in-12. 3 fr.

IMPRIMERIE BAILLY, DIVRY ET COMP., PLACE SORBONNE, 2.

JACQUES BALMÈS,

SA VIE

ET SES OUVRAGES;

PAR

A. DE BLANCHE-RAFFIN.

PARIS.

SAGNIER ET BRAY, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE DES SAINTS-PÈRES, [illegible];
AUGUSTE VATON, LIBRAIRE, RUE DU BAC, 46.

1850

